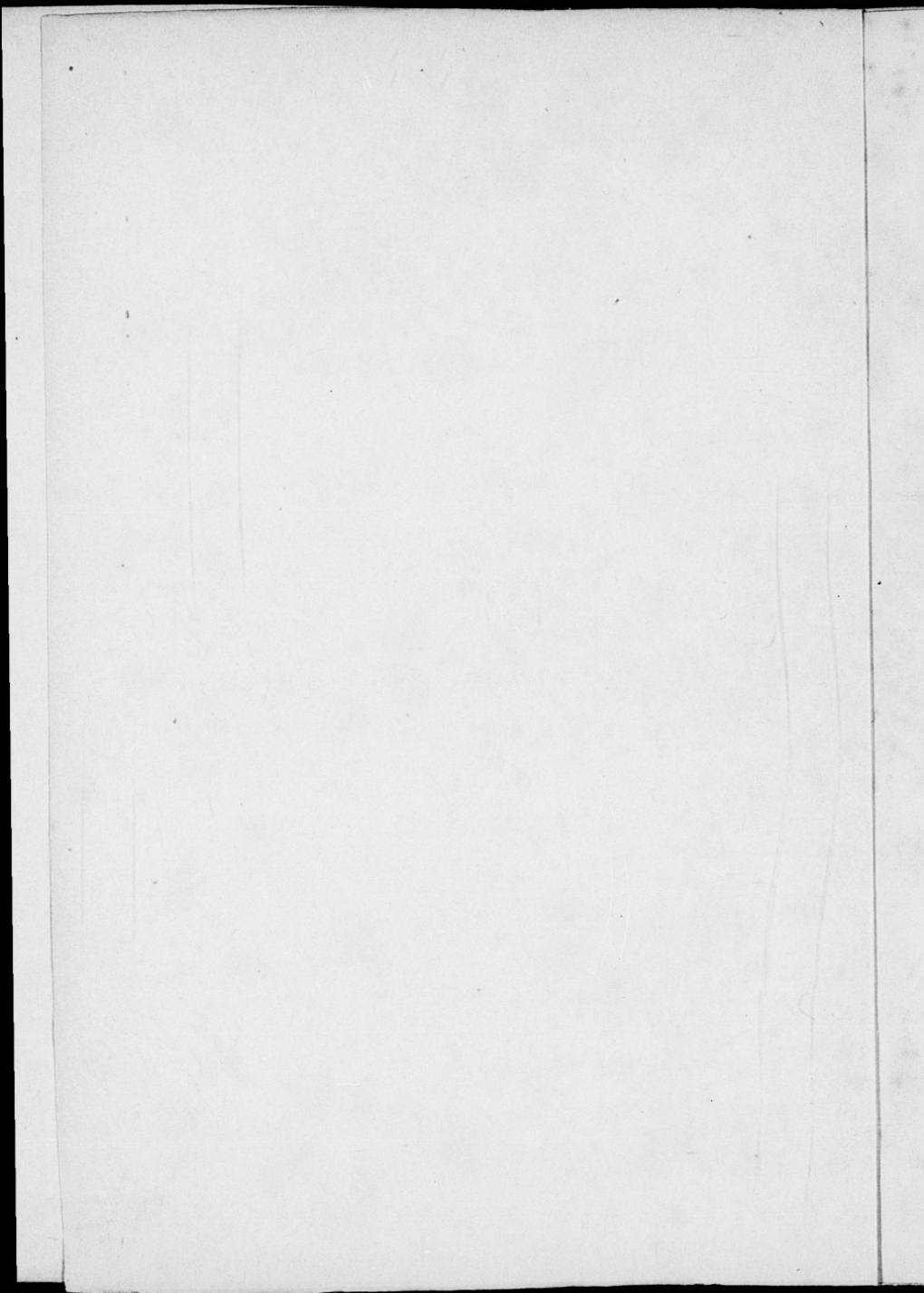


LESSING
ET LA THÉOLOGIE ALLEMANDE
AU XVIII^e SIÈCLE.

DISSSERTATION
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ THÉOLOGIQUE LIBRE
DU CANTON DE VAUD
POUR OBTENIR
LE GRADE DE LICENCIÉ EN THÉOLOGIE

PAR
F. E. DAUBANTON.
Cand. au St. Ministère.

AMSTERDAM,
D. B. CENTEN.
1878.



L E S S I N G
E T L A T H É O L O G I E A L L E M A N D E
A U X V I I I^e S I È C L E.

OST



F 8° 2502

LESSING
ET LA THÉOLOGIE ALLEMANDE
AU XVIII^e SIÈCLE.

DISSSERTATION

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ THÉOLOGIQUE LIBRE
DU CANTON DE VAUD

POUR OBTENIR

LE GRADE DE LICENCIÉ EN THÉOLOGIE

PAR

F. E. DAUBANTON.

Cand. au St. Ministère.

AMSTERDAM,
D. C. N.

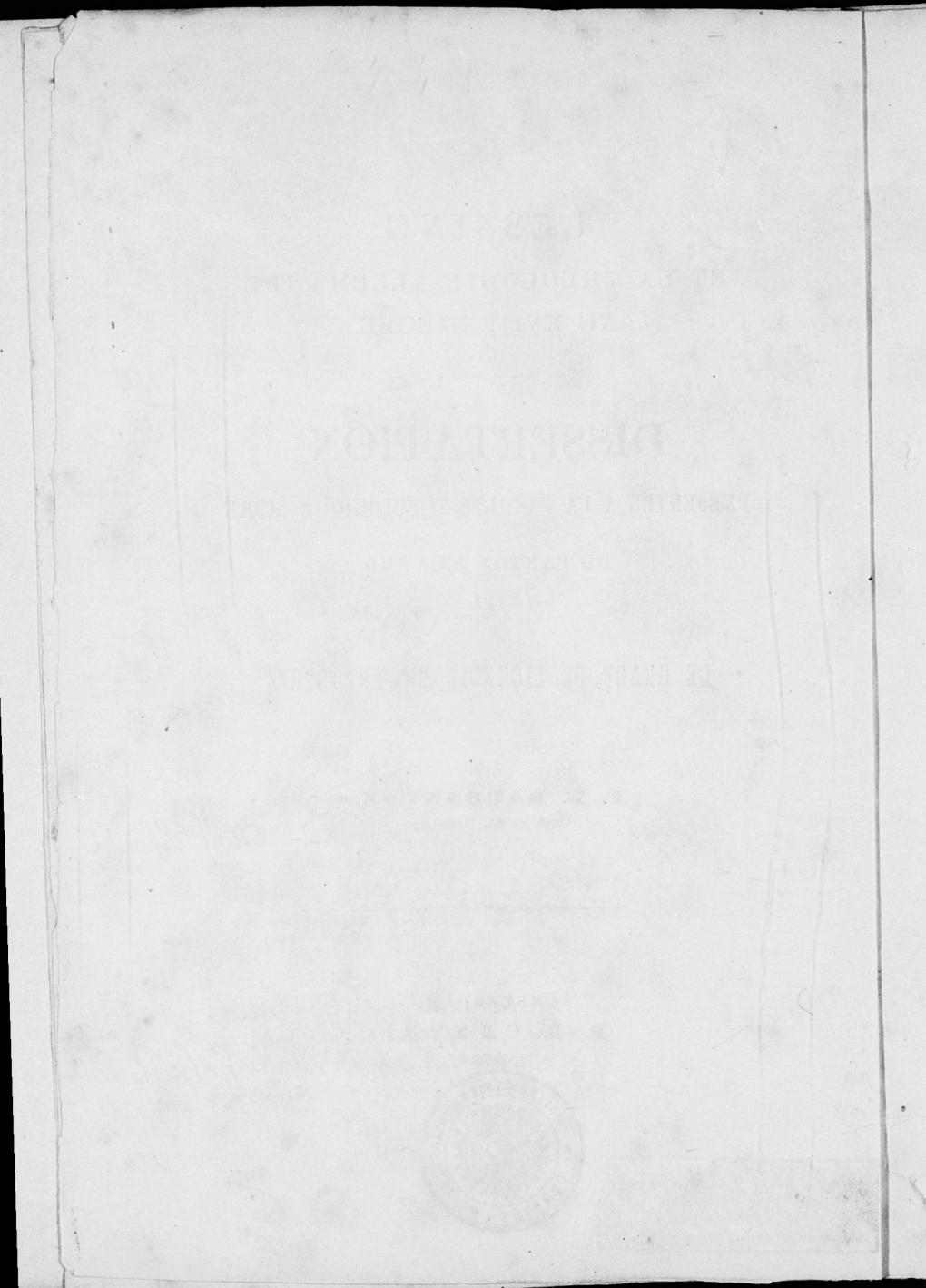
1878.



RIJKSUNIVERSITEIT UTRECHT



0326 1132



P R É F A C E.

Les pages suivantes sont consacrées à l'étude de l'oeuvre de Lessing. Non point de cette oeuvre toute-entière — car si nous nous arrêtons aux travaux littéraires et dramatiques de ce vaste esprit, ce ne sera qu'en passant: cela ne sera que dans le but de faire ressortir les traits marquants de cette individualité si richement douée. L'objet de notre étude est Lessing pour autant qu'il a exercé une influence sur la pensée théologique.

Ce n'est pas que nous voyons en Lessing un théologien. L'objet proprement dit de la théologie chrétienne lui est resté étranger: il n'a rien moins été que dogmaticien, la science théologique ne lui doit le développement d'aucune doctrine positive. Elle lui doit d'avantage: Lessing a revendiqué ses droits de science, sa liberté. Lessing est l'homme de la méthode. Il ne nous dit pas ceci est vrai, mais il nous enseigne comment il faut s'y-prendre pour trouver la vérité. C'est donc un réformateur de ce qu'on nomme le principe formel de la théologie.

C'était dans la nécessité des choses que la première activité de Lessing fut négative: il eut à détruire tout l'échafaudage que l'orthodoxisme scolaire avait érigé, tous les remparts élevés autour de l'ancien système pour le maintenir intact, pour le protéger contre les attaques de la critique.

Comme la publication des Fragments de Wolfenbuttle a conduit notre critique à exposer ses vues théologiques, le plan de notre travail est clairement indiqué. Dans un chapitre premier nous retracerons l'état du monde théologique à l'époque de Lessing. Ensuite, la personne de Lessing lui-même fixera notre attention: nous demanderons à sa correspondance ce qu'il a été. Un troisième chapitre, consacré à l'histoire de la publication des Fragments de Wolfenbuttle se devisera en deux parties: la première sera historique, la seconde sera critique.

Il me serait impossible de terminer ces lignes sans y joindre l'expression de ma sincère reconnaissance pour M.M. les professeurs de la Faculté théologique, sous les auspices desquels j'ai fait mes premières études.

L E Y D E,
Septembre 1878.

D.

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE.

	Pag.
Chapitre Premier. Etat de la théologie au moment de Lessing	1
Chapitre Deuxième. Gotthold Ephraïm Lessing. (d'Après sa correspondance)	19
Chapitre Troisième. Fragments de Wolfenbuttle. Première Partie.	
Historique.	48
§ 1. Contenu des Fragments de Wolfenbuttle	49
§ 2. Lessing, Éditeur des Fragments de Wolfenbuttle.	58
§ 3. Lessing, Critique des Fragments de Wolfenbuttle	66
§ 4. Les adversaires	76
§ 5. La polémique	80
§ 6. G. E. Lessing, pendant la lutte provoquée par la publication des Fragments de Wolfenbuttle. (d'Après sa correspondance).	103
Deuxième Partie. Critique	109

Première Section. Lessing et Schumann	110
§ 1. L'expérience et l'histoire	112
§ 2. L'histoire évangélique et la vérité religieuse	117
§ 3. Jésus de Nazareth et Jésus Christ le Sauveur du monde .	118
§ 4. La conscience chrétienne et la conscience religieuse . .	121
§ 5. La conscience chrétienne et l'histoire évangélique . .	130
Deuxième Section. Lessing et Goeze	132
§ 1. Le Canon et la tradition	133
§ 2. Le Canon et le Christianisme	146
§ 3. Le Canon et le théologien	152
Conclusion	157
Thèses	161
Avis de la Faculté de théologie	165
Sources et ouvrages consultés	167

CHAPITRE PRÉMIER.

ÉTAT DE LA THÉOLOGIE AU MOMENT DE LESSING.

Le mouvement théologique issu de la Réformation s'était arrêté. Le souffle généreux qui avait inspiré les esprits et les coeurs au seizième siècle avait été étouffé par l'incrédulité sous sa forme la plus dangereuse: j'entends par la scolastique orthodoxe. Le caractère de la pensée chrétienne, essentiellement progressif, avait été méconnu par l'école conservatrice du dix-septième siècle¹⁾. Dépourvue de l'élément éthique, de la force vitale de l'orthodoxie, la scolastique tomberait à la moindre attaque et tous ses efforts pour se maintenir n'aboutiraient qu'à sa honte. Lentement affaiblie, la scolastique eut une longue agonie. Elle traîna une existence déplorable, houteuse d'être le jouet d'un rationalisme aussi téméraire que superficiel et qui exerça dans les universités une domination, en définitive néanmoins éphémère. L'influence scientifique des hommes de l'extrême droite devint nulle. On put voir que le dogmatisme immobile avait eu son temps. Ses partisans le sentirent. Regrettant le seizième siècle ils

¹⁾ Jede Heterodoxie galt jetzt für Ketzerei, also für einen den Glaubensgrund umstürzenden Irrthum. (Pelt.)

eussent voulu être les Luthers du leur : chose impossible car la profondeur de la foi de Luther, son génie créateur, leur faisait défaut. Quoiqu'ils eussent sous les yeux les riches trésors légués par les pères la mine d'où ceux-ci les avaient tirés leur était fermée. La force productrice et formatrice manquait. Entièrement préoccupés du soin de maintenir et dedéfendre les idées transmises par le passé, les esprits ne pouvaient songer à l'avenir.

Quand l'orthodoxie devient conservatrice quand-même, elle aboutit toujours à une contradiction dans les termes. Seulement, il faut un certain temps avant que la contradiction apparaisse au grand jour. Dans les débuts de ce procès de dissolution, l'orthodoxisme se montre dur. Il est jaloux de son empire et habitué au consentement des masses. La dureté est le voile qui cache sa première crainte. Ses contradicteurs sont rares et facilement écrasés.

Le conservatisme théologique allemand traita Calixte¹⁾ et ses disciples de mal-venus, d'hommes dangereux. Pour ne pas s'être prosterné devant la Formule de Concorde, Calixte se vit en butte à la fureur théologique. Son crime était d'avoir conçu comme possible l'unio des protestants dans l'amour fraternel malgré les différences dogmatiques. On ne refuta pas ses arguments, on repoussa ses idées²⁾. On ne lui montra pas ce qu'il y avait de superficiel et d'inconséquent dans le synchrétisme, on ne lui rappella pas que la pensée protestante, que la pensée chrétienne doit réaliser sa mission en se mouvant sans cesse pour enfin parvenir à connaître Dieu, comme Il nous a connus: oh non! l'orthodoxie régnante trouvait sans doute l'apôtre Paul lui-même

¹⁾ 1516—1650.

²⁾ Du reste Böcker pasteur orthodoxe à Hambourg n'avait-il pas nommé les réformés (die Calvinische) des «voleurs spirituels», des «brigands» — et leur doctrine «du feu et du poison»?

troplarge: ses coryphées condamnent purement et simplement Calixte, et pour toute réponse à ses plaintes ils lui ferment la bouche.

Calixte tombé, le procès de pétrification se continue au sein de l'orthodoxisme.

Le système mourant résiste au mouvement de la vie et de la pensée. Il se cristallise de plus en plus complètement à mesure qu'il repousse le véritable esprit du Christianisme: esprit de vie et de mouvement. Méprisée pour un moment par la science théologique officielle, la pensée vivante s'organise sans cette science, malgré elle, contre elle, pour enfin s'établir sur son trône: reine heureuse si elle ne méconnait pas son origine.

Calixte vaincu, la scolastique s'affirma plus tyranniquement que jamais. Elle voulait établir définitivement ce qu'elle appelait l'unité, en réalité l'uniformité; mais le piétisme dont Spener¹⁾ fut l'interprète et le principal représentant et Halle le centre scientifique fut la réaction rendue nécessaire par le dogmatisme. Ce fut la vie chrétienne revendiquant ses droits contre l'arrogance de la pensée formelle. Je n'ai qu'à rappeler au souvenir de mes lecteurs les cercles religieux de tout genre que créa le piétisme et l'opposition haineuse que «l'orthodoxie» nourrit contre eux. On sait que cette protestation contre le système privé de la vie n'avait pas la force intellectuelle de créer un système nouveau. C'est là même une des causes de son impuissance. Mouvement essentiellement laïque et pratique, il ne trouva pas de formules pour agir sur le monde pensant et déperit en se corrompant. A côté du formalisme de la pensée, l'Allemagne religieuse eut bientôt le formalisme de la pratique²⁾. Aussi vit-on, après

¹⁾ 1635—1705.

²⁾ On est en droit de dire que le piétisme dénaturé a contribué en grande partie au succès de l'Aufklärung que nous allons caractériser plus bas. Nicolai, élève de l'orphelinat de Halle parle amèrement de la «Kopf-

quelque temps les orthodoxes et les piétistes, ces ennemis jurés, se tendre la main. Ils firent front d'un commun accord contre la philosophie de Wolf et contre le rationalisme, mais dans la défense du bien commun le piétisme n'eut certes pas le premier rôle.

Le trait marquant de l'orthodoxie, à l'époque de Lessing, se trouve dans l'importance exagérée qu'elle attribuait au principe formel de la théologie. Au lieu de pénétrer dans l'essence du Christianisme et de présenter la vérité éternelle à la conscience humaine qui à son contact se reconnaît pécheresse; au lieu d'avoir foi dans la puissance de la vérité elle-même, on mettait l'accent sur l'autorité des Écritures, appuyée sur une théorie mécanique de l'inspiration¹⁾). Les théologiens ne laissaient pas d'étayer cette théorie sur tout un échafaudage de laborieuses déductions; à force d'arguments, ils prétendaient démontrer *et* l'accomplissement des prophéties, *et* la sainteté des Apôtres *et* les miracles accomplis par le Christ et par ses Apôtres *et* enfin au moyen de tout cela l'infalibilité du canon²⁾). Comment les laïques auraient-ils pu se débrouiller dans ce dédale? Ils ne pouvaient se soumettre à la Bible que sur l'autorité des savants. N'oublions pas il est vrai que Calov avait tenu compte de l'impression immédiate produite sur la conscience du fidèle par les Saints Livres — mais de ce qui en ressort il y a loin à l'idée d'un

hängerei des Pietismus." Les éducateurs de Halle interdirent à leurs élèves les études littéraires. En revanche Nicolai a pu dire de cette éducation: "La religion est restée sans influence sur ma vie"

¹⁾ Dans sa polémique avec Lessing, Goeze écrivit une phrase caractéristique. "Il est seulement permis aux hommes intelligents et bien affirmés", dit-il, "de faire des objections modestes contre la religion chrétienne et même contre la Bible". C'est bien là préférer l'écorce au fruit!

²⁾ Sie beschäftigten sich mit dem Beweise der dogmatischen Lehren aus der Schrift und der Vertheidigung derselben durch Hülfe der Scholastik. K. G. Bretschneider: Handb. der Dogmatik § 12. p. 68.

canon absolument infaillible — et c'était dans la logique des choses que cette preuve »mystique" fût reléguée à l'arrière-plan. La pensée formelle comme telle est étrangère aux mouvements de la conscience. Bientôt on vit l'ancienne école de Tubingue rejeter cette preuve comme »peu claire" et »peu évidente" — et l'idée superficielle, toute extérieure, que Goeze et les hommes de son bord avaient de la théopneustie suggéra à Lessing cette question indignée: »Comment la vérité révélée n'a-t-elle pas laissé de traces?"¹⁾ L'orthodoxisme du reste tirait hardiment les conséquences de sa théorie. A en croire Goeze, sans les livres bibliques la moindre trace de ce que le Christ a fait, de ce qu'il a dit, aurait disparu: rien ne serait resté de l'œuvre rédemptrice!

Ce fut pourtant cette conséquence, cette rigueur logique, qui assura à l'orthodoxisme les sympathies de la foule, qui lui permit de garder une ferme attitude au milieu des *Aufklärer* portés aux compromis, et qui lui concilia même les égards de Lessing. L'ancienne doctrine fut maintenue par ces orthodoxes de la vieille roche, et malgré tout ce bagage dialectique le peuple allemand religieux y resta attaché. Par amour pour le trésor on obéit à ceux qui le gardaient, quand même ces gardiens l'avaient inconsidérément enfoui sous la terre. Les hommes de la science se détournèrent de l'ancien système. La pensée indépendante poursuivit sa marche laissant derrière elle la doctrine pétrifiée, mais en la respectant. C'est ce que Lessing dit si bien dans sa lettre du 2 Février 1774, diatribe lancée contre les *Aufklärer*: »Du verstehst sehr unrecht mein ganzes Betragen in Ansehung der Orthodoxye. Ich sollte es der Welt misgönnen, dass man sie mehr aufzuklären suche? Ich sollte es nicht vom Herzen wünschen dass ein Jeder über die Religion vernünftig denken möge? — — Nicht das unreine Wasser, welches

¹⁾ WW X: 139.

längst nicht mehr zu brauchen, will ich beybehalten wissen: ich will es nur nicht eher weggegossen wissen, als bis man weiss woher reineres zu nehmen; ich will nur nicht dass man es ohne Bedenken weggiesse und sollte man auch das Kind hernach in Mistjauche baden. Und was ist sie anders, unsere neumodische Theologie, gegen die Orthodoxye, als Misjauche gegen unreines Wasser? Mit der Orthodoxye war man, Gott sei Dank, ziemlich zu Rande; man hatte zwischen ihr und der Philosophie eine Scheidewand gezogen hinter welcher eine Jede ihren Weg fortgehen konnte ohne die andere zu hindern”¹⁾.

A côté de l'orthodoxie scolastique, dont Goeze fut le principal représentant, on vit une fraction conservatrice occupée à défendre le Christianisme orthodoxe contre les attaques du naturalisme français et du déisme anglais, tâche qu'elle n'accomplit que d'une manière fort imparfaite en concédant bien des points importants à ses adversaires, en interprétant les dogmes ecclésiastiques dans un sens que ne permettait pas l'exégèse historique, et surtout en abandonnant la défense de l'élément spécifiquement chrétien sur le terrain philosophique.

Parmi les représentants de cette tendance on compte l'exégète Nösselt. Il s'occupait surtout de morale pratique. Sa »Vertheidigung der Wahrheit und Göttlichkeit der Christlichen Religion“ est pénétrée de l'esprit scolastique. L'auteur s'applique à prouver la *vraisemblance*, la *possibilité* et l'*utilité* de la révélation. Nous avons la révélation dans les livres de la Bible, dont l'authenticité est ensuite établie. Plus tard il se sépara de l'école traditionnelle par ses vues sur l'explication. La publication des »Fragments de Wolfenbuttel“ lui fit de la peine sans qu'il se sentit de force à prendre part à la lutte provoquée par cet acte de Lessing.

G. Less, professeur à Göttingue, occupe une place remarquable

¹⁾ WW XII: 408.

parmi ces orthodoxes modérés. Il s'est opposé toute sa vie aux progrès du rationalisme. Son ouvrage principal, intitulé »Beweis der Wahrheit der Christlichen Religion“ est resté inachevé. »Die Auferstehungsgeschichte Jesu nach den vier Evangelisten“ est dirigée contre les Fragments de Wolfenbuttel. Less peut être considéré comme le type de sa tendance. Les »Moyens de Grâce“ sont pour lui les »Moyens de Vertu.“ Il considère comme constitutifs du christianisme les dogmes suivants: Il y a un seul Dieu; la loi de Moïse est abolie; Jésus est le Sauveur de l'univers; l'âme est immortelle. On voit ici la trilogie du déisme.

L'orateur de cette fraction et qui a exercé la plus grande influence sur le public, G. J. Zollikofer, fut un de ces théologiens conservateurs qui ont puissamment servi la cause du rationalisme. Sur sa pierre tumulaire on lit ces paroles:

Er lebt hier fort durch seine Lehren,
Und lebt dort in den Geistersphären,
Wo Sokrates und Jesus lebt.

Comme hommage rendu au maître par ses disciples, ces vers nous permettent en quelque mesure de juger de l'esprit de celui-ci.

Toute cette fraction fait l'effet d'une armée battant en retraite. Ces hommes ont abandonné le système orthodoxe. Ils reconnaissent que la critique a miné les bases de l'édifice, que celui-ci va crouler. Ils veulent cependant sauver la partie essentielle. Malheureusement c'est ici qu'ils s'égarent. Au lieu de s'attacher aux principes matériels, ils s'en tiennent au côté formel. Ils auraient dû choisir quelque dogme capital, l'analyser, en approfondir le sens pour en montrer la valeur religieuse, éternelle et indépendante de la formule; continuant ce travail ils auraient dû indiquer l'intime relation existant entre le dogme choisi et les autres dogmes.... Mais l'éducation théologique que l'orthodoxie leur avait donnée ne le

permettait pas. Le principe formel dominant toute leur oeuvre, ils concentrent toute leur attention sur le besoin de sauver l'inaffabilité de la Bible. Ils ne se doutent pas de la distinction entre la théologie biblique et la dogmatique. La Bible est à leur yeux la seule source de la connaissance chrétienne. Là se trouve le dépôt de la révélation »nécessaire, possible et réelle.»

Les armes dont on se sert pour la défendre sont des raisonnements philosophiques empruntés à l'arsenal de l'adversaire. Dans ce temps de rationalisme on se fait rationaliste presque sans s'en douter. On se met au point de vue de l'adversaire. On adopte ses prémisses — sans en vouloir toutes les conséquences. C'est ce qui rend bien faible la valeur théologique de cette école. Ces hommes oscillent entre les deux pôles opposés, entre le libre examen — plus superficiel encore que vraiment libre, représenté par le déisme — et la soumission à l'autorité extérieure. Ils ont ruiné le principe d'autorité en employant le libre-examen. De là leurs innombrables compromissions, leur isolement, et la durée éphémère de leur influence. Lessing a très bien caractérisé ces sémi-rationalistes. Was thut man nun? demande-t-il. Man reisst die Scheidewand (zwischen der Orthodoxie und der Philosophie) nieder, und macht uns unter dem Vorwande, uns zu vernünftigen Christen zu machen, zu höchst unvernünftigen Philosophen. Ich bitte dich, lieber Bruder, erkündige Dich doch nur nach diesem Punkte genauer, und siehe etwas weniger auf das, was unsere neuen Theologen verwerfen als auf das, was sie dafür in die Stelle setzen wollen. Darin sind wir einig dass unser altes Religionssystem falsch ist: aber das möchte ich nicht mit Dir sagen dass es ein Flickwerk von Stümpern und Halbphilosophen sey. Ich weiss kein Ding in der Welt. an welchem sich der menschliche Scharfsinn mehr gezeigt und geübt hätte, als an ihm. Flickwerk von Stümpern und Halbphilosophen ist das Religionssystem, welches man jetzt an die Stelle des alten setzen will; und mit weit mehr Einfluss auf Vernunft und

Philosophie als sich das alte anmasst. Und doch verdenkst Du es mir, dass ich dieses alte vertheidige? Meines Nachbars Haus drohet ihm den Einsturz. Wenn es mein Nachbar abtragen will, so will ich ihm redlich helfen. Aber er will es nicht abtragen, sondern er will es mit gänzlichem Ruin meines Hauses stützen und unterbauen. Das soll er bleiben lassen, oder Ich werde mich seines einsturzenden Hauses so annehmen, als meines eigenen¹⁾). Ich ziehe die alte, orthodoxe — im Grunde tolerante Theologie, der neuern im Grunde intoleranten — vor, weil jene mit dem gesunden Menschenverstande offenbar streitet, und diese ihn lieber bestechen möchte. Ich vertrage mich mit meinen offensuren Feinden, um gegen meine heimlichen desto besser auf meiner Hut seyn zu können²⁾.

Quelque respectable que fût la vie religieuse de plusieurs d'entre ces hommes, et quelque sérieux que fût leur but, il faut reconnaître la justesse des paroles citées. En théologie ils ont voulu concilier deux principes qui se contredisent.

Tel était l'état du monde théologique orthodoxe quand fatigué de cet esclavage spirituel la pensée allemande secoua ses chaînes. L'orthodoxisme dépourvu de profondeur religieuse et morale avait caché son vide sous des formules empruntées à un passé respectable, mais qui entravaient le développement nouveau. Les formules mises de côté, l'absence de profondeur morale se traduisit dans un travail intellectuel extrêmement superficiel. La conscience n'y eut aucune part. L'esprit allemand chercha son salut dans le rationalisme, enfant d'une philosophie absolument étrangère au génie germanique, j'entends du déisme. L'Allemagne scientifique pour accepter le rationalisme a dû traîner dans la boue ses plus saintes traditions.

Le déisme n'est pas allemand. Importé de l'Angleterre il fit cependant des progrès rapides dans les esprits du conti-

¹⁾ Lettre du 2 Février 1774.

²⁾ Lettre du 20 Mars 1777.

nent¹). Le premier écrit déiste publié en Allemagne fut celui de Gebhardi, »Sur les miracles dans la Bible», ouvrage superficiel, mais qui fit fortune grâce à la disposition des esprits. Ce fut le signal. Le torrent déiste déborda sur l'Allemagne. Baumgarten appliqua la méthode de Wolf à la théologie; J. D. Michaëlis n'attribua qu'une valeur tout extérieure et formelle à la révélation. Ensemble ils travaillèrent en faveur des idées nouvelles, sans en prévoir toutes les conséquences. Ces hommes, ainsi que le conservateur Semler, représentent une espèce de lamentable »Juste-Milieu.“ Ils sont les théologiens de l'Aufklärung, les précurseurs du rationalisme vulgaire.

La faveur royale assura un succès brillant aux efforts des déistes. Il fut de bon ton de faire de la théologie terre à terre et de mettre les maximes d'une morale utilitaire et privée de toute élévation à la place de la piété altérée de l'idéal. Une boutade, une grossièreté lancée contre les »Chekers“, les »Fafen,“ les »Mukers“ contre les »Thiere sonder Vernunft,“ noms par lesquels Frédéric II désigna les théologiens de toute tendance, ouvrit la porte royale de Potsdam au premier polisson venu²). Mais le tyran, dégoûté bientôt de la présence de Mr. de Voltaire qui s'était engagé dans une honteuse spéculation, eut peur des traités déistes de Gebhardi. Il défendit de les réimprimer³). Ce qu'il n'était pas en son pouvoir de

¹⁾ La philosophie de Wolf, foncièrement anti-supranaturaliste, lui avait préparé la voie. L'étroit successeur de Leibnitz ayant soutenu l'impossibilité de l'intervention divine en notre monde, avait décrété l'autorité absolue de la raison en matière religieuse. Est vrai ce qui est évident à la raison.

²⁾ Lessing pensant au roi railleur dit très juste: Gott hat keinen Witz, und die Könige sollten auch keinen haben. Denn hat ein König Witz, wer steht uns für die Gefahr, dass er deswegen einen ungerechten Ausspruch thut, weil er einen witzigen Einfall dabey ausbringen kann? WW. XI: 749.

³⁾ Le fait que Frédéric II ne voulut pas de Lessing pour bibliothécaire, qu'il ne prit pas connaissance de la révolution accomplie dans le domaine

contenir c'étaient les passions envieuses et la fiévreuse activité de la coterie berlinoise dont le libraire Nicolaï était l'âme et l'interprète infatigable¹⁾. Elle avait à sa tête les philosophes rationalistes de Berlin. Ceux-ci ne brillaient guère que par leur satisfaction d'eux-mêmes. Ils ne sortaient pas du terre à terre, mais n'entendaient pas non plus permettre à qui que ce soit d'autre d'en sortir. Ils s'efforçaient de traîner dans la boue tout écrit inspiré par quelque généreux élan, par quelque aspiration poétique. Lavater et Goethe, Herder et Kant, tous ces hommes qui font la gloire de l'Allemagne et de l'humanité, ils les traitaient de rêveurs, de fous, de Jésuites. Toute vie religieuse s'élevant au dessus de la morale des honnêtes gens fut traitée d'aliénation mentale ou d'hypocrisie. Ce fut l'âge d'or du gros bon sens appelé à détrôner le génie. Goethe dans un moment de mauvaise humeur adressa les vers suivants à Nicolaï:

Was du mit Händen nicht greifst,
Das scheint Dir Blinden ein Unding,
Und betrachtest Du was,
Gleich ist das Ding auch beschmutzt.

Lessing flagella leur ridicule vanité dans sa comédie »Der Fregeist.«

Quant aux Nicolaïtes ils faisaient imprimer la »Bibliothèque allemande universelle,« éditée par Nicolaï, triste recueil des élucubrations au moyen desquelles nos professeurs se figuraient pouvoir offrir une pâture suffisante aux esprits cultivés. Les rédacteurs étaient prolifiques. Peut-être pensaient-ils suppléer par la quantité à la qualité. L'Alle-

des belles lettres par la »Minna von Barnhelm,« montre bien qu'il ne faut accepter que sous bénéfice d'inventaire le titre de »penseur profond« que Mr. de Voltaire lui adjugea.

¹⁾ Voyez Nicolaï's Leben und Nachlass par Göckingk. Berlin 1820.

magne n'avait jamais possédé un organe littéraire aussi volumineux. Se considérant comme les représentants de la vraie science dans un siècle avide d'instruction, et ardents pour la répandre, les auteurs de la »bibliothèque» s'étaient tous voués de toute leur ardeur à ce qu'ils appelaient le »progrès des lumières." A l'exclusion de la spéculation condamnée comme superflue, la »bibliothèque» fut consacrée aux questions d'utilité pratique. Est vrai ce qui est utile.

Nicolaï et ses collaborateurs cherchèrent sincèrement le bien de l'humanité. Cet esprit sérieux qui caractérisa toute l'entreprise — surtout dans la première période de la publication — en est l'unique recommandation. Malheureusement ils n'eurent de l'humanité qu'une idée bien peu élevée. Ils ne surent voir en l'homme que ses besoins matériels, sa mission sociale, et quant à ses besoins religieux, ils ne surent que lui recommander la fréquentation du culte pour des motifs de convenance. A leurs yeux le développement de l'intelligence devait à lui seul mettre l'homme en état de remplir sa vocation. Les besoins supérieurs sont méconnus. Qu'est-ce que Nicolaï comprend aux aspirations de l'âme humaine vers l'idéal, à la soif qui la dévore quand elle est altérée non point de la »morale des honnêtes gens," mais de l'immaculée sainteté¹⁾? La »bibliothèque» répond. Il est étranger à ces sphères supérieures. Il n'a que le sérieux des esprits étroits. Ce qui s'élève au dessus de la moyenne lui semble dangereux ou absurde. La poésie est une fièvre; à l'en croire, Goethe surtout en est gravement atteint. La philosophie est une démence: c'est le rêve vaniteux de l'intelligence en délire. Il n'y a rien à y gagner. Aussi la »bibliothèque» s'efforce-t-elle d'administrer les remèdes contre toutes ces folies.

Dans la première période de sa publication, de 1765—

¹⁾ Ihm (pour Niccolai) war alle Religion nur Bildungsmittel des Kopfs zum unversiegbaren Geschwätz, Keineswegs aber Sache des Herzens und des Wandels (Fichte).

1792, ses attaques se dirigent surtout contre l'orthodoxie ecclésiastique. On ne trouve rien de beau dans le système orthodoxe. Partis en guerre contre les formules vieillies et le système dépassé, les héros de l'Aufklärung ne savent pas admirer l'esprit vivant qui jadis les avaient créés. Ils travaillent à l'abolition du système ancien, mais s'opposent en même temps à ce que l'esprit du christianisme s'incarne dans une nouvelle forme adéquate aux exigences du présent. C'est qu'ils en veulent à toute spéculation, à toute philosophie. Qu'on fasse plutôt un livre riche en préceptes pratiques où les prédateurs sensés et raisonnables comme le »Magister Sebaldus Nothunker« trouveront ce qu'il faut pour vivre longtemps, pour améliorer l'espèce bovine¹⁾!

Le succès dont jouit l'organe de Nicolaï peut se mesurer au nombre toujours croissant des collaborateurs et des volumes publiés. Les collaborateurs étaient d'abord au nombre de quarante. En 1792 ils étaient plus de cent-trente; Mendelssohn, Abbt et même Lessing avaient collaboré quelque temps à la »bibliothèque«. Ils durent bientôt y renoncer. Leurs motifs sont faciles à découvrir. En effet dans une lettre du 25 Août 1769 déjà Lessing écrivit à Nicolaï: Sonst sagen Sie mir von Ihrer Berlinischen Freyheit zu denken und zu schreiben ja nichts. Sie reducirt sich einzig und allein auf die Freyheit, gegen die Religion so viel Sottisen zu Markte zu bringen als man will. Und dieser Freyheit muss sich der rechtliche Mann nun bald zu bedienen schämen. Lassen sie es aber doch einmal einen in Berlin versuchen, über andere Dingen so frey zu schreiben, als Sonnenfels in Wien geschrieben hat; lassen sie es ihn versuchen dem vornehmen Hofpöbel so die Wahrheit zu sagen, als dieser sie ihm gesagt hat; lassen sie einen in Berlin auftreten, der für die Rechte der Unterthanen, der gegen Aussaugung und Despotismus

¹⁾ Voy. *Pouvrage de Nicolai, Leben und Meinungen des Herrn Magister Sebaldus Nothunker.* 1773.

seine Stimme erheben wollte, wie es itzt sogar in Frankreich und Dänemark geschieht: und Sie werden bald die Erfahrung haben, welches Land bis auf den heutigen Tag das sklavischste Land von Europa ist. Ein jeder thut indess gut den Ort, in welchem er seyn muss, sich als den besten einzubilden; und der hingegen thut nicht gut, der ihm diese Einbildung bemeinen will. Ich hätte mir also wohl auch die letzte Seite ersparen können¹⁾.

A la fin Nicolaï resta seul à la tête de l'entreprise, et on peut dire qu'il a dépensé à cette Revue beaucoup de papier et d'encre mais peu de pensées fécondes²⁾.

Le grand défaut de l'Aufklärung est que ses représentants ne comprenaient pas le rôle capital du sentiment religieux dans la vie humaine. C'est ce sentiment qui distingue essentiellement l'homme des autres êtres animés et qui sollicite son activité spirituelle en quelque direction qu'elle se déploie. C'est le ressort de l'âme désireuse de l'infini; c'est la source de toute inspiration artistique. L'Aufklärung ne fait pas droit aux exigences du sentiment religieux, ce qui se traduit dans sa vulgaire morale. Le sens moral n'est énergique que par le sentiment religieux: aussi la morale, comme science, a-t-elle fleuri aux époques marquées par quelque réveil religieux. La morale de l'Aufklärung pour ne pas avoir posé un bien moral éternel est vulgaire et eudémoniste avant tout. Du moment que l'idée de l'infini est méconnue par la pensée théologique il s'ensuit que la morale aboutit à l'épicuréisme. Ce n'est pas un but éternel, un, qui préside

¹⁾ WW. XII: 233—234.

²⁾ Nicolaï, redacteur de la «Bibliothèque», n'était plus le jeune littérateur vers lequel Lessing s'était senti attiré dans son adolescence, lorsque ces deux esprits ridiculisisaient le pédantisme littéraire et prenaient ensemble la défense de l'idéalisme original de Klopstock contre les «Dons Quichotes» de l'Académie berlinoise. (Voyez la correspondance entre Lessing et Nicolaï).

à l'ensemble de la vie; partout dans la doctrine de cette école se trouve un atomisme moral. Ce qui à chaque moment donné, augmente le bien-être de l'individu, cela est un bien moral. Parler d'un bien moral, durable, éternel, absolu c'est selon l'Aufklärung oublier l'abîme qui sépare l'objectif du subjectif. L'objet du reste n'a pas de valeur en soi. Tout homme donc cherche son bien-être dans chaque cas, dans chaque circonstance donnés: il a les lumières de l'intelligence pour guide. Basedow formule lui-même cette règle: »Es giebt kein anderes Kriterium der Wahrheit für einen Gedanken als dass wir ihm Beifall geben müssen, um unserer Glückseligkeit gemäss zu denken“¹⁾). L'intérêt pratique décide en dernière instance. Il s'ensuit nécessairement qu'il faut regarder comme doctrines fondamentales: »Die welche dem grossen Haufen durch Gründe der Ueberzeugung verständlich gemacht werden können“²⁾).

Les partisans de l'Aufklärung avaient ouvertement rompu avec les écrits symboliques de l'Eglise luthérienne. Ils avaient également abandonné la doctrine orthodoxe au sujet de l'autorité du canon biblique, mais sans l'avouer. L'interprétation, dite naturelle, rendait possible le silence qu'on gardait sur ce point.

Nous venons d'esquisser à grands traits la physionomie théologique de l'époque de Lessing. C'est une de ces époques de décadence qui succèdent aux grands mouvements quand la première force d'impulsion s'est épuisée. La théologie allemande née d'une foi vivante finit par devenir un système de sèches formules par l'attachement obstiné à des dogmes d'où la vie est absente. Les théologiens orthodoxes de ce temps n'ont pas compris qu'aucune réforme n'est définitive. Ils ont cru l'oeuvre achevée une fois pour toutes.

¹⁾ System der gesunden Vernunft. 1765.

²⁾ Versuch einer freymüthigen Theolog. Dogm.

Par cela même ils sont retombés sous le joug de la tradition. A force de s'attacher aux puissantes individualités des temps antérieurs ils ont enchaîné celles de leur époque. Leur protestantisme ne l'est que de nom: par la méthode, et donc en principe, ils sont catholiques. S'ils avaient été plus chrétiens, ils auraient été meilleurs protestants. Le chrétien est libre. Il est appelé »à se maintenir dans la liberté“¹⁾: à penser librement. La théologie protestante est libre, est indépendante, ou bien elle n'est pas. Ajoutons aussitôt que la théologie indépendante est chrétienne ou bien qu'elle cesse d'être la théologie; elle est une philosophie païenne de la religion. L'erreur évidente des écoles dont nous avons indiqué les tendances se trouve en ce qu'on a voulu séparer ce qui de sa nature constitue une unité indissolable. La théologie étant une science, est libre; comme théorie du christianisme elle présuppose la foi en l'œuvre rédemptrice accomplie par le Christ. L'orthodoxisme nie la liberté. Il veut qu'on fasse de la science théologique mais ne permet pas qu'on tourne les yeux de tous les côtés, qu'on examine l'objet même de la science, indépendamment des anciennes conceptions que l'on a eues de cet objet. En un mot l'orthodoxisme soumet le théologien à une autorité extérieure; impose à la pensée des résultats auxquels elle est tenue d'aboutir. Qu'en résulte-t-il? Que la pensée est condamnée à la stérilité. On a beau essayer de lui accorder la liberté dans certaines limites, on a même beau étendre les limites de plus en plus, dès qu'on en pose, la pensée n'est plus vraiment libre, car toutes les limites sont arbitraires. La liberté de la pensée consiste à tirer toutes les conséquences sans exception renfermées dans un principe. Quand lui dira-t-on: »Jusqu'ici et pas plus loin?“ Comment s'y prendra-t-on pour reconnaître ses droits jusqu'à un certain point, et les méconnaître ensuite? Admettre une autorité extérieure c'est condamner le théologien à un travail

1) St. Paul.



purement formel. Il peut revoir les résultats depuis long-temps acquis, apporter des modifications dans l'argumentation . . . jamais le fond des choses lui-même ne sera examiné et reconnu en soi, suivant les cas, comme vrai ou comme faux. En réalité la science indépendante n'arrivera guère à déclarer les résultats antérieurs ni absolument vrais, ni absolument faux. Elle reconnaîtra bientôt que sa tâche consiste à dégager de plus en plus la vérité entrevue auparavant.

La théologie n'est déterminée, n'est liée que par son objet. En méconnaissant ce principe l'orthodoxisme détruit la science.

L'»Aufklärung" péche en se préoccupant trop peu de l'élément positif du christianisme, en voulant faire de la théologie tout en en rejetant le principe matériel. Elle élève aux nues la liberté d'examen. C'est-là son mérite, sa signification historique. Son tort est d'avoir cru que la liberté d'examen était la connaissance; d'avoir pris la condition pour la chose elle-même¹⁾. Réaction fogueuse mais superficielle contre l'esclavage spirituel elle brise avec le passé sans satisfaire aux exigences du présent, sans pourvoir à l'avenir. Elle signale les erreurs du système dépassé, elle en constate l'insuffisance mais elle ne crée rien de nouveau. Liberté! Belle dévise mais dangereuse quand on entend par là autre chose que cette condition sans laquelle un principe ne saurait se développer selon les lois inhérentes à sa propre essence. La théologie protestante doit être libre! J'en conviens. Mais qui dit protestant, dit chrétien. Or quel est le principe chrétien, protestant, pour la défense et au nom duquel l'Aufklärung revendique la liberté? C'est en vain que nous interrogeons l'histoire. Je ne trouve rien de spécifiquement chrétien

¹⁾ Nicolai's Protestantismus war die Protestation gegen alle Wahrheit die da Wahrheit bleiben wollte, . . . Seine Denkfreiheit war die Befreiung von allem Gedachten, die Ungezähmtheit des leeren Denkens ohne Inhalt und Theil. Fichte.

ni de protestant dans cette parole du roi-philosophe: »Il n'y a qu'un seul Dieu et un seul Voltaire au monde et Dieu avait besoin d'un Voltaire pour rendre ce siècle aimable;» ni dans cette phrase d'Edelmann: »Christ a détruit le péché, en montrant qu'il n'existe pas¹⁾.» «La religion est restée sans influence sur ma vie,» nous dit Nicolai²⁾ — ce qui nous fait comprendre pourquoi les écrits innombrables de Nicolai sont restés sans influence sur l'histoire de la théologie. Bardt déclare: Depuis 1779 je considérai Moïse, Jésus Christ, de même que Confucius, Socrate, Luther, Semler et moi-même comme des instruments de la Providence, par le moyen desquels elle fait du bien aux hommes.»

L'Aufklärung en somme n'a pas été un mouvement théologique mais un mouvement philosophique qui a fait irruption sur le terrain de la théologie³⁾. Aussi offre-t-elle moins d'intérêt véritable au théologien que l'ancienne école. Ce n'est pas pour avoir ridiculisé le pédantisme des »philosophes de Berlin» que Lessing occupe une place si marquante dans l'histoire de la pensée religieuse mais c'est parce qu'il a combattu les erreurs de l'ancienne école. L'ancien système renfermait en lui un principe de vie; ce principe avait besoin d'être dégagé de mainte entrave: c'est là ce que Lessing a entrepris. Il a montré que pour vivre la théologie doit être indépendante.

¹⁾ Voyez sa confession de foi présentée au Consistoire de Neuwied.

²⁾ Dans son écrit: Ueber meine gelehrte Bildung.

³⁾ Die Flachheit und Inconsistenz des auf das Wolfische System folgenden Eklektizismus und Endämonismus, verbunden mit der aus Frankreich eingedrungenen Freigeisterei, die aller Religion erlangte, gaben der philosophischen Kritik theils eine so schwankende Unsicherheit, theils eine so flache Keckheit, dass sie eben so wenig geschickt war, das dogmatische und biblische System zu rechtfertigen, als dasselbe auf gründliche Weise zu bestreiten. Bretschneider o. c. p. 72.

CHAPITRE DEUXIÈME.

GOTTHOLD EPHRAÏM LESSING.

Quoique Lessing¹⁾ ait opéré une révolution dans le domaine de la théologie en montrant que celle-ci, à titre de science, est indépendante, et ne saurait reconnaître d'autorité extérieure, ni celle des symboles, ni celle du canon, il n'était pas théologien de profession. Il n'a jamais permis qu'on le désigna comme théologien. Il ne voulait pas être confondu avec ceux qui portaient ce nom.

Dès sa jeunesse Lessing avait éprouvé une profonde aversion contre la théologie régnante. Étudiant à Leipzig, il ne suit pas les leçons de la faculté théologique dont les pédants professeurs l'ennuient. Il s'occupe de philologie, sous la conduite d'Ernesti, et, sous les auspices de Christ, d'archéologie. L'ardent désir de ses parents ne se réalise pas: Lessing renonce ouvertement à la théologie et se fait inscrire comme étudiant en médecine, d'abord à Leipzig, puis à Berlin (1746—1749). Ce n'est pas qu'il s'occupe sérieusement de cette science; il se laisse accaparer par l'étude de Théophraste, de Plaute, de Térence et d'Horace; »seine alte Lieblingsdichter²⁾. Il jouit

¹⁾ 22 Janv. 1729—15 Fév. 1781.

²⁾ Adolf Stahr, G. E. Lessing, Sein Leben und seine Werke. 1873.

avec délices des chefs-d'oeuvre de l'antiquité grecque et romaine et se plonge dans les livres. Lessing lui-même retrace sa carrière académique dans une lettre écrite à sa mère en 1749: Erlauben Sie mir, dass ich nur mit wenig Zügen, ihnen meinen gantzen Lebenslauff auf Universitäten abmahlen darff, ich bin gewiss versichert, Sie werden alsdann mein jeziges Verfahren gütiger beurtheilen. Ich komme jung von Schulen in der gewissen Ueberzeugung, dass mein ganzes Glück in den Büchern bestehe. Ich komme nach Leipzig, an einen Ort, wo man die ganze Welt in kleinen sehen kan. Ich lebte die ersten Monate so eingezogen, als ich in Meisen nicht gelebt hatte. Stets bey den Büchern nur mit mir selbst beschäftigt, dachte ich eben so selten an die übrigen Menschen als vielleicht an Gott. Dieses Geständniß kömmt mir etwas sauer an, und mein einziger Trost dabey ist, dass mich nichts schlimmers als der Fleiss so närrisch mache. Doch es dauerte nicht lange, so gingen mir die Augen auf; Soll ich sagen zu meinem Glücke, oder zu meinem Unglücke? die künftige Zeit wird es entscheiden. Ich lernte einsehen, die Bücher würden mich wohl gelehrt, aber nimmermehr zu einem Menschen machen. Ich wagte mich von meiner Stube unter meines Gleichen.... Ich legte die ernsthafften Bücher eine Zeitlang auf die Seite, um mich in denjenigen umzusehn die weit angenehmer, und vielleicht eben so nützlich sind. Die Comoedien kamen mir zur erst in die Hand. Es mag unglaublich vorkommen, wem es will, mir haben sie sehr grosse Dienste gethan.... *Ich lernte wahre und falsche Tugenden daraus kennen und die Laster eben so sehr wegen ihres lächerlichen als wegen ihrer Schändlichkeit fliehen.... Ich lernte mich selbst kennen,* und seit der Zeit habe ich gewiss über niemanden mehr gelacht und gespottet als über mich selbst. Doch ich weiss nicht was mich damals vor eine Thorheit überfiel, dass ich auf den Entschluss kam selbst Comoedien zu machen.... Aber plötzlich ward ich in meiner Bemühungen, durch Dero Befehl nach Hause zu kommen, gestöhret.... Ich blieb ein gantzes Vier-

teljahr in Camenz, wo ich weder müssig noch fleissig war. Gleich von Anfange hätte ich meiner Unentschliessigkeit welches Studium ich wohl erwehren wollte erwähnen sollen. Man hatte derselben nun über Jahr und Tag nachgesehn. Und sie werden sich zu erinnern belieben, gegen was ich mich auf Ihr dringendes Anhalten erkärte. Ich wollte Medicinam studiren¹⁾. Par une lettre écrite par Lessing, à son père, le 11 Avril 1749, nous apprenons qu'il traduit le Catilina de Crébillon²⁾. Cette traduction cependant n'a jamais étéachevée. Le 28 Avril de la même année, il prie son père de lui envoyer ses livres et surtout un ouvrage en manuscrit, intitulé: »Wein und Liebe.“ Es sind freye Nachahmungen des Anakreons, wo von ich schon einige in Meisen gemacht habe. Ich glaube nicht dass mir sie der strengste Sittenrichter zur Last legen kan. *Lessing prévoit sa carrière que son génie et ses goûts lui indiquent:* Wenn man mir mit Recht den Tittel eines deutschen Molière beylegen könnte, so könnte ich gewiss eines ewigen Nahmens versichert seyn. Die Wahrheit zu gestehen, so habe ich zwar sehr grosse Lust ihn zu verdienen, aber sein Umfang und meine Ohnmacht sind zwey Stücke die auch die grösste Lust erstücken können. Seneca giebt den Rath: *Omnem operam impende ut te aliqua dote notabilem facias.* Aber es ist sehr schwer sich in einer Wissenschaft notabel zu machen, worinne schon allzuviele excellirt haben. Habe ich denn also sehr übel gethan, dass ich zu meinen Jugend Arbeiten etwas gewehlt habe, worinne noch sehr wenige meiner Landsleute ihre Kräfte versucht haben? Und wäre es nicht thörigt eher auf zu hören als bis man Meisterstücke von mir gelesen hat? Den Beweiss warum ein Comœdienschreiber kein guter Christ seyn könne, kan ich nicht ergründen. *Ein Comœdienschreiber ist ein Mensch der die Laster auf ihrer lächerlichen Seite schildert.* Darf denn ein

¹⁾ WW. XII: 4—6.

²⁾ WW. XII: 9—10.

Christ über die Laster nicht lachen? Verdienen die Laster so viel Hochachtung? Und wenn ich ihnen nun gar verspräche eine Comoedie zu machen, die nicht nur die Herrn Theologen lesen sondern auch loben sollen? halten Sie mein Versprechen vor unmöglich? Wie wenn ich eine auf die Freygeister und auf die Vérächter ihres Standes machte?¹⁾

A la fin de l'année 1750 Lessing se trouve toujours à Berlin. Il s'occupe d'une traduction latine de la »Bibliothèque orientale« d'Herbelot et traduit »l'Histoire romaine« de Rollin, tout en publiant ses »Oeuvres pour le théâtre.« Il se tient aussi au courant de la philosophie française: De la Mettrie, von dem ich Ihnen einigemal geschrieben habe, ist hier Leibmedicus des Königs. Seine Schrift *l'homme machine* hat viel Aufsehen gemacht. Edelmann ist ein Heiliger gegen ihn. Ich habe eine Schrift von ihm gelesen, welche *Antise-nèque ou le souverain bien* heisset, und die nicht mehr als zwölfmal ist gedruckt worden. Sie mögen aber von der Abscheulichkeit derselben daraus urtheilen, dass der König selbst zehn Exemplare davon ins Feuer geworfen hat^{2).}

On voit que cette carrière académique n'est pas celle d'un futur théologien. Lessing se sent attiré par tout autre chose que par le dogme. La science théologique, du moins comme elle est cultivée de ses jours, ne l'intéresse pas. Sa sphère est celle d'un littérateur, ou plus exactement celle d'un dramaturge. Les lettres que nous avons citées le montrent clairement. *Lessing a conscience de sa vocation: la chaire d'où il veut prêcher c'est la scène*^{3).}

¹⁾ WW. XII: 11—12. L'année suivante (1750) parut le drame: *Der Freygeist*. Lessing flagelle le pédantisme, la sotte outrecuidance des «libres penseurs.» La «néologie» est exposée en toute sa faiblesse. On sait que Theophan, un jeune ecclésiastique croyant, occupe en cette comédie un rôle noble et élevé.

²⁾ Lettre de Lessing à son père du 2 Nov. 1750. WW. XII: 18.

³⁾ Je me suis étonné du mécontentement qui a inspiré au savant pas-

Continuons à chercher dans la correspondance de Lessing l'histoire de sa vie intérieure et de son développement scientifique. En 1753 il traduit la »*Mythologie*« de Bannier et fait des recherches sur l'histoire des Musulmans en Espagne¹⁾. Il lit les publications philosophiques et même théologiques. Dans une lettre à son père de la même année il parle des »*Trois lettres au public*« de Fréderic II, du »*Christliche Verweis*« de Bosen, et de l'ouvrage de Hecker, intitulé »*Die Religion der Vernunft*«²⁾. A ce même moment il a engagé une ardente

teur de Groningue, Mr. van Toorenbergen, les paroles suivantes: (*De verhouding van Lessing tot de Christelijke Kerk*, p. 17). Qu'est ce que Lessing est devenu après son séjour aux académies de Leipzig et de Berlin? La seule vraie réponse est celle de ses parents: Il n'est rien devenu, il n'a point eu de carrière. Il avait entièrement abandonné la théologie, il n'avait aucun goût pour le droit et quant à la médecine il se décida bien dans la maison paternelle de s'y destiner mais ce fut un projet: rien de plus. — Là dessus il promet à sa mère de se vouer à l'enseignement, mais il n'en fait rien, car il détestait de donner des leçons. Était - ce donc un incapable? Qui pourrait le prétendre? Bien au contraire! C'est parce que Lessing était capable de beaucoup qu'il n'a rien été. Rien, parce qui chaque carrière sociale lui semblait un esclavage. Pour ce qui nous concerne nous ne trouvons pas digne d'un grand homme de ne pas savoir réunir comme dans un seul canal les énergies si diverses de sa riche intelligence, de façon à les consacrer à une vocation déterminée."

Il me semble que c'est faire tort à Lessing que de parler ainsi. Supposons qu'une place comme celle qu'il occupa plus tard à Hambourg lui eût été offerte, ou qu'à l'issue de ses études on eût reclamé dès l'abord ses services pour la bibliothèque de Wolfenbuttel, la plainte de Mr. v. T. eut été sans raison, grâce à des circonstances indépendantes de la volonté de Lessing. Le contraire de ce que Mr. v. T. est vrai: *C'est parce que Lessing avait conscience de sa mission* — et ce n'est pas peu de chose pour un jeune homme qui vient de quitter les bancs de l'école — qu'il ne pouvait pas consacrer ses forces à telle carrière déjà ouverte; aucune n'était sa carrière à lui. Voyez sa lettre à Nicolaï du 29 Nov. 1756. WW. XII : 58—61.

¹⁾ Lettre de Lessing à son père du 23 Janv. 1753. WW. XII : 22.

²⁾ Lettre de Lessing à son père du 29 Mai 1753. WW. XII : 24.

polémique avec Lange, à propos de la traduction des Odes d'Horace. Lessing compose à l'usage de Lange son »Vademecum¹⁾. Il entre en correspondance avec J. D. Michaëlis qui prend son parti contre Lange — voyez les lettres du 10 Février et du 16 Octobre 1754 — et lui fait parvenir la première livraison de sa »Theatralische Bibliothek²⁾. Michaëlis avait critiqué »Die Juden« une des meilleures pièces de Lessing, »der würdige Vorbote des Nathan³⁾ dans laquelle celui-ci fait sentir ce qu'il y a d'indigne d'un siècle »éclairé« dans l'intolérance dont les Juifs étaient encore victimes. Ce n'est pas seulement l'humanité, c'est aussi l'amitié qui a inspiré ce drame à Lessing : en écrivant il ne cessait pas de penser à son noble ami juif Mendelsohn, en qui il voyait: »einen zweyten Spinoza, dem zur vollen Gleichheit mit dem ersten, nichts, als seine Irrthümer fehlen werden.“ Lessing écrivit en 1755, en collaboration avec Mendelsohn: »Pope ein Metaphysiker!⁴⁾ Dans une lettre du 11 April 1755, il demande à son père de lui envoyer un paquet de livres hollandais, qu'il avait laissé dans la maison paternelle. Ces livres ont trait à l'ouvrage bien connu de Becker »De betoooverde Waeereld⁵⁾ que Lessing veut traduire de nouveau. Au mois de Mars de cette même année parut le drame *Miss Sara Sampson*, oeuvre dont un auteur allemand a pu dire qu'elle est une »Markstein in der Entwicklung nicht nur des Dichters selbst sondern unserer ganzen nationalen Literatur⁶⁾.

A la fin de l'année 1755 Lessing demeure à Leipzig. Qu'y fait-il ? Eine von meinen Hauptbeschäftigungen dit-il⁷⁾, ist in Leip-

¹⁾ Ein Vademecum für Sam. G. Lange. WW. III: 405 — fin de ce volume.

²⁾ Aus der theatralischen Bibliothek. WW. IV: 106—442.

³⁾ Ad. Stahr, o. c. I: 148.

⁴⁾ WW. V: 1—36.

⁵⁾ »Le monde ensorcelé.«

⁶⁾ A. Stahr, o. c. I. p. 152.

⁷⁾ Lettre à Mendelsohn, du 8 Décembre 1755. WW. XII: 31—34.

zig noch bis jetzt diese gewesen, dass ich die Lustspiele des Goldoni gelesen habe. Les écrits de Rousseau occupent le pensée de Lessing et celle de son ami juif: Ich weiss eigentlich noch nicht was Rousseau für einen Begriff mit dem Worte »Perfectibilité« verbindet.... Ich glaube, der Schöpfer musste alles, was er erschuf fähig machen, vollkommener zu werden, wenn es in der Vollkommenheit, in welcher er es erschuf bleiben sollte. Der Wilde, z. E., würde, ohne die Perfectibilität nicht lange ein Wilder bleiben, sondern gar bald nichts bessers als irgend ein unvernünftiges Thier werden; er erhielt also die Perfectibilität nicht deswegen, um etwas Besseres als ein Wilder zu werden sondern deswegen um nichts geringers zu werden.

Après un voyage en Hollande nous retrouvons Lessing à Leipzig. La lettre à Nicolaï, de Novembre 1756, nous le montre fort occupé du théâtre¹⁾. Lorsqu'il écrit à Mendelssohn c'est la philosophie qui est à l'ordre du jour. Voici une phrase à noter: Es ist mir recht sehr angenehm, dass mein Freund, der Metaphysiker, sich in einen Belesprit ausdehnt, wenn sein Freund der Belesprit sich nur ein wenig in einen Metaphysiker concentrirren könnte oder wollte. Was ist zu thun? Der Belesprit tröstet sich unterdessen mit dem Einfalle — denn mit wass kann sich ein Belesprit anders trösten, als mit Einfällen? — dass wenn Freunde alles unter sich gemein haben sollen, Ihr Wissen auch das meinige ist, und Sie kein Metaphysiker seyn können, ohne dass ich nicht auch einer sey²⁾.

Lessing envisageait le drame comme devant servir à la Morale (voyez sa lettre de 1749), il s'attachait donc à étudier les mouvements de l'âme et leurs manifestations extérieures. C'est ainsi qu'il cherche à expliquer les larmes et à décrire le procès spirituel qui les fait jaillir: Die einzigen so genannten Busstränen machen mir zu schaffen, aber ich sorge sehr, die

¹⁾ WW. XII: 47—52.

²⁾ Lettre à Mendelssohn, du 18 Novembre 1756. WW. XII : 52.

*Erinnerung der Annehmlichkeit der Sünde, die man jetzt erst für strafbar zu erkennen anfängt, hat ihren guten Theil daran*¹⁾). Quelques jours après, le 28 Novembre, Mendelssohn reçoit de son ami une lettre que j'ose nommer une véritable étude psychologique²⁾ L'observation psychologique et la description des états d'âme observés deviennent toujours plus exactes, plus consciencieuses. On admire la justesse du coup-d'œil, la sûreté de la critique qui donnent une si grande valeur scientifique à la lettre du 18 Décembre de cette même année. Lessing cherche la vérité, au risque de s'égarer: Haben Sie wirklich so viel Lust als ich sich tiefer hinein zu wagen — demande-t-il à Mendelssohn — und dieses unbekannte Land zu entdecken, wenn wir uns auch hundertmahl vorher verirren sollten? Mendelssohn eut en effet une grande joie à chercher la vérité. Comme Nicolaï il prit une part active à cette exploration scientifique dans le domaine de la psychologie et de la dramaturgie. Une lettre de Nicolaï du 4 Mai 1757³⁾ formule les résultats de ces travaux. Nous les trouvons rangés sous deux chefs *a.* Streitige, *b.* Ausgemachte Punkte. Cette correspondance prélude à la >*Dramaturgie*< de Lessing et lui inspira son *Emilia Galotti*.

Nous ne suivons pas ici, pas à pas la vaste correspondance de Lessing dans son entier, mais nous nous bornerons à ses lettres les plus marquantes. Celles de l'année 1757 sont entièrement consacrées aux questions littéraires et à l'esthétique dramatique. La poésie dans tous ses genres sollicite l'attention de Lessing dont le jugement est toujours plein de sagacité: Sie sagen mit Grund, écrit-il à Mendelssohn⁴⁾, dass Rousseau die Stelle aus dem 19 Psalm von ihrem Erhabnen

¹⁾ Lettre à Mendelssohn, du 18 Nov. 1756. WW. XII: 52—53.

²⁾ WW. XII: 54—58.

³⁾ WW. XIII: 56—64.

⁴⁾ Lettre du mois de Décembre 1757. WW. XII: 102.

herabgesetzt habe. Allein mich wundert dass Sie nicht auch gemerkt, dass Rousseau den ganzen Verstand des heiligen Psalmendichters verfehlt hat. *Wie ein Bräutigam aus seiner Kammer*, heisst nicht, wie ein Bräutigam, der von seiner »couche nuptiale« aufsteht; denn wahrlich, so ein Bräutigam kann nicht sehr *brillant* und *radieux* erscheinen, wenn er anders seiner Pflicht nachgekommen ist. Sondern es heisst, ein Bräutigam, der aus seiner Kammer der Braut entgegen geht; dieser ist mit der Sonne und mit dem Helden zu vergleichen, der sich seinen Weg zu laufen freuet.

Lessing aimait à porter sa pensée sur tous les objets qui se présentaient. Il s'appelait lui-même *bel-esprit*. Les paroles suivantes écrites à Mendelssohn¹⁾ font bien voir comment il travaillait. Sie sehen was es für eine vortreffliche Sache nur das Nichtsthun ist; man bekommt, wenn man nichts thut, hunderterley Ideen, die man sonst schwerlich würde bekommen haben. Auch ich z. E. habe vor lauter Mussiggang und Langerweile den Einfall bekommen, das englische Buch, welches ich ihnen schicken wollte, zu übersetzen Sie sollen meine Uebersetzung zugleich kritisiren, der ich verschiedene eigne Grillen bei zu fügen gesonnen bin, die ich unter dessen gehascht habe, vorher aber mit Ihnen überlegen muss Schreiben Sie mir aber so dass ich es verstehe; denn von der Geometrie weiss ich jetzt weniger, als ich jemahls gewusst habe. Komme ich aber wieder nach Berlin, so sollen Sie erstaunen, wie sehr ich mich darauf legen will. Wir wollen alsdann thun, als ob gar keine schönen Wissenschaften mehr in der Welt wären Sie kennen mich, écrit-il ailleurs²⁾, und ich kenne mich selbst; ich muss meine erste Hitze zu nutzen suchen, wenn ich etwas zu Stande bringen will.

¹⁾ Lettre du mois de Janvier 1758. WW. XII: 106.

²⁾ Lettre à Mendelssohn du 2 Avril 1758. WW. XII: 115.

La correspondance de ces dernières années — dont nous n'avons cité que les morceaux propres à faire connaître Lessing comme penseur — est encore importante pour nous initier à ses relations avec les esprits distingués de son temps. Les noms de Ramler, de Gleim, de von Kleist, sont indissolublement liés à celui de Lessing. Celui-ci se chargea de l'impression des »*Grenadierlieder*” de Gleim. Lessing admirait plus le poète que le patriote dans son ami. Il regrette que Körner se voit contraint de dérober aux moqueries de ses compagnons d'armes les effusions de sa poésie. Le »*Philotas*” de Lessing est la photographie de von Kleist, dont la mort affligea profondément l'âme de Lessing si tendre dans ses amitiés¹⁾. Lisez cette lettre à Gleim²⁾: Ach, liebster Freund, es ist leider wahr. Er is todt. Wir haben ihn gehabt.... Er ist beständig, auch unter den grössten Schmerzen, gelassen und heiter gewesen. Er hat sehr verlangt seine Freunde noch zu sehen. Meine Traurigkeit über diesen Fall ist eine sehr wilde Traurigkeit.... Lessing s'indigne contre ceux qui exploitent cette mort tragique en faveur de leurs compositions littéraires: Ich weiss nicht wer, hat ein Trauerdicht auf ihn gemacht. Sie müssen nicht viel an Kleist verloren haben, die das itzt im Stande waren! Der Professor Nicolaï will seine Rede drucken lassen, und Sie ist so elend! Ich weiss gewiss, Kleist hätte lieber eine Wunde mehr mit ins Grab genommen als sich solches Zeug nachschwatzten lassen. Hat ein Professor wohl ein Herz?

De cette même période active datent les »*Literaturbriefe*”³⁾ dans lesquelles Lessing parle au public en s'adressant à von Kleist. Elles sont toutes consacrées au mouvement poétique

¹⁾ „J'ai lu hier soir le drame „*Philotas*”.... quelle admirable pièce!”
Lettre de Hamann à son frère. Avril 1759.

²⁾ Celle du 6 Septembre 1759. WW. XII: 136.

³⁾ WW. VI: 1—281.

provoqué par les faits d'armes de Frédéric le Grand et introduisent dans la critique littéraire ce principe qu'on jugera une œuvre d'après son ensemble, d'après l'impression totale produite par l'idée maîtresse vers laquelle doivent converger tous les détails. Die Güte eines Werkes, dit Lessing, beruht nicht auf einzelnen Schönheiten; die einzelnen Schönheiten müssen ein schönes Ganze ausmachen, oder der Kenner kann sie nicht anders als mit einem zürnenden Missvergnügen lesen. Nur wenn das Ganze untadelhaft befunden wird, muss der Kunstrichter von einen nachtheiligen Zergliederung abstehen und das Werk so, wie der Philosoph die Welt betrachten. C'est ce principe là qui a assuré aux *Literaturbriefe* une »jeunesse éternelle¹⁾. Ce que Lessing a fait pour le genre didactique de la poésie, durant son troisième séjour à Berlin est assez connu par ses: »Abhandlungen über die Fabel²⁾ et par le »Philotas« pièce aussi remarquable par son énergique concision que par la stricte observation de l'unité d'action, et qui conclut dignement la première période de l'activité dramaturgique de Lessing³⁾.

Si l'on demande ce que Lessing a fait pour la théologie pendant ces dernières années il nous faut répondre: *il n'a absolument rien fait pour elle. Il s'écarte toujours plus de son domaine.* Lessing est un *bel-esprit*, il le dit lui-même. C'est un *esprit chercheur, critique. Il cherche partout.* Jusqu'ici il a exploré le champ des belles-lettres. *C'est dans ces travaux littéraires que se trouve son mérite.*

Dès le mois de Novembre 1760, Lessing se trouve à Breslau en qualité de secrétaire du général von Tauentzien. Pourquoi a-t-il quitté la capitale prussienne? Warest du nicht Berlins

¹⁾ Danzel.

²⁾ WW. V: 355 — la fin de ce volume.

³⁾ Voyez pour le troisième séjour de Lessing à Berlin, A. Stahr I: 183—219.

satt, se demande-t-il, dans une lettre du 6 Décembre 1760¹⁾), et qui est adressée à Ramler, Glaubtest du nicht, dass deine Freunde deiner satt seyn müssten? dass es bald wieder einmal Zeit sey, mehr unter Menschen als unter Büchern zu leben? Dass man nicht bloss den Kopf, sondern, nach dem dreysigsten Jahre, auch den Beutel zu füllen bedacht seyn müsse? Geduld! dieser ist geschwinder gefüllt, als jener. Il prie Ramler d'entretenir une fréquente correspondance avec lui: An stoff Soll es uns nicht fehlen so lange unsere Freundschaft dauert, so lange Horaz und alte deutsche Dichter in der Welt sind. Lessing éprouva plus que jamais le besoin d'entretenir une correspondance bien nourrie, il regrettait dans son isolement la société de Berlin, les spirituelles conversations de jadis sur les arts et les sciences et bien des amis dévoués. Nein, das hätte ich mir nicht vorgestellt! aus diesem Tone klagen alle Narren. Ich hätte mir es vorstellen sollen und können, dass unbedeutende Beschäftigungen mehr ermüden müssten, als das anstrengendste Studieren.... Ach bester Freund, Ihr Lessing ist verloren! Hundert mahl habe ich schon den Einfall gehabt, mich mit Gewalt aus dieser Verbindung zu reissen. Doch kann man einen unbesonnenen Streich mit dem andern wieder gut machen? Aber vielleicht habe ich heute nur einen so finstern Tag, an welchem sich mir nichts in seinem wahren Lichte zeigt. Morgen schreibe ich Ihnen vielleicht heiterer.... Du reste il ne faut pas croire que le séjour de Breslau fût aussi horrible que les lamentations de Lessing dans les premières lettres datées de cette ville pourraient le faire supposer²⁾.

¹⁾ WW. XII: 142—144.

²⁾ Ce qui nous est resté de cette correspondance est peu de chose. Nous n'avons que dix-neuf lettres de Lessing de l'an 1760—1765. Sept en sont adressées à Ramler, trois à Mendelssohn, deux à Nicolai, une à Heyne et six au père de Lessing. Des lettres adressées à Lessing huit ont été conservées: sept de Mendelssohn, une de Nicolai.

La lettre à Nicolaï trahit un état d'âme différent: les traits spirituels reviennent sous la plume de Lessing quand il parle de ses livres et de ses études. La lettre est datée de Peile in Eile. Wissen Sie wo das liegt? Ich wollte dass ich es auch nicht wüsste¹⁾). L'étude de Spinoza demande toute son attention. Il écrit en 1763: Lassen Sie mich von Spinoza noch ein paar Worte mit Ihnen plaudern. Ich muss Ihnen gestränen, dass ich mit Ihrem ersten Gespräch Seit einiger Zeit nicht mehr so recht zufrieden bin. Ich glaube Sie waren damals als Sie es schrieben auch ein kleiner Sophist, und ich muss mich wundern dass sich noch niemand Leibnitzen gegen Sie angenommen hat²⁾). Lessing revint plus tard à ces mêmes questions dans son étude intitulée: *Ueber die Wirklichkeit der Dingen ausser Gott*³⁾ et dans cette autre intitulée: *Durch Spinoza ist Leibnitz nur auf die Spur der vorherbestimmten Harmonie gekommen.* Au point de vue du Spinozisme, on ne saurait parler d'harmonie entre le corps et l'âme, dit Lessing, les deux étant identiques pour Spinoza. Lessing formule comme suit la différence entre Leibnitz et Spinoza: Leibnitz will durch seine Harmonie dass Räthsel der Vereinigung zweyer so verschiedenen Wesen, als Leib und Seele, auflösen. Spinoza hingegen sieht nichts Verschiednes, sieht also keine Vereinigung, sieht kein Räthsel, das auf zu lösen wäre.

Une maladie, qui fut de courte durée affligea notre critique dans l'année 1764: elle le conduit à réfléchir sur lui-même. La lettre à Ramler du 5 Août 1764⁴⁾ est animée d'un souffle éminemment sérieux. Lessing s'examine et songe à l'avenir: Krank will ich wohl einmal seyn, aber sterben will ich deswegen noch nicht. Ich bin so ziemlich wieder her-

¹⁾ WW. XII: 150—154.

²⁾ Lettre à Mendelssohn, du 17 Avril 1763. WW. XII: 155—157.

³⁾ WW. XI: 111—113.

⁴⁾ WW. XII: 164—165.

gestellt, ausser dass ich noch mit häufigem Schwindel beschwert bin. Ich hoffe, dass sich auch dieser bald verlieren soll; und alsdann werde ich wie neugeboren seyn. Alle Veränderungen unsers Temperaments, glaube ich, sind mit Handlungen unserer animalischen Oekonomie verbunden. Die ernstliche Epoche meines Lebens nahet heran; ich beginne ein Mann zu werden, und schmeichle mir dass ich in diesem hitzigen Fieber den letzten Rest meiner jugendlichen Thorheiten verraset habe. Glückliche Krankheit! Ihre Liebe wünscht mich gesund; aber sollten sich wohl Dichter eine athletische Gesundheit wünschen? Sollte der Phantasie, der Empfindung, nicht ein gewisser Grad von Unpässlichkeit weit zuträglicher seyn? Die Horaze und Ramler wohnen in schwächlichen Körpern. Die gesunden Theophile und Lessinge werden Spieler und Säufer. Wünschen Sie mich also gesund, liebster Freund; aber wo möglich, mit einem kleinen Denkzeichen gesund, mit einem kleinen Pfahl im Fleische, der den Dichter von Zeit zu Zeit den hinfälligen Menschen empfinden lasse, und ihm zu Gemüthe führe, dass nicht alle Tragici mit dem Sophokles 90 Jahr werden; aber, wenn Sie es auch würden, dass Sophokles auch an die neunzig Trauerspiele, und ich erst ein einziges gemacht! Neunzig Trauerspiele! Auf einmal überfällt mich ein Schwindel! O lassen Sie mich davon abbrechen liebster Freund!

Cette maladie arracha Lessing pour un instant à ses études. »Ich war von meiner Krankheit in einem Train zu arbeiten indem ich selten gewesen bin¹⁾». Quelles étaient ces études de Lessing? Nous avons vu qu'il s'entretenait avec Mendelssohn de la philosophie de Spinoza. En même temps il se plongeait dans la patristique et rassemblait des matériaux que plus tard il utilisa dans sa lutte avec Goeze. Ce n'est pas tout. Il travaillait avec entrain à son *Laokoon*²⁾ et, ce

¹⁾ Lettre à Ramler du 20 Août 1764. WW. XII : 165—167.

²⁾ WW. VI: 372 — la fin de ce volume.

qui pour la littérature allemande est d'une si haute importance, Lessing acheva alors son drame *Minna von Barnhelm*. Dès ce moment la rhétorique conventionnelle fut condamnée et bannie du théâtre allemand. Sentant l'importance du but poursuivi en cette pièce, Lessing avait écrit: Wenn es nicht besser als alle meine bisherigen dramatischen Stücke wird, so bin ich fest entschlossen mich mit dem Theater gar nicht mehr abzugeben¹⁾.

Après avoir passé cinq ans à Breslau, Lessing abandonna sa place lucrative pour retourner à Berlin. Il y demeura de 1765—1767, années bien pénibles pour Lessing méconnu par Frédéric »le Grand,» par ce prince qui un jour, au commencement de son règne avait dit: Ein Mensch, der die Wahrheit sucht und sie liebt, muss unter aller menschlichen Gesellschaft werth gehalten werden²⁾). Mais Lessing n'avait pas besoin de protection pour sa gloire. Son *Laokoön*, publié alors, est un monument durable, car il comptera toujours dans l'histoire de l'esthétique³⁾). Il fallut du courage à Lessing pour cette publication. Que de préventions à vaincre! Quelle lutte notre auteur ne dut-il pas entreprendre contre des idées traditionnelles et invétérées! Ich verspreche meinem Laokoön wenig Leser, écrit-il à Klotz, und ich weiss es, dass er noch weniger gültige Richter haben kann.... Schreibt man denn nur darum — remarquons ces paroles: elles sont tout Lessing! — um immer Recht zu haben? Ich meyne mich um die Wahrheit eben so verdient gemacht zu haben, wenn ich sie verfehle, mein Fehler aber die Ursache ist, dass sie ein anderer entdeckt, als wenn ich sie selber entdecke⁴⁾). Le

¹⁾ Lettre à Ramler du 20 Août 1764. WW. XII: 165—167.

²⁾ Voyez notre Chap. I, p. 10, note 3.

³⁾ Hamann appelle Lessing: »Le plus profond critique des beaux arts que possède notre temps.« Voy. son: *Aesthetica in nuce*.

⁴⁾ Lettre du 9 Juin 1766. WW. XII: 173—175.

succès du *Laokoön* a été une belle récompense du courage de Lessing: tous les hommes compétents ont accepté le jugement prononcé par Ad. Stahr: Lessing ist der Begründer der Deutsche Kunstaesthetik 1).

Le 1 Février 1767 Lessing écrivit à Gleim: Ja, in Hamburg bin ich gewesen: und in neun bis zehn Wochen denke ich wieder hinzugehen — wahrscheinlicher Weise um auf immer da zu bleiben. Ich hoffe es soll mir nicht schwer fallen, Berlin zu vergessen. Meine Freunde daselbst werden mir immer theuer, werden immer meine Freunde bleiben... Wenn sie mir in Hamburg nur nichts nehmen, so geben sie mir eben so viel, als sie mir hier gegeben haben. Doch Ihnen brauche ich nichts zu verhehlen. Ich habe allerdings mit dem dortigen neuen Theater, und den Entrepeneurs desselben eine Art von Abkommen getroffen, welches mir auf einige Jahre ein ruhiges und angenehmes Leben verspricht²).

Lessing avait été appelé à Hambourg, par l'influence de Johann Friedrich Loewen, pour occuper la place de dramaturge du nouveau théâtre sur un salaire de huit cents thalers. Sa célèbre *Dramaturgie*³) est le fruit de ce long séjour à Hambourg (1767—18 Avril 1770). Lessing voe à ce moment toute son activité à l'art dramatique. Les *Antiquarische Briefe* dirigées contre Klotz et son école sont de l'année 1768⁴). Elles furent suivies en 1769 du morceau *Wie die Alten den Tod gebildet*⁵).

En Septembre 1768 Lessing exprima son désir de visiter l'Italie. Ich gehe künftigen Februar von Hamburg weg. Und wohin? Geraden Weges nach Rom. Sie lachen; aber Sie kön-

¹⁾ Ad. Stahr o. c. I, p. 287.

²⁾ WW. XII: 177—179.

³⁾ *Hamburgische Dramaturgie*. WW. VII: 1—461.

⁴⁾ WW. VIII: 1—210.

⁵⁾ WW. VIII: 210—263.

nen gewiss glauben dass es geschieht¹⁾. L'embarras financier dans lequel se trouvait bientôt le théâtre hambourgeois ne lui permit cependant pas de réaliser son plan. Il dut renoncer à sa place de dramaturge et fut heureux d'être appelé à Wolfenbuttel en qualité de bibliothécaire. Il ne se doutait pas alors qu'il allait entrer dans la plus pénible période de sa vie. Es ist auf alle Weise meine Schuldigkeit, nach Braunschweig zu kommen, um dem Erbprinzen in Person für die Gnade zu danken, die er für mich haben will²⁾. Dass ich in Braunschweig gewesen, und was ich daselbst ausgerichtet, brauche ich Dir wohl nicht noch erst zu erzählen. Das Resultat von allem weisst Du wodurch ich freylich für die Zukunft so ziemlich, aus aller Verlegenheit gerissen bin³⁾. Mais Lessing ne se défiait pas du caractère du duc de Brunswick, quoique ceux qui l'approchaient eussent pu l'éclairer à ce sujet. Ce prince avait beaucoup de prétentions mal soutenues par le talent. Il était »courtois jusqu'à l'affectation«⁴⁾ mais vaniteux et égoïste. Lessing s'aperçut bientôt qu'il n'est pas facile à un homme indépendant de caractère de rester au service d'un prince! Une légère indisposition l'empêche de se rendre à Wolfenbuttel au jour indiqué: le prince s'irrite et Lessing doit lui présenter ses excuses »Bereiten Sie meine Entschuldigung bey unserm E. P. ja vor. Die schlimmen Wege, die so unvermutet einfielen, und mein darauf folgendes Fieber sind in der That und Wahrheit eigentlich Schuld dass ich

¹⁾ Lettre à Nicolai du 28 Sept. 1768. WW. XII: 203—204. A ce moment Lessing écrit à Ebert, lettre du 18 Octobre 1768: Das *pro* und das *contra* über die Religion habe ich eines so satt wie das andre. Lieber schreibt von *geschnittenen Steinen* ihr werdet sicherlich wenig Gutes, aber auch wenig Böses stiften. WW. XII: 206—207.

²⁾ Lettre à Ebert du 11 Octobre 1769. WW. XII: 234.

³⁾ Lettre à son frère du 4 Janvier 1770. WW. XII: 241.

⁴⁾ Mirabeau.

über die Zeit ausgeblieben“¹⁾). Ses premières lettres datées de Wolfenbuttle trahissent la tristesse de son âme : »Es verloht auch wohl der Mühe, dass man Abschied nimmt, wenn man stirbt — oder von Braunschweig nach Wolfenbüttel reiset²⁾.

Arrivé à Wolfenbuttle il laissa chomer provisoirement ses grandes compositions littéraires et ne trouva pas même le loisir d'achever son *Emilia Galotti*. En revanche il eut le bonheur de trouver le célèbre traité de Bérenger de Tours, qu'il livra bientôt au public. Il parle de ce traité, pour la première fois, dans une lettre à Schmid du 23 Mai 1770³⁾. Le traité de ce docteur, qui en plein onzième siècle, avait eu le courage de combattre la transsubstantiation n'était connu de personne. Les catholiques contemporains de Lessing en niaient l'existence. Quoique ce traité prouva clairement que Bérenger eut défendu la théorie exposée plus tard par Luther et non point celle de Calvin et que les théologiens luthériens se réjouissent de la publication pour cette raison-même⁴⁾, l'intention de Lessing ne fut pas de se mêler aux disputes théologiques. L'église catholique-romaine a méconnu en Bérenger un homme sérieux: Lessing s'efforce de le réhabiliter. L'église orthodoxe a condamné l'hérétique: Lessing veut montrer que l'hérétique d'hier, aujourd'hui est orthodoxe. On repousse un hérétique, mais en somme on peut dire d'un tel homme: »il veut voir de ses propres yeux:“ c'est là tout son crime⁵⁾. Il en résulte que ce nom injurieux est la meilleure recommandation qu'un penseur puisse posséder aux yeux des siècles

¹⁾ Lettre à Ebert du 15 Avril 1770. WW. XII: 247.

²⁾ Lettre au même.

³⁾ WW. XII: 248 - 249.

⁴⁾ Voy. la lettre de Lessing à son père du 27 Juillet 1770. WW. XII: 251—253.

⁵⁾ Aber was ist ein Ketzer? Es ist ein Mensch der mit seinen eigenen Augen wenigstens sehen will. WW. VIII: 314—423.

subséquents. Bérenger a cherché la vérité, il a exposé ce qu'il a cru vrai: il a droit à la reconnaissance de la postérité. Lessing s'abstient de tout examen des idées émises dans le traité qu'il a exhumé: c'est là la tâche des théologiens. Considérées en elles-mêmes ces idées de Bérenger ne l'intéressent pas. Néanmoins il remplit son devoir de bibliothécaire en les publiant. Quand il fait parvenir un exemplaire du traité sur la Cène à Reiske il présente ses excuses à ce savant. Ni l'auteur, ni la matière n'intéresseront celui-ci, dit-il. Pour ce qui est du manuscrit Lessing lui-même ne l'eût pas jugé digne d'un seul regard; mais il est rare, c'est pour l'honneur de sa bibliothèque qu'il s'en occupe. Il se fait connaître de cette manière-là comme un bibliothécaire qui veut rendre des services à toutes les sciences et non pas seulement à sa branche de prédilection¹⁾.

Grâce aux circonstances, les théologiens orthodoxes combleront Lessing d'honneurs, mais il fait fi de leurs éloges: les circonstances peuvent changer²⁾: on ne le louera plus, et lui, il regrettera que la recherche de la vérité l'ait forcé de pénétrer dans les arcanes de la théologie, tandis que ses amis ont eu l'avantage de servir les Muses³⁾. Les expressions méprisantes reviennent sous la plume de notre cri-

¹⁾ Lettre à Reiske du 13 Octobre 1770. WW. XII: 260—262.

²⁾ Sie glauben nicht, in was für einen lieblichen Geruch von Rechtsglaubigkeit ich mich bey unsren lutherischen Theologen gesetzt habe. Machen Sie sich nur gefasst mich für nichts geringeres, als für eine Stütze unserer Kirche ausgeschrien zu hören. Ob mich das aber so recht kleiden möchte, und ob ich das gute Lob nicht bald verlieren dürfte, das wird die Zeit lehren. Lettre à Mme König, du 25 Oct. 1770. WW. XII: 262—265.

³⁾ Herr Moses hat mich versichert, dass wir bald einen zweyten Theil von Ihren Oden bekommen werden. Was sind Sie für ein braver Mann! Wie klein und verächtlich komme ich mir dagegen vor, der sein böser Geist mit Berengariussen, und solchen Lumpereyen in das weite Feld lockt. Lettre à Ramler du 29 Octobre 1770. WW. XII: 266—267.

tique toutes les fois qu'il parle de la théologie, de ses »absurdités», de son »non-sens«¹⁾). Comme sa correspondance respire la joie intérieure quand il parle de son drame *Emilia Galotti*, qu'il acheva en Février 1772, après y avoir travaillé d'une manière intermittente, pendant quatorze ans!

Tout préoccupé comme il était alors de ses grandes compositions dramatiques, et plein de mépris pour les »sottises« de la théologie notre critique ne songeait guère, qu'il serait bientôt appelé à jouer un rôle important dans le développement de cette même science théologique. Les dernières années de la vie de Lessing font voir d'une manière bien frappante à quel point le chercheur qui aime la vérité, dépend de la vérité elle-même et ne saurait déterminer à sa guise le champ où s'exercera son labeur.

Il faut s'écrier avec un des biographes de Lessing les plus distingués: L'homme propose, Dieu dispose!²⁾ Une volonté supérieure dirige notre destinée, en se servant de mille et mille circonstances, sans que nous nous en doutions.

Arrêtons-ici dans l'examen de la correspondance de Lessing. Voyons ce qu'il était au moment où il entrait dans cette nouvelle phase. Dire que Lessing était littérateur, est en somme ne rien dire: c'est trop vague. La désignation de poète dramatique a besoin d'être expliquée. C'est que Lessing n'a jamais fait de l'art pour l'art: je veux dire que ses drames ont toujours un but d'enseignement; ils sont les

¹⁾ Wenn Dir umsonst nichts bange ist, als dass ich mich durch das schale Lob der Theologen dürfte verführen lassen, mich mehr mit ihren Quisquilien und Ungereimtheiten zu beschäftigen: so kannst Du meinent-wegen ganz ohne Sorgen seyn.... Ich bin, seit dem ich Dir das letzte mal geschrieben auch nicht einmal im Stande gewesen, mich mit theologischen Unsinn ab zugeben geschweige, dass ich etwas Gescheidteres vor-zunehmen fähig gewesen wäre. Lettre à K. G. Lessing du 4 Juillet 1771. WW. XII: 303—305.

²⁾ Der Mensch denkt, Gott lenkt. Ad. Stahr o. c. II. 236.

moyens dont il se sert pour inculquer quelque précepte, pour fixer l'attention sur quelque devoir, pour mettre en lumière quelque vérité. Il ne choisit pas ses sujets dans sa chambre d'étude: Lessing ne vit pas en premier lieu avec ses livres, mais l'objet de ses préoccupations lui est suggéré par la vue de ce qui se passe dans le monde. Il est homme avant d'être savant, et ne se sépare pas de la société¹). La vie actuelle, avec tous ses mouvements, toute son activité l'intéresse. Il voit les faiblesses et les défauts de son temps, aussi bien qu'il en apprécie les qualités et les forces vitales. Il veut le progrès de ces dernières. Son époque est à ses yeux un moment de transition qui doit préparer l'avenir. C'est donc en vue de l'avenir que Lessing travaillera, c'est l'intérêt de l'avenir qui lui inspirera de l'enthousiasme. De là son attitude négative à l'égard des erreurs de son époque. Il essaye de délivrer celle-ci des idées surannées, de toute mesquine prévention. Du haut de sa chaire à lui, du théâtre, la voix de Lessing se fait entendre contre un siècle éclairé mais qui néanmoins continue la tradition du moyen-âge, en méprisant les Juifs. Lessing écrit son drame *Die Juden*; Michaëlis était en droit de présenter mainte critique au point de vue de l'art: l'art n'était pas le premier but de Lessing: le siècle de Frédéric le Grand rougit de son étroitesse: cela suffit. Un but pratique encore avait déjà inspiré à Lessing ses deux autres pièces *Der junge Gelehrte* et *Der Freygeist*. Ses traits s'étaient alors dirigés contre ceux qui brisaient gaiement avec le passé, à l'avantage pensaient-ils d'un avenir qu'ils s'efforçaient d'inaugurer d'une manière révolutionnaire.

Ces œuvres, produits de la jeunesse de Lessing, sont comme les prophéties de toute son œuvre subséquente. Il cherche à débrouiller le vrai du faux, à démêler le juste

¹⁾ Voyez la lettre de Lessing à sa mère, de 1749, p. 20 de ce travail et celle du 6 Décembre 1760, adressée à Ramler.

d'avec l'erronné, à dégager la vérité éternelle de tout ce qui la cache à nos regards.

Pour le faire il part de ce principe que l'erreur absolue n'existe pas et que notre conception des choses, humaine et faillible, peut toujours être épurée. Chercher le point où la conception juste commence à être embrouillée par une déduction illogique, à se corrompre par l'introduction d'une idée fausse ou étrangère à son propre objet voilà la méthode de Lessing. Pour cela-même il cherche des définitions exactes — il s'en arme comme d'un flambeau pour reconnaître le terrain et pour parvenir au cœur des questions. Le scalpel de sa critique met à nu les côtés faibles des opinions qu'il examine. Chaque résultat est pour lui un point de départ pour ses recherches subséquentes, sert à assurer sa marche et le travail de débrouillage, d'élimination, d'épuration se continue. Lessing dévoile le fond même des choses, il montre avec une grande rigueur logique ce qui en découle. C'est-là ce qui explique comment la critique de Lessing, malgré certaines allures révolutionnaires, est au fond *conservatrice* dans la vraie signification de ce mot, c'est à dire, *progressive*. Cette critique transforme les dehors de la chose, la forme disparaît totalement.... en somme nous voyons que cette ancienne forme n'était qu'un habit mal ajusté et qui cachait les contours de la vérité. C'est que Lessing ne s'est pas arrêté aux apparences; il a pénétré jusqu'à l'essence intime de la chose, qu'il n'a pas appauvrie, mais à laquelle il a rendu justice. C'est pour cela que Friedrich Schlegel appelle la critique de Lessing, une critique *productive*¹⁾: elle est la logique en oeuvre. Elle ne détruit pas: elle rétablit. Lessing lui-même est *critique* au sens le plus élevé de ce mot: c'est un génie critique. Il appliqua cette

¹⁾ Voyez Danzel, Leben Lessings 254. Carl Schwarz, G. E. Lessing als Theologe dargestellt p. 1-16 de la version hollandaise.

méthode de recherche de la vérité, à toutes les branches de l'activité spirituelle: à l'art plastique — preuve en soit son *Laokoön*; à la poésie dramatique — sa *Dramaturgie* l'atteste — ne devait il pas être conduit à l'appliquer à la science théologique?

Les grands hommes, les hommes de génie, font entrer les esprits dans de nouvelles voies, mais en même temps ils subissent l'influence de leur époque. Une individualité marquante pour exercer son pouvoir réel doit trouver un milieu favorable à son action, qu'elle ne crée pas. Elle peut le transformer, le dominer mais elle subit nécessairement son influence. Lessing n'a pas échappé à cette loi générale. Les besoins de son époque l'ont conduit. La direction que ses travaux ont prise a été déterminée par l'esprit de son temps. Comme nous l'avons vu¹⁾ c'était une époque de renovation de la vie intellectuelle. Ce mouvement s'était étendu à la théologie, mais était resté ici plus superficiel, que partout ailleurs. Quoiqu'ils eussent sans cesse les mots de *liberté* et de *critique* à la bouche les Aufklärer détruisaient sans rebâtir et pour leur résister les hommes de l'ancienne école se refusaient à reconnaître les points faibles de l'édifice qu'ils défendaient. Ce que ceux-ci appelaient *la vérité*, qu'ils s'efforçaient de maintenir intacte, sans en admettre aucun développement, ceux-là le rejetaient en bloc, avec une précipitation inintelligente. Comment donc notre critique aurait il pu rester spectateur oisif d'une semblable lutte? L'importance des questions religieuses ne devait-elle pas le pousser à surmonter la répugnance que les théologiens orthodoxes et rationalistes de son temps lui avaient inspirée contre toute théologie? Malgré les boutades que nous avons relevées dans sa correspondance, et qu'il n'avait lancées que sous l'influence du triste état de la théologie d'alors — Lessing n'avait pas laissé de se préoccuper de la théorie de la reli-

¹⁾ Voy. le Chap. I de ce travail.

gion. Il n'y a pas de quoi nous étonner si nous faisons attention à l'enfance et à la jeunesse de Lessing. Il avait reçu dans la maison paternelle une éducation religieuse. Son père, pasteur à Camenz, ecclésiastique respectable et savant théologien lui avait mis constamment sous les yeux le modèle d'un digne serviteur de l'Evangile, ce qui avait fait sur le jeune homme une profonde impression, quoiqu'il n'eût pas réussi à lui faire embrasser la même carrière que lui. C'est aussi grâce à son éducation que Lessing avait abjuré dès sa jeunesse le formalisme religieux. Le premier pasteur de Camenz était assez chrétien pour faire naître dans l'esprit de son enfant la conviction que la religion n'est pas une chose que l'on doive accepter sur l'autorité de ses parents¹⁾. L'intérêt que son père lui avait inspiré pour de solides et indépendantes recherches théologiques le conduisit, à l'âge de vingt-deux ans — pendant son séjour à Wittenberg — à examiner l'histoire de la réformation : étude d'où résultèrent les *Rettungen*²⁾. *Les penseés sur les Frères Moraves*³⁾ datent de ce même temps à peu-près⁴⁾ : elles ne remontent pas plus haut que l'an 1749 et n'ont pas été composées après 1753. Ce morceau a autant d'intérêt théologique que philosophique. Voici la marche des idées : Dans les luttes spirituelles comme dans les luttes matérielles la victoire ne prouve pas que le vainqueur ait le droit de son côté. Nos théologiens orthodoxes ont eu le dessus sur les Frères Moraves mais cela ne prouve pas cependant en faveur de leur système.

¹⁾ Die Christliche Religion ist kein Werk, das man von Seinen Aeltern auf Treue und Glaube annehmen soll. Lettre de Lessing à son père du 30 Mai 1749. WW. XII: 13—15.

²⁾ Voy. WW. IV: 1—100.

³⁾ Gedanken über die Hernhutter. WW. XI: 21—30.

⁴⁾ Voyez pour déterminer le temps de composition, l'ouvrage du Dr. L. W. E. Rauwenhoff: *Was Lessing Spinozist?* p. 11. troisième note.

L'homme a été créé pour l'action plutôt que pour le raisonnement¹⁾, mais sa méchanceté l'entraîne à faire ce qu'il ne doit pas faire, sa témérité à tenter ce qui est en dehors de son pouvoir²⁾. O temps heureux où le plus vertueux était le plus savant, s'écrie Lessing, combien courte a été ta durée! Les disciples des Sept Sages se jetèrent bientôt dans des spéculations creuses qui ne pouvaient porter aucun fruit pour la vie. Socrate détourna la pensée de cette mauvaise voie en invitant les hommes à faire la connaissance d'eux-mêmes³⁾. Les adversaires de Socrate reconurent en lui un précurseur de la vérité: c'est pourquoi ils le mirent à mort. Les disciples du martyr ne suivirent pas son exemple. Platon se mit à rêver, Aristote à faire des syllogismes et durant des siècles ces deux hommes furent comme les *tyrans* (sic) qui gardèrent l'entrée du temple de la vérité. Descartes en rouvrit enfin la porte C'est là son mérite. Mais après lui, la foule des penseurs s'efforce de remplir la tête, tout en laissant le cœur vide.

Il en a été de la religion comme de la philosophie. La religion d'Adam était simple, naïve⁴⁾ et vivante. Ses descendants l'ont compliquée: la chose essentielle se perdit dans un déluge de formes arbitraires. Tous les hommes étaient devenus infidèles à la vérité: les uns plus que les autres: les descendants d'Abraham le moins. C'est pourquoi Dieu jugea ceux-ci dignes d'une attention spéciale⁵⁾. Le formalisme et le maté-

¹⁾ Der Mensch ward zum Thun und nicht zum Vernünfteln erschaffen.

²⁾ Seine Bosheit unternimmt allezeit das, was er nicht soll. N'y a-t-il pas en ces paroles une reconnaissance pleine et claire du *péché* comme de quelque chose d'anormal?

³⁾ So ermahnte Sokrates, oder vielmehr Gott durch den Sokrates.

⁴⁾ „Leicht“.

⁵⁾ Deswegen würdigte sie Gott einer besondern Achtung. — Dans la *Erziehung des Menschengeschlechts* Lessing trouve la raison d'une révéla-

rialisme religieux ne s'emparèrent pas moins pour cela du peuple d'Israël.

Qui aurait pu tirer le monde de ses ténèbres? Qui aurait pu assurer le triomphe de la vérité sur la superstition? Aucun mortel n'en était capable! Θεος ἀπὸ μηχανῆς: Christ vint. Qu'on me permette, dit Lessing, de ne le considérer ici que comme un docteur éclairé par Dieu¹⁾.

»Dieu est esprit, il faut l'adorer en esprit" tel était le fond de la prédication de Jésus, à cause de laquelle les chefs d'Israël le clouèrent sur le bois infame. Le premier siècle fut heureux de posséder des hommes qui donnaient gloire à Dieu par leur conduite et qui scellèrent la vérité de leur sang. Les siècles subséquents s'écoulèrent au sein du travail dogmatique: les chrétiens voulaient étayer la vérité divine par des démonstrations humaines et l'évêque de Rome s'érigea en Pape, prétendant asservir les consciences à ses décrets infaillibles. Les réformateurs inaugurerent une ère nouvelle, mais hélas! Ils ont laissé plus de savants que de pieux élèves: c'est pourquoi de nos jours on voit la théologie confondue avec la philosophie. On a des docteurs ferrés à glace pour enseigner le Christianisme, mais les vrais Chrétiens sont rares. Intellectuellement nous sommes des anges,

tion spéciale faite à Israël dans l'état de ce peuple, inférieur à tous les autres. Comme le professeur Dr. Rauwenhoff le remarque dans son exacte et belle étude: *Was Lessing Spinozist?* p. 14, note, l'idée des *Gedanken* aurait mieux cadré dans l'ensemble de la *Erziehung*.

¹⁾ Wer konnte die Welt aus ihrer Dunkelheit reissen? Wer konnte der Wahrheit den Aberglauben besiegen helfen? Kein Sterblicher. Θεος ἀπὸ μηχανῆς: Christus kam also. Man vergönne mir, dass ich ihn hier nur als einen von Gott erleuchteten Lehrer ansehen darf.... Ich lehne aber alle schreckliche Folgerungen von mir ab, welche die Bosheit daraus ziehen könnte. Cette excuse de Lessing est remarquable. Nous n'avons aucun droit de douter de son sérieux. La dignité du Christ lui semble supérieure à celle d'un docteur éclairé par Dieu.

pratiquement nous sommes des démons¹⁾). Le comte de Zinzendorf ne veut pas changer les dogmes de notre église, que veut-il donc? . . .

Les idées émises dans ce morceau sont à bien des égards aux antipodes des idées de Lessing à sa pleine maturité. Nous relevons seulement ce qu'il dit de la recherche de la vérité. Elle ne lui semble légitime que pour autant qu'elle a des résultats salutaires pour la vie pratique. Nous sommes loin de la recherche de la Vérité pour la vérité, plus loin encore de cette recherche de la vérité pour cette recherche-même, dans laquelle Lessing vit plus tard la mission de l'homme. La manière dont il parle de Platon et d'Aristote me fait penser à Nicolaï et aux hommes de son bord. Les Chrétiens sont surtout des gens *virtueux* comme l'Aufklärung en voudrait compter par centaines. Le système théologique n'est pas seulement condamné dans le cas où il résiste à toute évolution, mais tout travail intellectuel est jugé superflu, dangereux. »So bald die Kirche Friede bekam, so bald fiel sie darauf, ihre Religion auszuschmücken, ihre Lehrsätze in eine gewisse Ordnung zu bringen....» Quel mal y a-t-il? N'est ce pas nier l'unité de la personnalité humaine, en vertu de laquelle la religion du coeur doit devenir la théologie de la tête, que de parler ainsi? Lessing lui-même n'aurait-il pas protesté plus tard contre cette scission entre l'homme religieux et l'homme pensant, quand, au nom de l'unité-même de l'homme il protestait contre le dogmatisme? Mais passons! Nous avons vu comment Lessing s'intéresse aux questions théologiques au moment où on l'en aurait le moins soupçonné.

Pendant le séjour à Breslau l'histoire de l'église réclama une grande partie du temps de Lessing. C'est alors qu'il commença à s'approprier ses vastes connaissances de patristique, et qu'il composa son étude: *De la propagation de la*

¹⁾ Der Erkenntniss nach sind wir Engel, und dem Leben nach Teufel.

*religion Chrétienne*¹⁾). L'exhortation qu'il s'adresse à lui-même, après avoir indiqué la division de son sujet est restée le programme de sa vie scientifique: »Und dieser Untersuchung, sage ich zu mir selbst untersiehe dich als ein erhlicher Mann. Sieh überall mit deinen eigenen Augen. Verunstalte nichts: beschönige nichts. Wie die Folgerungen fliessen, so lass sie fliessen. Hemme ihren Strom nicht; lenke ihn nicht“ Nous reconnaissions à ces mots le critique indépendant, impartial, qui a mis à nu les inconséquences de l'orthodoxisme, qui a montré aux Aufklärer combien leur juste-milieu était une position intenable.

La recherche: *Ueber die Elpistiker*²⁾, date probablement aussi du séjour à Breslau, ainsi qu'une traduction inachevée du livre de Tertullien: *De praescriptionibus haereticorum*³⁾. Nous passons sous silence quelques études moins importantes.

Ce travail préparatoire, ainsi que sa connaissance du Grec et son développement philosophique a permis à Lessing de jouer un rôle important dans l'histoire de la théologie.

Nous ne saurions continuer cette caractéristique de Lessing sans anticiper sur l'histoire dont il nous faut d'abord suivre la marche. Nous posons maintenant déjà cette question: est-on en droit d'appeler Lessing *théologien*? Les avis diffèrent. Le professeur Schwarz répond affirmativement par le titre même de son ouvrage: *G. E. Lessing considéré comme théologien*⁴⁾. Ad. Stahr consacre le livre douzième de son excellente et populaire biographie à »*Lessing der Theologe*“. D'autres se refusent à le désigner ainsi. Ceux-ci en appellent à Lessing lui-même.

¹⁾ *Von der Art und Weise der Fortpflanzung und Ausbreitung der Christlichen Religion*. WW. XI: 64—81.

²⁾ WW. XI. 51—64.

³⁾ WW. XI: 81—91.

⁴⁾ *G. E. Lessing als Theologe dargestellt. Ein Beitrag zur Geschichte der Theologie im 18e Jahrhundert. Halle* 1854.

S'il n'y avait ici qu'une chicane de mots nous passerions la chose sous silence. Mais il y a plus qu'une vaine logomachie pour quiconque reconnaît la théologie comme une science ayant son objet déterminé. Que si l'on ne voit en la théologie que l'agglomération des sciences philosophique, philologique, historique et critique, appliquées soit à l'histoire de l'église dans son ensemble, soit à telle partie déterminée.... alors oui, on est en droit de parler du *théologien* Lessing. La question change de face si l'on maintient la place déterminée, indépendante de la théologie au milieu des autres sciences avec lesquelles elle a des rapports mais ne se confond pas; si l'on envisage l'objet propre de la théologie chrétienne comme étant non pas l'homme religieux en général mais la personnalité chrétienne c'est à dire: la personnalité religieuse formée sous l'influence du Christ et considérée non pas seulement en elle-même mais au sein de la communauté des croyants¹⁾). Alors on n'est pas en droit de parler de Lessing comme d'un *théologien*. Il faut ou bien nier l'existence de la théologie comme discipline distincte et donner le nom de théologien au plus grand critique que l'Allemagne a produit, ou bien il faut rendre sa dignité de science à la théologie — et exclure Lessing du rang des théologiens, comme il le fait lui-même, comme nous le ferons après-lui²⁾).

Nous verrons en Lessing un grand critique, qui, entre-autres a étudié certaines questions théologiques. Dans l'obscur dédale des discussions soulevées par la publication des Fragments de Wolfenbuttel, Lessing vient comme penseur apporter de la clarté. Son oeuvre faite — il se retire.

¹⁾ Voyez: *Het Ethische Beginsel der Theologie* door J. H. Gunning Jr. en P. D. Chantepie de la Saussaye Dz. Groningen P. Noordhoff. 1877.

²⁾ Es ist im Grunde allerdings wahr, dass es mir bey meinen theologischen — wie Du es nennen willst — Neckeryen oder Stankereyen, mehr um den gesunden Menschenverstand als um die Theologie zu thun ist. Lettre de Lessing à son frère Charles, du 20 Mars 1777.

CHAPITRE TROISIEME.

FRAGMENTS DE WOLFENBUTTLE.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTORIQUE.

Dès 1773 Lessing travaillait à une publication, qu'il faisait paraître sous le titre de: »Zur Geschichte und Litteratur. Aus den Schätzen der Herzoglichen Bibliothek zu Wolfenbüttel». Comme il le déclare lui-même cette oeuvre littéraire ne devait en aucune manière servir des intérêts de partis théologiques. Son but était purement et simplement scientifique¹⁾. L'accueil favorable fait à la publication du traité de Bérenger de Tours²⁾ — dans lequel l'autorité de ce docteur vient à l'appui de la doctrine luthérienne de la St^e Cène — encouragea le bibliothécaire du duc de Brunsvic³⁾. Lessing rassembla ainsi la matière de six volumes dont les deux derniers furent publiés après sa mort. Cette publication contient vingt-huit

1) „Ich fange an, der Welt einige Proben vorzulegen, Schätze kundbarer zu machen.”

2) Voy. le Chap. II de ce travail, p. 36.

3) Ernesti déclara que, par la publication du traité de Bérenger, Lessing avait mérité le titre de docteur en théologie.

morceaux, dont la plupart sont consacrés à des sujets littéraires. Quelques articles ont cependant de l'intérêt pour le théologien. Ce sont le 7^e intitulé: *Leibnitz, von den ewigen Strafen*; le 12^e intitulé: *Des Andreas Wissowatius Einwürfe wider die Dreieinigkeit*; et le 17^e intitulé: *Von Adam Neusern, einige authentische Nachrichten*; mais surtout les numéros 18 et 20 célèbres sous le nom de *Fragments de Wolfenbuttle*. Le premier se trouve dans le troisième volume publié en 1774, et a pour titre: *Von Duldung der Deisten. Aus den Papieren eines Ungenannten*; le second est intitulé: *Ein Mehreres aus den Papieren des Ungenannten* et renferme cinq nouveaux fragments; il se trouve dans le quatrième volume publié en 1777. Un dernier fragment a été publié à part, en 1778 sous le titre de: *Vom Zwecke Jesu und seiner Jünger*. Les Fragments de Wolfenbuttle sont donc au nombre de sept. Nous allons en analyser sommairement le contenu, puis passant rapidement sur les questions se rattachant à l'origine de cet écrit, nous exposerons le rôle joué par Lessing en les publiant, pour arriver ensuite à la lutte qui éclata entre lui et les théologiens de son temps.

§ 1.

CONTENU DES FRAGMENTS DE WOLFENBUTTLE.

a. *Premier fragment, intitulé: »De la tolérance des déistes¹⁾.*

(N°. 18 de: „Zur geschichte und Litteratur).”

La doctrine de Christ, abstraction faite des idées juives, est

¹⁾ *Von Duldung der Deisten.*

l'expression d'une religion purement rationnelle et pratique : c'est pourquoi tout homme rationnel se dira volontiers chrétien. Mais les apôtres déjà mêlaient aux idées chrétiennes leurs doctrines juives : celle du Messie ; celle de l'inspiration des livres de Moïse et bien d'autres. C'est sur cette base qu'a été construit le système catholique : système qui tue la raison en s'imposant au nom d'une autorité extérieure. Au temps de la réformation on n'épura qu'imparfaitement le système chrétien. De là le travail des théologiens contemporains, pour tâcher de mettre d'accord les dogmes et la raison : on verra néanmoins que c'est une évolution au bout de laquelle, il ne restera du Christianisme que le nom. C'est pourquoi les théologiens ont peur. Leur prétendu respect pour la raison n'est pas sérieux. Ils restent dans le juste milieu. En chaire ils réveillent l'inquiétude des bonnes gens et invoquent la vigilance des magistrats, traitant les gens raisonnables d'impies, de blasphémateurs. Ces derniers sont mis en demeure de se taire et de se soumettre à un état de choses qui les scandalise. Force leur est de faire les hypocrites ! Leurs enfants apprennent à l'école une religion mensongère et l'homme rationnel n'ose pas ouvrir son cœur pas même à ses meilleurs amis. De quel droit les théologiens entretiennent-ils tant de faussetés ? Pourquoi enseignent-ils au peuple à confondre comme méritant la même condamnation les libres chercheurs et les impies ? De même que les premiers chrétiens ont été traités d'athées pour ne pas croire en Junon ni en Jupiter, de même les penseurs, parce qu'ils ne veulent pas se courber sous le joug de l'orthodoxie sont atteints et convaincus d'incrédulité. Et cela se fait dans l'église protestante ! La loi de Moïse était plus tolérante en imposant aux Israélites d'aimer les prosélytes de la porte ! Les théologiens ont ils reçu de Christ un précepte plus sévère à l'égard des adorateurs rationnels de Dieu ? Il est vrai que les auteurs des évangiles mettent dans la bouche de Jesus des paroles comme celles-ci : »Celui qui n'aura point cru, sera

condamné”¹⁾ — mais cela veut-il dire qu'on ne le tolérera pas dans la société civile? Christ n'a-t-il pas dit: Laissez croître l'ivraie jusqu'à la moisson²⁾ c. à d.: »Laissez à Dieu le soin de juger les erreurs?“ Les apôtres eux-mêmes désignent certains païens comme étant »pieux“ et, »craignant Dieu.“ Il-y-a plus! Dépend-il de nous, de croire ou de ne pas croire? C'est grâce à la raison, par laquelle nous nous distinguons des animaux, que nous sommes capables de religion, comment donc imposer silence à cette raison dans le domaine religieux? L'orthodoxie favorise la superstition et la doctrine du salut par les œuvres.

ENCORE QUELQUE CHOSE DES DOCUMENTS DE L'INCONNU³⁾.

(Nº. 20 de: »Zur Geschichte und Litteratur«).

b. *Second fragment, intitulé: De l'usage de décrier la raison en chaire*⁴⁾.

Les manuels de catéchisme fourmillent d'erreurs. Au moins si les pasteurs rectifiaient ces erreurs dans leurs sermons, en exhortant les hommes faits à se servir de leur raison, il est vrai qu'on pourrait toujours leur reprocher un mauvais système d'éducation. Pourquoi charger la mémoire, pourquoi corrompre l'esprit de la jeunesse au profit d'un système reconnu mensonger? Mais on fait bien pire! En chaire la raison est dépeinte comme *faible, aveugle et corrompue*.... et les adultes paresseux se complaissent à cette prédication: ils s'en tiennent toute leur vie au manuel de leur jeunesse. Les

¹⁾ Ev. sel. St. Marc. XVI: 16.

²⁾ Ev. sel. St. Matth. XII: 30.

³⁾ Ein Mehreres aus den Papieren des Ungeannten.

⁴⁾ Die Verschreiung der Vernunft von der Kanzel.

théologiens font-ils bien d'étouffer la raison au nom de la foi? Leur maître Jésus ne prêchait qu'une religion rationnelle et pratique. Ils en appellent à St. Paul, qui pourtant a dit que c'est l'homme *charnel, psychique* qui ne comprend rien aux choses de l'esprit et non pas l'homme *rationnel*¹). C'est en raisonnant que St. Paul convainct les Corinthiens de la vérité du Christianisme. Or c'est là toute autre chose que d'inculquer aux enfants une foi avengle à la lettre de la Bible et de les pré-munir contre l'emploi de la raison. Les théologiens se fondent à tort sur le récit mosaïque de la chute: les premiers hommes sont tombés pour ne pas avoir suivi la raison qui nous apprend à dominer nos appétits. Dira-t-on qu'il faut se méfier de la raison puisqu'elle est bornée? Mais qui renonce à se servir de ses yeux parce que ceux-ci ne perçoivent pas un moucheron qui se trouve au haut d'une tour, ou de ses oreilles parce que nous n'entendons pas ce qui se dit à Rome? Du reste les théologiens dans leurs luttes les uns contre les autres ne font pas fi de la raison! »Ihr macht auch lächerlich — conclut *l'Inconnu* — durch den Widerspruch Eures Thuns, denn Ihr schmäht und lästert dieselbe Vernunft, deren Ihr selbst zu Euren Beweisen und Widerlegungen nicht entbehren könnt! Ihr verleidet Anderen den Gebrauch dessen, was Ihr selbst für Euch in jedem Augenblicke anwendet, und seit damit um kein Haar besser, wie die von Euch so verschreienen katholischen Geistlichen, die den Laien das Lesen der Bibel untersagen, weil sie dieselbe allein lesen und nach ihrem Gefallen deuten wollen!»

c. *Troisième fragment, intitulé: De l'impossibilité d'admettre une révélation unique pour tous les hommes*²).

Dans les deux fragments qui suivent l'auteur s'attaque à

¹) 1 Cor. II: 14.

²) Unmöglichkeit einer Offenbarung, die alle Menschen auf eine gründete Art glauben können.

l'idée courante de la révélation en faveur de laquelle les théologiens dénigrent la raison.

Dieu aurait communiqué aux hommes, d'une manière sur-naturelle, la vérité religieuse : l'humanité se perdrait sans cette révélation. Le Fragmentiste demande à qui cette révélation aurait dû être communiquée. Est-ce à chacun en particulier ? Mais en ce cas Dieu aurait mieux fait de régénérer la nature humaine, de la remettre dans son état primitif et la révélation serait superflue. Mais non ! On prétend que Dieu s'est révélé à quelques personnes privilégiées seulement.

Les difficultés augmentent.

Supposons qu'il-y-ait eu à toutes les époques des organes de la révélation : ceux-ci ont eu à communiquer à leurs prochains la révélation divine : ces derniers donc ne possédaient pas la révélation divine mais seulement un témoignage humain touchant la révélation. Il y a dans ce témoignage pour le moins possibilité d'erreur : tout dépend du témoin. L'homme est obligé d'examiner, d'exercer la critique pour distinguer le vrai du faux. Cette critique est plus nécessaire encore si les révélations ne se renouvèlent pas de génération en génération mais si au contraire elles n'ont eu lieu qu'à quelques rares moments, séparés par de longues intervalles. La tradition se corrompt à travers les âges. — La plus grande difficulté se trouve en ce que tous les peuples se glorifient d'avoir reçu une révélation. Ces révélations multiples se contredisent fréquemment : la vérité de l'une entraîne la fausseté de l'autre. Chaque peuple prétend que sa révélation à lui est la bonne et traite celle de tous les autres de mensongères. Tous en appellent à des visions, à des miracles.

L'opinion qui attribue à un *seul* peuple la dignité de «peuple de la Révélation» est certes la mieux fondée — mais en même temps ce qu'on gagne en unité et en certitude on le perd d'une autre manière ! Comment la révélation se répand-elle ? Comment la vérité révélée passera-t-elle d'un seul peuple, habitant un coin obscur de la terre aux autres nations ré-

pandues sur la surface de notre globe? Combien d'enfants meurent sans avoir connu la révélation, et qui comptera ces milliers d'hommes qui ont vécu avant Christ et après lui sans avoir appris la moindre chose de cette révélation qui est l'unique voie du salut? Les Juifs qu'ont-ils fait pour répandre la révélation? Au lieu d'attirer les autres peuples vers leur religion ils ont plutôt emprunté beaucoup d'idées religieuses aux peuples étrangers! Mettons enfin que les Juifs eussent voulu communiquer la révélation: les moyens leur faisaient défaut. C'est donc une absurdité que de prétendre que la Providence a voulu communiquer la vérité religieuse au moyen d'une révélation surnaturelle. Elle ne veut qu'une seule voie: c'est la voie naturelle: l'homme contemple son Dieu dans les ouvrages de la création.

d. *Quatrième fragment, intitulé: Du passage des Israélites par la mer Rouge*¹⁾.

Le récit biblique parle de six-cents mille hommes faits qui sont sortis de l'Egypte. Avec les femmes et les enfants cela fait plus ou moins une masse de trois millions de personnes, qui devait être accompagnée d'au moins trois-cents mille boeufs, six-cents mille moutons et cinq-mille chars de bagage. D'après Josèphe cinq-cents mille cavaliers et deux-cents mille Egyptiens poursuivirent les Israélites. Contentons-nous de la moitié. Pour montrer l'impossibilité du récit biblique nous nous arrêterons aux indications de temps, à ce qui est dit du nombre des hommes et du bétail, à la durée assignée au mouvement, au mauvais chemin et à la nuit obscure.

Quant au premier point: les deux armées doivent avoir

¹⁾ Durchgang der Israéliten durchs rothe Meer.

franchi en trois ou quatre heures une distance de quatre lieues allemandes. Il n'est pas impossible à un bon marcheur de le faire, mais c'est tout-à-fait impossible pour la multitude dont il est question. Mettez que les Israélites marchassent dix de front et vous aurez trois-cents mille files; mettez trois pas pour chaque file: l'armée en son entier aurait occupé un espace de neuf-cents mille pas c. à d. qu'il faudrait au dernier rang neuf jours et neuf heures pour atteindre la place du premier rang.

Le lit de la mer, d'après la description de Diodore de Sicile, est fort peu praticable: les écueils et les rochers y abondent.

Pensez à l'obscurité de la nuit; aux petits enfants; aux malades; aux aveugles; aux paralytiques et vous conviendrez que ce miracle est impossible, que le récit se contredit lui-même à tout coup.

e. Cinquième fragment, intitulé: *Les livres de l'Ancien-Testament n'ont pas été écrits pour révéler une religion*¹⁾.

Une religion surnaturelle doit avant-tout mettre en lumière l'immortalité de l'âme. Si Moïse avait eu connaissance de cette vérité il s'en serait servi pour faciliter sa tâche à la tête du gouvernement. Il y aurait trouvé des ressources précieuses pour encourager Israël au moment de la conquête. L'immortalité de l'âme donne la solution du problème que posent le malheur des bons et le bonheur des méchants. Mais la Bible elle-même montre que les auteurs de l'Ancien Testament ne savaient rien de cette consolante doctrine. Une fois

¹⁾ Dass die Bücher A. T. nicht geschrieben worden, eine Religion zu offenbaren.

descendu au sépulcre l'homme n'est plus. Voyez 2 Sam. XIV : 14; Job VII : 9, XIV : 7—16; Psaume VI : 6; Esaïe XXXVIII : 18; Ecclés. IX : 4, 5.

Quant-aux passages qui semblent militer en faveur de la foi à l'immortalité il faut avoir soin :

1^o. de ne pas confondre les idées apostoliques avec celles de l'Ancien Testament;

2^o. de ne pas se fier aux versions;

3^o. de pénétrer à fond dans la signification des mots hébreux. La doctrine de l'immortalité n'est connue aux Israélites qu'après l'exil. Les Saducéens continuaient à la nier. Jésus adhérait à cette doctrine mais sa réponse aux Saducéens — Matth. XXII : 32 — montre combien il était difficile de trouver dans l'Ancien Testament quelque passage qui semblait la prouver. Il ne paraît pas que les Saducéens aient trouvé sa réplique concluante ¹).

f. *Sixième fragment, intitulé: Des récits évangéliques relatifs à la résurrection de Christ ²).*

l'Ev. selon St. Matthieu seul en appelle au témoignage des gardiens. Les apôtres ne le font jamais, ils s'appuient sur leur propre expérience: ce qui n'avait aucune force contre les adversaires. Le récit des gardiens a été probablement inventé pour servir de réponse à ceux qui accusaient les disciples d'avoir dérobé le corps de Jésus. Il est pourtant très probable que les apôtres ont enlevé le corps de leur Maître et très invraisemblable que les Juifs aient placé des gardiens auprès du sépulcre. Comment est-il possible que

¹) Voyez comment Lessing défend cette citation de Jésus à titre «d'indication» — »Fingerzeig» — Erziehung des Menschengeschlechts § 46.

²) Ueber die Ev. Auferstehungs-Geschichte.

les femmes n'en eussent rien su? — Pour les détails les évangélistes se contredisent tous. — Après avoir énuméré ces contradictions l'*Inconnu* s'adresse à ses lecteurs: En présence de Dieu, dis moi, mon lecteur, accepterions nous cette histoire miraculeuse, l'accepterions nous sans examen? Tous les hommes peuvent mourir: ce qu'ils ne peuvent pas c'est se relever d'entre les morts. — Des milliers auraient cru en Jésus s'il s'était montré à eux — mais il ne le fit pas. Ce fait seul suffit pour rejeter le récit de la résurrection. Jamais Jésus n'eût abandonné à leur incrédulité tant de milliers d'êtres humains.

g. Septième fragment, intitulé: *Du but de Jésus et de ses disciples*¹).

Ce fragment publié à part fait suite au morceau précédent sur la résurrection².

La doctrine de Jésus, qu'on ne doit pas confondre avec celle de ses disciples³), se résume dans l'exhortation suivante: »Convertissez-vous, car le royaume des cieux est proche!«⁴). Jésus n'enseignait ni mystères, ni trinité, ni expiation mais prêchait la conversion. Son but du reste n'était en aucune façon d'abolir le culte mosaïque et de le remplacer par de nouvelles cérémonies. Comme ses contemporains Jésus entendait par le »royaume des Cieux« un empire terrestre, et

¹⁾ Von dem Zwecke Jesu und Seiner Jünger. Noch ein Fragment des Wolfenbüttelschen Umgangenen. 1778.

²⁾ Gleich anfangs muss ich sagen, dass dieses Fragment zu dem Fragmente über die Auferstehungsgeschichte gehört. (Préface de Lessing à cette publication. WW. X : 235).

³⁾ Voyez le 1^e. fragment p. 49.

⁴⁾ Ev. sel. St. Matth. IV : 17.

il a cru qu'il en serait le monarque. Son plan échoua. Jésus paya sa témérité de sa vie. Ses disciples alors modifièrent, »en peu de jours“ (!!) leur »système“ et prêchèrent un Messie souffrant. Dans les évangiles, composés bien des années après la mort de Jésus, on a arrangé les faits d'après ce nouveau système.

Après la résurrection, le retour de Jésus joue un rôle important dans la prédication apostolique. Comme Jésus ne revint pas du vivant de ses disciples on inventa des explications très subtiles pour ne pas donner un démenti à ses paroles. La »seconde épître de St. Pierre“ est un échantillon de cette espèce d'apologie¹⁾.

Ainsi les deux faits principaux du christianisme »historique“ disparaissent devant l'examen.

Mais quel but les apôtres avaient-ils en inventant ce nouveau christianisme? Le Fragmentiste répond: Ayant abandonné leur métier de pêcheurs, mais se voyant déçus dans leurs espérances ils changèrent les idées primitives pour ne pas être obligés de reprendre leur métier, car ils savaient que la carrière de »Rabbi“ était lucrative. Ils établirent le communisme et surent habilement utiliser les discussions des docteurs juifs entre-eux — comme on le voit par l'exemple de St. Paul — pour se mettre à l'abri des poursuites. Ils frappèrent leur grand coup le jour de la Pentecôte, et le communisme leur assura un succès considérable.

§ 2.

LESSING, ÉDITEUR DES FRAGMENTS DE WOLFENBUTTLE.

Les Fragments de Wolfenbuttle font partie d'un écrit dont le manuscrit original se trouve depuis Octobre 1814 dans la bibliothèque de Hambourg et qui porte le titre de: *Apologie*

¹⁾ 2 Pierre III : 8—17.

*oder Schutzschrift für die vernünftigen Verehrer Gottes*¹⁾. C'est le professeur H. S. Reimarus de Hambourg qui en était l'auteur²⁾. Lessing publia des fragments de son oeuvre sans le nommer. Il ne mentionna jamais l'auteur qu'en l'appelant *»L'Inconnu»*. Reimarus de son côté n'avait pas voulu livrer son ouvrage au public ne jugeant pas le moment propice³⁾.

Il avait écrit sous l'empire de doutes multiples qui le tourmentaient; il avait éprouvé le besoin d'aller au fond des questions si épineuses de la religion, qui se présentaient en foule à son esprit, et son livre avait été le fruit de son travail. Reimarus avait été destiné par ses parents à la carrière ecclésiastique, mais l'orthodoxie de son temps repoussait son intelligence, qu'il ne pouvait pas non plus se résoudre à faire plier sous la discipline de la pédagogie d'alors. Son esprit et son coeur se révoltaient quand ses parents et ses maîtres s'efforçaient de lui inculquer la doctrine du catéchisme et la lui présentaient comme la religion immuable qu'il était de son devoir d'accepter intégralement⁴⁾. Il avait besoin d'examiner et de réfléchir. Il s'occupa avec indépendance des questions religieuses, dévora maint ouvrage de controverse et d'apologie chrétiennes. Les défenseurs de l'orthodoxie ne purent le convaincre: il trouva dans la Bible trop de choses choquantes. Le dogme de la trinité lui paraissait contradictoire, et quoiqu'il se consola par la pensée, que *»nous ne connaissons qu'en partie»* il se mit à adresser ses prières au Créateur et non plus à la Sainte Trinité⁵⁾. Ne parvenant pas à résoudre

¹⁾ Plaidoyer en faveur des adorateurs rationnels de Dieu. Voyez l'index de l'ouvrage en son entier; Herzog R. E. IV : 438—440.

²⁾ Reimarus est mort le 6 Juin 1814.

³⁾ Voyez Hermann Samuel Reimarus und seine Schutzschrift für die vernünftigen Verehrer Gottes, par D. F. Strauss. Leipzig 1862. p. 23—30.

⁴⁾ Voyez D. F. Strauss. o. c. 40—35.

⁵⁾ Ich sah mich endlich genöthigt, die Dreieinigkeit aus meiner Vorstellung wegzulassen und Gott fein natürlich als meinen Schöpfer und Wohlthäter zu verehren.”

ses doutes il renonça à la théologie, choisit une autre carrière et se décida à chercher une forme de religion à laquelle sa raison pût adhérer. Il coucha par écrit ses résultats, les revit, les remania bien des fois: enfin son âme fut contente. Il aurait été heureux de communiquer son bonheur aux autres mais il prévoyait que sa religion rationnelle serait universellement repoussée et qu'il déchaînerait, contre lui, par une publication prématurée, les passions ecclésiastiques et politiques¹⁾. Il résolut de se taire. »Ce ne sera jamais avec mon consentement» dit-il »qu'on livrera mes pensées au public²⁾. Le jour du triomphe de la vérité viendra: tout homme sera libre d'adorer Dieu d'après sa conscience et c'est alors qu'on lira son ouvrage. Quelques mois avant sa mort il remit son manuscrit au professeur C. D. Ebeling, bibliothécaire de la ville, et en envoya une copie à la bibliothèque de Göttingue.

Lorsqu'il publia le premier fragment Lessing prétendit ignorer qui en était l'auteur³⁾. Cette fausse prétention est plus qu'une »licentia litteraria⁴⁾: il y avait mensonge. L'excuse de Lessing se trouve dans son désir d'éviter des désagréments aux enfants de Reimarus. Dans la première des lettres réunies sous le titre de: »Anti-Goetze« (1778) Lessing dit: Sie irren sich sehr wenn sie glauben, dass der Ungenante ganz aus der Welt geblieben wäre, wenn ich ihm nicht herein geholfen hätte. Vernehmen sie, dass das Buch ganz existiert, und bereits in mehrern Abschriften existiert⁵⁾. Dans

¹⁾ Voyez WW. X : 207.

²⁾ Zeitschrift für die Historische Theologie 1850. S. 523.

³⁾ WW. IX : 416.

⁴⁾ Dr. S. Baart de la Faille: »G. E. Lessing en de Wolfenbuttelsche Fragmenten«. Dissertation présentée à la Faculté Théologique de Leyde. 1867.

⁵⁾ Lessing dit ceci en contradiction flagrante avec la préface du 1^e fragment. C'est-ce qu'il a senti sans le reconnaître ouvertement: Freylich, als ich die Fragmente heraus zu geben anfieeng, wusste ich, oder äusserte noch nicht dass das Buch ganz vorhanden sey, zu mehrern Orten vorhanden sey. (WW. X : 198).

Voyez D. F. Strauss. o. c. p. 12—23.

sa »Duplique» (1778) Lessing avertit les théologiens, de ne pas mépriser *l'Inconnu*. Denn man möchte sonst sich ganz lächerlich gemacht haben wenn man endlich erfährt, wer der ehrliche, unbescholtene Mann ist, über den man so christmilde gespöttelt; wer der Unstreitige Gelehrte ist¹). Dans le n°. 40 des »Freyw. Beitr.” un anonyme, parlant du bruit d’après lequel Reimarus aurait été *l'Inconnu*, s’indigne de cette supposition, affirmant que le caractère du défunt orientaliste était beaucoup trop respectable, pourqu'il eût pu se rendre coupable d'une telle production. Il raconte que le Licencié Wittenberg possédait des lettres de Reimarus fils, dans lesquelles celui-ci repoussait ces bruits comme des: »mensonges” et des »calomnies”²). Le 16 Mars 1778 cependant, Lessing écrit à Reimarus fils: Ich will den sehen, dem ich gesagt habe dass Ihr sel. Hr. Vater der Verfasser der Fragmente sey! Ich habe so vielerley Vermuthungen über den wahren Verfasser anhören, so vielerley Ausfrägen desfalls aushalten müssen: dass es zwar wohl seyn kann, dass ich unter denen, auf welche man gerathen, auch manchem Ihren Hrn. Vater mit genannt habe.... Aber wer da sagt, dass Ich ihn für meinen Kopf, und nicht aus fremder Vermuthung dafür ausgegeben habe, der sagt es wie ein Schurke. Après avoir excité la curiosité des théologiens, Lessing s’en moque: Welche elende Neugierde, die Neugierde nach einem Namen! nach ein paar Buchstaben, die so oder so geordnet sind! Ich habe gewarnet, dem Unbekannten nicht gar zu bubenmäsig zu begegnen, damit man sich nicht allzusehr schämen müsse, wenn man endlich einmal erfähre, wer er gewesen³). Seuls Hamann et Herder savaient le nom de *l'Inconnu*. Dans une lettre à Herder de 1779, Lessing dit encore: Ich habe wirklich das ganze M. S. nicht in Hän-

¹) WW. X : 49.

²) WW. X : 222.

³) Neuvième lettre: »Anti-Goeze” WW. X : 215—221.

den und habe es nur bey Leute gelesen, die entweder viel zu eifersüchtig, oder viel zu furchtsam damit sind, als dass sie mir es anvertrauen möchten; so viel und heilig ich auch die vom letztern Schlage versichert habe dass ich alle Gefahr auf mich allein nehmen wolle. En se donnant l'air d'avancer comme une conjecture l'idée que Lorenz Schmidt¹⁾ pourrait bien être *l'Inconnu*, Lessing a simplement fait usage d'une ruse pour mieux cacher son secret.

Il est difficile de dire avec quelque certitude comment le manuscrit soit venu entre les mains de Lessing. Est-ce Reimarus fils qui le lui a donné? La chose est peu probable, en tout cas nous n'avons à ce sujet aucune indication précise²⁾. Ou bien est-ce Elise Reimarus qui a donné l'ouvrage de son père à Lessing? Par sa correspondance avec celui-ci nous savons qu'elle s'intéressait vivement à la polémique suscitée par la publication. Lessing lui en est reconnaissant³⁾. On ne saurait opposer à cette supposition la volonté de Reimarus que sa fille aurait dû respecter car Lessing a peut-être publié les fragments sans le consentement de celle-ci. Cette manière d'agir était assez dans ses habitudes. Il a fait imprimer les »Discours Philosophiques« de Mendelssohn, sans de-

¹⁾ Da, nach der Hand und den äussern Beschaffenheit seiner Papiere zu urtheilen sie ohngefähr vor dreyzig Jahren geschrieben seyn mögen; da aus vielen Stellen eine besondere Kenntniß der Hebräischen Sprache erhellet, und der Verfasser durchgängig aus Wolffischen Grundsätzen philosophiret: so haben mich alle diese Umstände zusammen an einen Mann erinnert, welcher um besagte Zeit, hier in Wolfenbüttel lebte, und hier, unter dem Schutze eines einsichtsvollen und gütigen Fürsten, die Duldung fand, welche ihn die wilde Orthodoxie lieber in ganz Europa nicht hätte finden lassen; an Schmid, den Wertheimschen Uebersetzer der Bibel. WW. IX: 416—417.

²⁾ Voyez Zeitsch. für die hist. Theol. 1839 IV. S. 133.

³⁾ Ich danke Ihnen für die gütigen Wünsche zu Fortsetzung meiner Streitigkeit. Lettre de Lessing à Elise Reimarus du 9 Août 1778.

mander l'approbation de cette démarche à son ami »le philosophe¹⁾»).

Quoiqu'il en soit, il n'y a nul doute que Reimarus ne soit l'auteur des fragments. Basedow, à qui Lessing laissa voir le manuscrit, reconnut l'écriture de son maître, et s'écria : Reimarus, Reimarus en est l'auteur et personne d'autre.²⁾ Lessing ne répondit rien. Pour garantir la famille Reimarus Lessing prétexta son ignorance : Es sind, sage Ich, Fragmente eines Werks: aber ich kann nicht bestimmen, ob eines wirklich einmal vollendet gewesenen und zerstörten, oder eines niemals zu Stande gekommenen Werks. Denn sie haben keine algemeine Aufschrift: ihr Urheber wird nirgends angegeben; auch habe ich auf keine Weise erfahren können, wie und wenn sie in unsere Bibliothek gekommen²⁾.

Pourquoi Lessing a-t-il publié ces fragments ?

Dans l'introduction au fragment intitulé : *Von Duldung der Deisten*, il dit que la dramatique histoire d'Adam Neuser, lui a donné l'idée de publier ce morceau : »Sie ist es, die mich an Fragmente eines sehr merkwürdigen Werks unter den allerneuesten Handschriften unserer Bibliothek, und besonders eines derselben so lebhaft erinnert, dass ich mich nicht enthalten kann, von ihnen überhaupt ein Wort hier zu sagen und dieses eine als Probe daraus mitzutheilen³⁾.

Cette histoire de Neuser n'a cependant pas été la raison déterminante de la publication. Ce que *l'Inconnu* écrit au sujet des »Prosélytes de la Porte» est digne de l'attention des savants, dit Lessing, c'est pourquoi je publie ce morceau —

¹⁾ Elise Reimarus compara une copie du quatrième fragment que Lessing eut entre ses mains avec le M. S. original qu'elle garda. Voy. la lettre à Elise Reimarus du 25 Mai 1779.

²⁾ WW. IX : 416.

³⁾ WW. IX : 416.

mais il est clair que Lessing avait un autre but, qu'il ne voulait pas énoncer tout de suite.

Le premier fragment fit peu de bruit: une seconde publication rendrait les esprits plus attentifs ¹⁾.

En 1777, en effet, Lessing publia les cinq fragments suivants dans lesquels *l'Inconnu* attaque non seulement les bases du système orthodoxe, mais aussi l'histoire de la résurrection du Seigneur. Dans ce que Lessing ajoute aux fragments nous voyons que son intention est de provoquer une lutte théologique ²⁾.

Und nun genug dieser Fragmente! Wer von meinen Lernern mir sie aber lieber ganz geschenkt hätte, der ist sicherlich furchtsamer, als unterrichtet. Er kann ein sehr frommer Christ sein, aber ein sehr aufgeklärter ist er gewiss nicht. Er kann es mit seiner Religion herzlich gut meinen: nur müsste er ihr auch mehr zutrauen.

Les grands principes mis en avant par Lessing dans sa lutte avec Goeze se montrent déjà:

Denn wie vieles lässt sich auf alle diese Einwürfe und Schwierigkeiten antworten! Und wenn sich auch, schlechterdings nichts darauf antworten liess: was dann? Der gelehrt Theolog könnte am Ende darüber verlegen sein; aber auch der Christ? Der gewiss nicht..... Ihm ist es doch einmal da, das Christenthum, welches er so wahr, in welchem er sich so selig fühlet..... Kurz: Der Buchstabe ist nicht der Geist; und die Bibel ist nicht die Religion. Folg-

¹⁾) Das vierte Stück von meinen Beiträgen ist eben fertig geworden. Es ist ganz theologisch, und ich bin begierig zu vernehmen ob die Orthodoxen mit meiner oder des Ungenannten Arbeit zufriedener sein werden. Lettre du 8 Jan. 1777.

²⁾) Die Fragmente hatten die Absicht den Forschungsgeist unter den Theologen zu wecken und zu einer schärfern Kritik hinzuführen. L. Pelt. Real. Encyclopädie de Herzog VIII : 336 -340.

lich sind Einwürfe gegen den Buchstaben und gegen die Bibel, nicht eben auch Einwürfe gegen den Geist und gegen die Religion. Denn die Bibel enthält offenbar Mehr als zur Religion gehöriges: und es ist blosse Hypothes dass sie in diesem Mehrern gleich unfehlbar sein müsse. Auch war die Religion, ehe eine Bibel war. Das Christenthum war ehe Evangelisten und Apostel geschrieben hatten. Es verlief eine geraume Zeit, ehe der erste von ihnen schrieb; und eine sehr beträchtliche, ehe der ganze Kanon zu Stande kam Die Religion ist nicht wahr, weil die Evangelisten und Apostel sie lehrten: sondern sie lehrten sie weil sie wahr ist Dieses also wäre die allgemeine Antwort auf einen grossen Theil dieser Fragmente, — wie gesagt, in dem schlimmsten Falle. In dem Falle, dass der Christ, welcher zugleich Theolog ist, in dem Geiste seines angenommenen Systems, nichts Befriedigendes darauf zu antworten wisse. Aber ob er das weiss, woher soll er selbst die Erfahrung haben, woher sollen wir es ihm zutrauen, wenn es nicht erlaubt sein kann alle Arten von Einwürfen frei und trocken herauszusagen? Es ist falsch, dass schon alle Einwürfe gesagt sind. Noch falscher ist es, dass sie alle schon beantwortet wären. Ein grosser Theil wenigstens ist eben so elend beantwortet, als elend gemacht worden. Seichtigkeit und Spötterei der einen Seite hat man nicht selten mit Stolz und Nasertümpfen auf der andern erwiedert Wahrlich, er soll noch erscheinen auf beiden Seiten soll er noch erscheinen der Mann, welcher die Religion so bestreitet, und der welcher die Religion so verteidigt, als es die Wichtigkeit und Würde des Gegenstandes erfordert. Mit alle den Kenntnissen, aller der Wahrheitsliebe, alle dem Ernst! Wie nahe unser Verfasser den Ideale eines echten Bestreiters der Religion gekommen, lässt sich aus diesen Fragmenten zwar einigermassen schliessen, aber nicht hinlänglich erkennen. Raum genug scheint er mit seinen Laufgräben eingenommen zu haben, und mit Ernst geht er zu Werke. Möchte er bald einen Mann erwecken,

der dem Ideale eines echten Vertheidigers der Religion nur eben so nahe käme! ¹⁾)

Tout ceci est parfaitement clair. Nous voyons que par la publication des fragments de *l'Inconnu* Lessing veut provoquer ce choc des opinions dont jaillit la vérité. Il veut contraindre et les orthodoxes et les *Aufklärer* à prendre conscience de leur position. Il faut qu'ils se défendent ou abdiquent ²⁾.

§ 3.

LESSING, CRITIQUE DES FRAGMENTS DE WOLFENBUTTLE.

Quelque grande que soit l'estime que Lessing professe pour *l'Inconnu* et pour son oeuvre, il fait des réserves et joint au texte des remarques critiques. Ces observations toutefois sont superficielles. Il est facile de voir que Lessing a évité de propos délibéré de dévoiler le côté le plus vulnérable de *l'Inconnu*. Il veut avertir que son auteur n'est pas inattaquable et donne lui-même le signal de l'attaque. D'autres le suivront. Chacun combattrà à sa façon, et Lessing jouira du spectacle se réservant d'intervenir sérieusement à son jour et à son heure ³⁾.

¹⁾ WW. X: 9—12.

²⁾ Es lässt sich nicht bezweifeln, dass Lessing bei der Herausgabe seiner Fragmente keine üble Absicht gehabt habe. Seine bestimmten Erklärungen darüber verdienen bei seinem geraden Character völliges Vertrauen. Er war selbst darüber im Unklaren, in wie weit die Darstellung des Unbekannten Glauben verdiene oder nicht und wünschte selbst, Belehrung darüber zu erhalten. (Dr. C. H. Gildemeister: J. G. Hamann's des Magus im Norden, Leben und Schriften. p. 294). Voyez surtout WW. XI: 542—543.

³⁾ Lorsque Goeze, le plus ardent adversaire de Lessing, prétendit que Lessing, s'il avait pu prévoir les conséquences de la controverse se serait bien

C'est pourquoi sa première critique ne porte pas sur les points essentiels, Lessing met en avant des arguments dont lui-même devait bien sentir les faiblesses¹⁾. Il regarde ces premiers commencements de la lutte comme une gymnastique spirituelle. Ayant par devers-soi son avis, il encourage tantôt les orthodoxes, tantôt les *Aufklärer* contre l'*Inconnu* dont il défendra la cause ensuite. Lessing joint donc à sa publication des Fragments de Wolfenbuttel, des observations critiques dont voici le résumé :

a. *Critique du premier fragment*²⁾). Ce que l'*Inconnu* dit des prosélytes de la porte est connu, ce qu'il en déduit, pour plaider la cause des déistes en Allemagne, est nouveau mais erroné. Supposons admis que les prosélytes fussent des déistes, l'*Inconnu* doit encore prouver qu'ils jouissaient en Israël de tous les priviléges que les déistes contemporains réclament pour eux-mêmes. Ces derniers veulent qu'on les tolère sans leur imposer aucune condition. Ils veulent jouir de la liberté de combattre la religion chrétienne; de se moquer du Dieu des chrétiens. C'est un peu trop exiger, dit Lessing. Jamais on n'aurait permis aux prosélytes en Israël d'attaquer la religion établie³⁾.

Cette critique n'est ni juste, ni sérieuse. D'abord, l'*Inconnu* n'avait point revendiqué pour les déistes la liberté de se moquer du Dieu des chrétiens, et pour ce qui concerne celle de

gardé de révéler «les pensées véritables du son cœur» (Lessings *Schwächen* 2e Stück) ce dernier répondit: „Ich habe nichts mehr gewünscht als das.”

- Depuis longtemps déjà il s'était demandé: „Quid liquidum sit in causa Christianorum.” Voyez l'étude inédite, de la vie de Lessing, qu'il avait voulu diriger contre Walch, intitulée *Bibliolatrie*. WW. XI: 536—552.

¹⁾ Il écrit à son frère Charles — lettre du 16 Mars 1778 — bedenk, dass ich nicht alles was ich γνωστικός schreibe, auch δογματικός schreiben würde.

²⁾ Voyez p. 49 de ce travail.

³⁾ WW. IX: 417—421.

combattre la religion chrétienne, liberté que Lessing n'aurait pas voulu admettre, nous savons trop que tel déiste accusé d'avoir attaqué la religion chrétienne, aurait été défendu par Lessing lui-même. Celui-ci aurait avancé que le déisme n'attaque pas le christianisme en lui-même, mais une certaine conception du christianisme.

b. *Critique du second fragment*¹⁾). Il semble vraiment que dans ce morceau Lessing s'occupe peu du fond des choses. On dirait qu'il prend plaisir à la lutte qui se prépare et qu'il se fait une sorte de jeu d'offrir dans ses remarques des armes dont il espère que les combattants s'empareront avec empressement, mais dont il se garde bien de garantir la solidité.

Voici ce qu'il dit. C'est la raison qui doit décider de la possibilité et de la nécessité d'une révélation; comme il y a plusieurs religions prétendues révélées la raison indiquera encore celle parmi toutes, dont la prétention est réellement fondée. Si dans cette religion il-y-a des choses qui dépassent les forces de notre intelligence, celle-ci verra dans ce fait une preuve de son caractère révélateur, car qu'est-ce qu'une révélation qui ne révèle rien?²⁾

L'erreur de ce raisonnement est évidente: on charge ici la raison de prononcer sur des choses qui sont au-dessus de sa portée.

Lessing continue: La soumission de la raison à la révélation est donc impliquée dans le principe de quiconque maintient la réalité de cette dernière. La nécessité de cette soumis-

¹⁾ Voyez p. 51 de ce travail.

²⁾ Ob eine Offenbarung seyn kann, und seyn muss, und welche von so vielen, die darauf Anspruch machen es wahrscheinlich sey, kann nur die Vernunft entscheiden. Aber wenn eine seyn kann, und eine seyn muss, und die rechte einmal ausfändig gemacht worden, so muss es der Vernunft noch ein Beweis mehr für die Wahrheit derselben, als ein Einwurf darwider seyn, wenn sie Dinge darinn findet, die ihren Begriff übersteigen.
WW. X: 13—17.

sion est la conséquence du fait que la raison est limitée. Tel est le terrain dont ne peut pas sortir quiconque admet la réalité de la révélation, car il est logiquement forcé de soumettre sa raison à celle-ci. Il ne se servira pas de sa dialectique comme peuvent le faire les apôtres de la religion rationnelle. La religion révélée et la religion rationnelle, n'ont pas la même méthode. C'est comme la chiromancie et la géométrie.

c. *Critique du troisième fragment*¹). *L'Inconnu* démontre clairement l'impossibilité d'une révélation à laquelle tous les hommes puissent croire, dit Lessing. Dieu donc ne saurait rendre possible cette révélation universelle. Mais supposons qu'une révélation soit utile et nécessaire. Dieu n'aurait-il pas pu la donner? Dieu priverait-il l'humanité d'un bienfait pour le motif, que tous les membres de celle-ci ne sauraient en profiter au même moment, dans la même mesure? Et la voie que la suprême Sagesse, la suprême Bonté a choisie n'a-t-elle pas été la meilleure? Qui serait capable de démontrer que la révélation, accordée à un autre peuple, dans une autre époque, au moyen d'une autre langue, eût éclairé un plus grand nombre d'hommes et dans un plus court espace de temps? Contre la thèse de *l'Inconnu*, Lessing pose la suivante: le peuple juif est le seul qui se soit chargé de la mission de communiquer et de répandre sa religion. Du reste, ni Christ, ni l'église n'ont enseigné que la connaissance de la révélation soit nécessaire au salut, même de ceux, qui n'ont pas pu y parvenir. Je répète ma critique déjà indiquée: *l'Inconnu* confond le Christianisme lui-même avec telle ou telle conception exprimée dans tel ou tel livre symbolique, quoiqu'il faille convenir que les plus conséquents de ces derniers ne l'aient pas été tout-à-fait et qu'ils aient souvent repris d'une main, ce qu'ils avaient donné de l'autre²).

¹) Voy. p. 52 de ce travail.

²) WW. X: 17—21.

d. Critique du quatrième fragment¹⁾.

Jamais, dit Lessing, le récit du passage de la mer rouge n'a été critiqué aussi profondément et si exactement que par l'*Inconnu*. Aussi l'orthodoxe rationnel cherchera-t-il d'autres arguments pour défendre sa thèse. Mais il ne réussira guère. L'orthodoxe conséquent saura mieux se maintenir. Tout est miraculeux dans ce récit, dira-t-il, surtout la rapidité de la marche des Israélites. Und wenn der Orthodox so antwortet, wie will man ihm beykommen? Man kann die Achseln zucken über sein Antwort, so viel man will; aber stehen muss man ihn doch lassen wo er steht. Das ist der Vortheil, den ein Mann hat, der seinen Grundsätzen treu bleibt²⁾. Cela est certes très vrai; mais n'est-ce pas réduire l'orthodoxie à une absurdité que de lui donner ce conseil?

e. Critique du cinquième fragment³⁾. L'immortalité de l'âme, est absolument absente de l'Ancien Testament, à ce que dit l'*Inconnu*. Soit! Qu'on fasse même un pas de plus, dit Lessing, qu'on prétende que le peuple d'Israël avant l'exil n'ait pas eu l'idée nette de l'unité de Dieu. Cette supposition est en effet probable. En tout cas, l'unité de Dieu, pour la conscience israélite n'est point l'unité transcendentale, et métaphysique qui est maintenant à la base de toute théologie naturelle. L'intelligence humaine (der gemeine menschlische Verstand) n'a pas pu s'élèver à cette hauteur-là, dans des temps si reculés et dans le sein d'un seul peuple, si peu artiste et si peu savant que l'était le peuple d'Israël, et qui, de plus, se refusait au contact avec les peuples plus cultivés. L'idée de l'unité de Dieu, vivante dans la conscience israélite eût empêché l'idolâtrie, le peuple n'eût pas honoré les idoles du nom de *dieu*, n'eût pas nommé le vrai Dieu *son Dieu*, ni

¹⁾ Voyez p. 54 de ce travail.

²⁾ WW. X: 21—25.

³⁾ Voy. p. 55 de ce travail.

le Dieu de son pays, ni le Dieu de ses pères. Bref, le *Dieu unique* de l'Ancien Testament c'est *le plus grand des dieux*. Malgré tout cela, je puis justifier les voies que Dieu a suivies avec son peuple. La divinité des livres de l'Ancien Testament doit se prouver tout autrement que l'on ne s'y prend d'ordinaire. Les plus profondes vérités de la religion naturelle se trouvent dans d'autres livres religieux de l'antiquité, aussi bien que dans la Bible. Tels sont les saints livres des Brahmanes. De tout temps il-y-a eu des génies religieux qui devançaient leurs contemporains et dont les énoncés étaient comme des révélations pour leurs prochains. Encore maintenant nous avons de ces génies religieux, mais qui voit en eux une intervention directe de Dieu? On ne saurait en démontrer l'existence: à plus forte raison ne le peut-on pas faire pour les prophètes d'autrefois, et de l'autre côté, des livres religieux peuvent venir de Dieu sans qu'on y trouve l'indication de l'immortalité. Ces livres peuvent enseigner la religion salutaire (*Seligmachende Religion*) c'est à dire la religion qui rend l'homme heureux, dans la sphère de son développement relatif; car pourquoi cette religion qui sauve ne s'adapterait-elle pas aux différentes phases des progrès de l'homme? Certes cette religion qui sauve n'est pas la religion chrétienne; mais le principe sauveur est toujours le même quand-même les différentes formes de religion en ont eu des conceptions différentes entre-elles¹).

Il est facile à constater que Lessing n'a point la sérieuse intention de réfuter *l'Inconnu*. Celui-ci attaque la doctrine orthodoxe, officielle, envisageant l'Ancien Testament comme révélation et Lessing — niant la possibilité de démontrer l'intervention directe de Dieu — nous donne sous le nom de révélation le résultat relativement parfait de l'activité des hommes de génie, le fruit de forces inhérentes à la race hu-

¹⁾ WW. X: 25—29.

d. Critique du quatrième fragment¹⁾.

Jamais, dit Lessing, le récit du passage de la mer rouge n'a été critiqué aussi profondément et si exactement que par l'*Inconnu*. Aussi l'orthodoxe rationnel cherchera-t-il d'autres arguments pour défendre sa thèse. Mais il ne réussira guère. L'orthodoxe conséquent saura mieux se maintenir. Tout est miraculeux dans ce récit, dira-t-il, surtout la rapidité de la marche des Israélites. Und wenn der Orthodox so antwortet, wie will man ihm beykommen? Man kann die Achseln zucken über sein Antwort, so viel man will; aber stehen muss man ihn doch lassen wo er steht. Das ist der Vortheil, den ein Mann hat, der seinen Grundsätzen treu bleibt²⁾). Cela est certes très vrai; mais n'est-ce pas réduire l'orthodoxie à une absurdité que de lui donner ce conseil?

e. Critique du cinquième fragment³⁾. L'immortalité de l'âme, est absolument absente de l'Ancien Testament, à ce que dit l'*Inconnu*. Soit! Qu'on fasse même un pas de plus, dit Lessing, qu'on prétende que le peuple d'Israël avant l'exil n'ait pas eu l'idée nette de l'unité de Dieu. Cette supposition est en effet probable. En tout cas, l'unité de Dieu, pour la conscience israélite n'est point l'unité transcendentale, et métaphysique qui est maintenant à la base de toute théologie naturelle. L'intelligence humaine (der gemeine menschliche Verstand) n'a pas pu s'élèver à cette hauteur-là, dans des temps si reculés et dans le sein d'un seul peuple, si peu artiste et si peu savant que l'était le peuple d'Israël, et qui, de plus, se refusait au contact avec les peuples plus cultivés. L'idée de l'unité de Dieu, vivante dans la conscience israélite eût empêché l'idolâtrie, le peuple n'eût pas honoré les idoles du nom de *dieu*, n'eût pas nommé le vrai Dieu *son Dieu*, ni

¹⁾ Voyez p. 54 de ce travail.

²⁾ WW. X: 21—25.

³⁾ Vey. p. 55 de ce travail.

le Dieu de son pays, ni le Dieu de ses pères. Bref, le *Dieu unique* de l'Ancien Testament c'est *le plus grand des dieux*. Malgré tout cela, je puis justifier les voies que Dieu a suivies avec son peuple. La divinité des livres de l'Ancien Testament doit se prouver tout autrement que l'on ne s'y prend d'ordinaire. Les plus profondes vérités de la religion naturelle se trouvent dans d'autres livres religieux de l'antiquité, aussi bien que dans la Bible. Tels sont les saints livres des Brahmanes. De tout temps il-y-a eu des génies religieux qui devançaient leurs contemporains et dont les énoncés étaient comme des révélations pour leurs prochains. Encore maintenant nous avons de ces génies religieux, mais qui voit en eux une intervention directe de Dieu? On ne saurait en démontrer l'existence: à plus forte raison ne le peut-on pas faire pour les prophètes d'autrefois, et de l'autre côté, des livres religieux peuvent venir de Dieu sans qu'on y trouve l'indication de l'immortalité. Ces livres peuvent enseigner la religion salutaire (*Seligmachende Religion*) c'est à dire la religion qui rend l'homme heureux, dans la sphère de son développement relatif; car pourquoi cette religion qui sauve ne s'adapterait-elle pas aux différentes phases des progrès de l'homme? Certes cette religion qui sauve n'est pas la religion chrétienne; mais le principe sauveur est toujours le même quand-même les différentes formes de religion en ont eu des conceptions différentes entre-elles¹⁾.

Il est facile à constater que Lessing n'a point la sérieuse intention de réfuter *l'Inconnu*. Celui-ci attaque la doctrine orthodoxe, officielle, envisageant l'Ancien Testament comme révélation et Lessing — niant la possibilité de démontrer l'intervention directe de Dieu — nous donne sous le nom de révélation le résultat relativement parfait de l'activité des hommes de génie, le fruit de forces inhérentes à la race hu-

¹⁾ WW. X: 25—29.

maine. Toute la critique de ce fragment n'est qu'une occasion que Lessing utilise pour développer sa propre théorie¹⁾. Voici l'analyse de l'étude jointe à la critique du cinquième fragment, étude qu'il a complétée plus tard dans son ouvrage intitulé: *Éducation du genre humain.* (*Die Erziehung des Menschen Geschlechts*)²⁾. Ce qu'est l'éducation pour l'individu, la révélation l'est pour toute l'humanité. Il-y-a beaucoup d'avantage pour le théologien à considérer la révélation comme une éducation du genre humain. Or l'éducation ne donne rien à l'homme que ce qu'il est capable d'acquérir de lui-même: seulement elle le lui donne plus vite et plus facilement qu'il ne pourrait de lui-même le conquérir. De même la révélation ne donne pas au genre humain ce que la raison abandonnée à elle-même n'aurait pas pu découvrir mais elle le lui donne plus rapidement. Comme le pédagogue procède lentement, pas à pas, de même Dieu se révèle progressivement. La vérité ne brille pas tout d'abord de tout son éclat, mais les voiles qui la couvrent sont tirés les uns après les autres. Lessing poursuit cette loi générale dans le développement de l'idée de Dieu dans l'Ancien Testament, dans la relation établie entre le bonheur et l'observation de la loi, dans la doctrine de l'immortalité de l'âme. Les livres de l'Ancien Testament étaient le manuel du peuple élu. Quand celui-ci se le fut assimilé un meilleur pédagogue dut venir.... Christ parut³⁾.

f. Critique du sixième fragment⁴⁾.

Cette critique est la plus remarquable de toutes. Lessing distingue d'abord entre les témoins — ceux qui ont vu le Seigneur ressuscité — et les évangélistes, car si quelques uns

¹⁾ Voyez F. Lichtenberger, Histoire des idées religieuses en Allemagne. Tome I, p. 90--95.

²⁾ WW. X : 308 - 329.

³⁾ WW. X : 308—321. § 1—53.

⁴⁾ Voy. p. 56 de ce travail.

de ceux-ci ont été témoins, ils ne l'ont pas été de tous les faits qu'ils rapportent. Pour ce qui concerne ceux des évangélistes qui sont censés avoir vu le Seigneur ressuscité, aucun parmi eux n'a été témoin oculaire de *toutes* les apparitions. Par conséquent il-y-a deux sortes de contradictions possibles. Les contradictions *entre les témoins* et celles qui existent *entre les historiens*.

Y-a-t-il des contradictions entre les témoins oculaires? Les récits renferment-ils des contradictions des témoins oculaires entre-eux? Nous ne pouvons les constater. Ce ne sera le cas que si un évangéliste se contredit en racontant une histoire dont lui-même a été témoin — ou si plusieurs évangélistes se contredisent dans le récit d'une histoire dont ils ont été témoins tous ensemble: je ne connais pas de telles contradictions, dit Lessing.

Y-a-t-il *eu* des contradictions entre les témoins: les témoins indépendamment des récits se sont-ils contredits entre-eux? En apparence? Pourquoi pas? Chaque témoin ne remarque pas dans un même événement, au même moment, au même endroit les mêmes choses! L'attention de l'un s'occupe de ce que l'autre néglige.

Y-a-t-il eu des contradictions *réelles*? Comment le saurions-nous? A-t-on interrogé méthodiquement tous les témoins? En tout cas le procès-verbal de cet examen fait défaut, et on a autant de droit de répondre *oui*, il y a eu des contradictions *réelles* que de le nier. Mais celui qui dit *non*, s'appuie à juste-titre sur l'existence de l'église chrétienne.

En admettant donc des contradictions entre les récits on ne saurait pourtant pas en démontrer *entre les témoins*¹⁾. Lessing montre que ceux qui se scandalisent des contradictions des évangiles entre-eux raisonnent au point de vue de l'inspiration mécanique. Il écrit les paroles suivantes, qui sont

¹⁾ Voyez pour les contradictions entre les évangiles: WW. X: 46—121 et p. 87 de ce travail.

remarquables : Aber der Heilige Geist, sagt man, ist bey diesen Nachrichten wirksam gewesen.... Ganz Recht; nehmlich dadurch dass er jeden zu schreiben getrieben, wie ihm die Sache nach seinem besten wissen und Gewissen bekannt gewesen. Sollte der Heilige Geist in dem Augenblicke da sie die Feder ergriffen, lieber ihre verschiednen Vorstellungen einförmig, und eben durch diese Einformigkeit verdächtig machen, oder sollte er zugeben, dass die Verschiedenheit bey behalten wurde. Sagt man, Verschiedenheiten sind keine Widersprüche? Was sie nicht sind, das werden Sie in dem zweyten und dritten Munde. Nur ein fort dauerndes Wunder hätte es verhindern können dass in den 30 bis 40 Jahren, ehe Evangelisten schrieben, solche Ausartungen der mündlichen Erzählung von der Auferstehung sich nicht eräugnet hätten¹⁾.

Lessing a publié le septième fragment sans y ajouter d'observations critiques.

Dans la suite de la controverse Lessing distingue toujours nettement sa propre cause de celle de Reimarus. Il appelle ce dernier un »naturaliste«²⁾ et il met en lumière la différence fondamentale qui existe entre les principes de *l'Inconnu* et les siens propres. Ich habe nirgend gesagt, écrit-il contre Goeze, dass ich die ganze Sache meines Ungenannten, völlig so wie sie liegt, für gut und wahr halte. Ich habe das nie gesagt: vielmehr habe ich gerade das Gegentheil gesagt. Ich habe gesagt und erwiesen, dass wenn der Ungenannte auch noch in so viel einzeln Punkten Recht habe und Recht behalte, im Ganzen dennoch daraus nicht folge, was er daraus folgern zu wollen scheine³⁾.

Le Fragmentiste est en somme un rationaliste, plus pénétrant, plus conséquent que Nicolaï et son entourage il est vrai, mais il n'y-a entre-eux qu'une différence de degré. Pour

¹⁾ WW. X: 29—32.

²⁾ WW. X: 171.

³⁾ WW. X: 204.

lui, comme pour les rationalistes vulgaires et pour les hommes de l'école conservatrice, le Christianisme tombe en même temps que le canon infalliible. La vérité, pour se maintenir a besoin d'autre chose encore que de sa force intérieure, ou mieux dit, Reimarus ne tient aucun compte de celle-ci quand il examine les idées fondamentales de l'ancien système. Ce trait de parenté entre *l'Inconnu* et les rationalistes est même si accentué que Nicolaï a pensé, que Lessing voulait se consilier les faveurs de l'orthodoxie, en attaquant les fragments¹⁾.

Une autre différence caractéristique entre *l'Inconnu* et Lessing se trouve en ce que le premier assigne un rôle très grand à la fraude dans la composition des récits évangéliques²⁾ tandis que Lessing repousse cette explication de toute son énergie et considère les contradictions des évangiles entre-eux, comme nées de la tradition orale qui est toujours favorable à la formation des légendes. A cet égard encore Reimarus est homme de son temps, Lessing prophète de l'avenir.

Enfin Lessing se garde bien d'adhérer à l'arbitraire dogmatique avec lequel *l'Inconnu* pose ses prémisses. Ce dernier est complètement influencé par la dogmatique du déisme. Par exemple: n'est-il pas arbitraire de dire que pour être reconnue comme religion révélée, une religion doit enseigner la doctrine de l'immortalité de l'âme?

C'est parce que Lessing attaque les *Aufklärer* aussi bien que les orthodoxes de son temps, que la publication de l'ouvrage de Reimarus a occasionné une levée générale de boucliers. Du reste Lessing ne s'est pas seulement contenté de contredire soit ceux, qui pour maintenir la vérité défendaient l'autorité extérieure, avec laquelle elle tombe ou subsiste, soit ceux qui, acceptant cette même dépendance croyaient réfuter la vérité

¹⁾ Man mag es mir glauben oder nicht seine (Lessings) Absicht war der orthodoxen Partey durch die Herausgabe einen Dienst zu erzeigen. WW. XIII: 186. Note de Nicolai.

²⁾ Voyez le sixième et le septième fragment.

en détruisant l'autorité, mais il a encore préparé la voie de l'école nouvelle qui ne connaît point d'autorité que celle qui est inhérente à la vérité.

§ 4.

LES ADVERSAIRES.

Avant de décrire la lutte suscitée par la publication des fragments nous voulons passer en revue les combattants. Grande fut l'émotion causée dans le monde théologique par l'œuvre de Reimarus. Il est vrai que le morceau sur la tolérance à l'égard des déistes, passa presqu'inaperçu mais la publication qui suivit, appela sous les armes des théologiens de toutes les couleurs. Savants et gens sans culture lurent le fragment sur l'histoire de la résurrection. La Bibliothèque allemande, dans son compte rendu des fragments (1779) trouve superflu de donner une analyse du sixième fragment: chacun dit-elle, le connaît. Elle prédit la lutte qui va s'engager¹⁾. En effet plus de cinquante écrits de controverse furent dirigés contre les fragments. Il va sans dire que toutes ces brochures et études n'ont pas toutes une égale valeur. Celles qui prirent Lessing lui-même à parti offrent le plus grand intérêt: on ne le mit pas seulement dans la nécessité d'intervenir en faveur de *l'Inconnu*, dont très souvent on n'avait pas compris les idées, mais encore on le força de se défendre lui-même. Lessing n'a pas répondu à tout, et celles des attaques qu'il a négligées sont tombées dans l'oubli.

Le premier essai de réfutation fut celui de Schumann, di-

¹⁾) Bald werden die Streit- und Widerlegungsschriften welche gekommen sind gegen die Fragmente eine kleine Bibliothek ausmachen. A. D. B. XXXIX: 42.

recteur à Hanovre. Son écrit porta le titre de »Évidence des preuves pour la vérité de la religion chrétienne“¹⁾), et provoqua de la part de Lessing le morceau bien connu, intitulé: »Sur la démonstration d'esprit et de puissance“²⁾ et un autre intitulé: »Testament de St. Jean“³⁾). Schumann répliqua par sa »Réponse à l'écrit de Lessing sur la démonstration d'esprit et de puissance“⁴⁾.

Ress, superintendent à Wolfenbuttel dirigea contre l'ouvrage publié par le bibliothécaire son »Histoire de la résurrection de Jésus“⁵⁾. La »Duplique“⁶⁾ de Lessing qui est de la même année ne le découragea point puisqu'il donna une »Réponse à la Duplique“⁷⁾.

Goeze se mit en scène pour la première fois par sa brochure intitulée »Réponse provisoire aux attaques directes et indirectes de Mr. Lessing Conseiller de la Cour contre notre très Sainte religion et son unique fondement l'Ecriture Sainte“⁸⁾ suivie de près par les premiers numéros de la série: »Faiblesses de Lessing“⁹⁾, qui se montra cependant très fort dans sa »Parabole, suivie d'une petite demande et d'une lettre éven-

¹⁾ Ueber die Evidenz der Beweise für die Wahrheit der christlichen Religion. 1777.

²⁾ Ueber den Beweis des Geistes und der Kraft. An den Herrn Director Schumann, zu Hanover. 1777. WW. X: 33—39.

³⁾ Das Testament Iohannis. Ein Gespräch. 1777. WW. X: 39—46.

⁴⁾ Antwort auf Lessing's Schreiben über den Beweis des Geistes und der Kraft. 1778.

⁵⁾ Die Auferstehungs-Geschichte Jesu. 1777.

⁶⁾ Eine Duplik. WW. X: 46—121. 1778.

⁷⁾ Antwort auf die Duplik. 1779.

⁸⁾ Etwas vorläufiges gegen des Herrn Hofraths Lessings mittelbare und unmittelbare feindselige Angriffe auf unsere allerheiligste Religion und auf den einigen Lehrgrund derselben, die H. Schrift von J. M. Goeze, an der St. Katharina Kirche in Hamburg 1778.

⁹⁾ Lessing's Schwächen. 1—3tes Stück. 1778.

tuelle de provocation"¹⁾. Parurent ensuite les »Axiomes s'il en existe dans ces matières"²⁾; »Réponse nécessaire à une question très superflue de Mr. le premier pasteur Goeze"³⁾, ainsi que la »Suite de la réponse nécessaire"⁴⁾. Les onze morceaux, intitulés: »Anti-Göze"⁵⁾ sont dirigés contre Göze, Behn (auteur de la Défense de l'histoire biblique) et Wittenberg (auteur de la Missive à Mr. le conseiller de la cour Lessing).

La mort empêcha Lessing de répondre à tous ses adversaires. Parmi les compositions littéraires et théologiques, trouvées dans ses papiers après sa mort, et publiées par son frère Charles on compte les études intitulées: »Bibliolatrie"⁶⁾, »des Traditeurs"⁷⁾, »Lettres aux théologiens"⁸⁾ — écrites contre Walch pour répondre aux »Recherches sur l'usage de l'Ecriture Sainte"⁹⁾ de celui-ci —, »Nouvelle lettre sur la démonstration d'esprit et de puissance"¹⁰⁾, qui est la réponse au

¹⁾ Eine Parabel. Nebst einer kleinen Bitte, und einem eventualen Absagungsschreiben an den Herrn Pastor Goeze, in Hamburg. WW. X: 121—132. 1778.

²⁾ Axiomata, wenn es deren in dergleichen Dingen giebt. WW. X: 133—165. 1778.

³⁾ Gotth. Ephr. Lessings nöthige Antwort auf eine sehr unnöthige Frage des Hrn. Hauptpastor Goeze in Hamburg. WW. X: 239—244. 1778.

⁴⁾ Der nöthigen Antwort auf eine sehr unnöthige Frage des Herrn Hauptpastor Goeze in Hamburg, Erste Folge. WW. X: 245—251. 1778.

⁵⁾ Anti-Goeze. D. i. Nothgedrungen Beyträge zu den freywilligen Beyträgen des Hrn. Past. Goeze. Erster bis Elfter. WW. X: 166—234. 1778.

⁶⁾ G. E. Lessing's Bibliolatrie. WW. XI: 537—551.

⁷⁾ Von den Traditoren. In einem Sendschreiben an den Herrn Doktor Walch von G. E. Lessing. WW. XI: 553—556.

⁸⁾ G. E. Lessing's sogenannten Briefe an verschiedene Gottesgelehrten. WW. XI: 560—589.

⁹⁾ Untersuchungen vom Gebrauch der H. Schrift u. s. w. 1779.

¹⁰⁾ Ueber den Beweis des Geistes und der Kraft. Ein zweytes Schreiben an den Herrn Direktor Schumann in Hannover. WW. XI: 518—521. 1778.

dernier morceau de Schumann, »Hilkija¹⁾, dirigé contre Jérusalem auteur des »Lettres sur les écritures de Moïse et sur la philosophie²⁾. Une réponse à l'ouvrage de Lessing intitulé »De la vérité de la religion Chrétienne³⁾. »Lettre et demande⁴⁾ dirigée contre la »Réponse aux Fragments de l'Inconnu⁵⁾ de Semler⁶⁾.

La plupart de ces ouvrages posthumes sont restés inachevés et même à l'état fragmentaire. Nous nous abstenons de l'énumération complète de tous les noms qui ont brillé plus ou moins dans la controverse pour en venir à la description de la lutte elle-même⁷⁾.

¹⁾ Hilkias. WW. XI: 449—454.

²⁾ Briefe über die Mosaische Schriften und Philosophie.

³⁾ Beweis der Wahrheit der Christlichen Religion.

⁴⁾ Ein Schreiben und eine Anfrage, petit fragment qui se trouve: WW. XI: 536—537.

⁵⁾ Beantwortung der Fragmente eines Ungekannten. 1779.

⁶⁾ Les principaux adversaires étaient des théologiens orthodoxes. Semler eut peur lorsqu'il vit où ses propres principes devaient conduire quelconque pensait avec plus de conséquence que lui-même. Son livre contredit en somme son point de vue à lui et mérita la réponse de Lessing: Wenn wir von Herrn Semler nicht glauben sollen, dass er im Grunde mit meinem Verfasser einerley Meynung sey, so muss er uns ohne Anstand deutlich und bestimmt sagen¹⁾ worin die allgemeine christliche Religion bestehe etc. Ich kann Semler's Interesse — dit Lessing ailleurs — von dem meingien nicht früh genug absondern. Denn, wenn ich mit ihm auch jetzt auf einem Wege zu wandeln scheine, so wollen wir beyde doch gewiss nicht nach einem Orte (Sogenannte Briefe an den Herrn Doktor Walch). WW. XI: 564.

⁷⁾ Schwarz o. c. p. 146, 147.

§ 5.

LA POLÉMIQUE.

La Bibliothèque allemande loua hautement Lessing de sa publication, mais n'épargna pas à *l'Inconnu* ses amères reproches. Elle ne relève pas seulement bien des injustices commises réellement par celui-ci à l'égard de l'apôtre Paul, mais elle se permet même d'exprimer ses doutes sur son sérieux. On dirait, lisons-nous¹⁾ dans le compte-rendu de la Bibliothèque: Der Unbekannte meyne es mit dem Forschen nach der Wahrheit nicht so ehrlich, als es sonst das Ansehen hat, sondern sey schon im Voraus wider sie eingenommen. Le ton moqueur et sarcastique de *l'Inconnu* est l'objet d'un blâme sévère, fréquemment répété. Pour ce qui concerne Lessing la Bibliothèque relève l'inutilité de cet argument: Le Christianisme ayant existé sans les livres du Nouveau-Testament, subsisterait quand-même ces livres se perdraient, argument qui ne tient pas compte de la réalité, car la tradition orale, à laquelle Lessing en appelle corromperait dans le courant des siècles les données de l'histoire. Elle se demande ensuite, si Lessing tout en conservant le mot de révélation, n'en sacrifie pas le sens, et l'explication du passage de la mer rouge, proposée par Lessing, lui paraît une satyre. Elle n'en veut pas pour cela à Lessing car: difficile est satyram non scribere.

Le premier qui entra sérieusement en lice fut le directeur Schumann de Hanovre. En Septembre 1777 parut son ouvrage, dont nous avons déjà indiqué le titre au paragraphe précédent. Pour défendre la cause du Christianisme apostolique l'auteur insiste sur ce que Origène, sur les traces de l'apôtre Paul nomme: »la démonstration d'esprit et de puissance" et qui se trouve dans l'accomplissement des prophéties en la

¹⁾ A. D. B. XXXIX, p. 36—53.

personne de Jésus, ainsi que dans les miracles accomplis par le Seigneur et ses apôtres. C'est là pour Schumann la preuve essentielle de la divinité de l'Évangile apostolique. Les premiers chrétiens, comme les premiers hérétiques, les apôtres et les pères apostoliques attestent la réalité des miracles. Ils en ont été les témoins oculaires. Schumann repousse avec indignation l'accusation de fraude portée par *l'Inconnu* contre les apôtres — et, quoiqu'il confonde d'une manière regrettable le christianisme apostolique, avec le système luthérien, il a touché juste en disant: Ce sont les opérations surnaturelles du Saint-Esprit dans la conscience du fidèle qui lui donnent une divine certitude de sa foi. En transportant ainsi tout le poids de la discussion sur le terrain de la conscience renouvelée, Schumann entrevoit la portée éthique des questions soulevées. Nous reviendrons à cette idée dans notre partie critique¹⁾. Disons encore que le livre de Schumann est écrit dans un esprit modeste et sérieux: au grand détriment de leur cause ses successeurs se distinguent en général par leur arrogance et leur ton peu charitable.

Lessing répondit à Schumann par son écrit: »Démonstration d'esprit et de puissance», dans lequel il distingue entre les prophéties dont il voit l'accomplissement et celles dont l'accomplissement est attesté par des témoins oculaires. Il établit la même distinction pour les miracles. Contemporain de Christ, dit Lessing, les prophéties accomplies en sa personne auraient fixé sur lui mon attention. Si je l'avais vu faire des miracles, de vrais miracles, j'aurais subordonné mon intelligence à la sienne. Maintenant — comme je vis au dix-huitième siècle — cette démonstration d'esprit et de puissance n'en est plus une pour moi mais devient seulement un témoignage humain, au sujet de la démonstration d'esprit et de puissance.

¹⁾ Voy. p. 112, 113 de ce travail.

Il-y-a entre moi et le miracle un »medium» qui ôte au miracle toute force probante pour moi. Ce que des historiens dignes de foi me racontent est-il pour moi aussi certain que ce que je vois? On ne peut pas démontrer des vérités historiques: celles-ci donc ne sauraient avoir tout le poids de vérités démontrées, surtout: on ne saurait rien prouver par leur moyen, c. à. d. que des vérités historiques (accidentelles) ne peuvent pas servir de preuve pour des vérités rationnelles (nécessaires). Je ne nie pas que Christ ait accompli des miracles, mais je nie que le récit de ces miracles puisse me forcer de croire en la doctrine de Christ. Cette doctrine je l'accepte pour d'autres raisons. Car enfin, que veut dire: croire à une vérité historique? Rien d'autre que ceci: ne pas la contredire et permettre qu'un autre fonde dessus une autre vérité historique. Si je crois à la réalité de la résurrection de Christ, dois-je donc croire pour cela même que le Christ ressuscité soit le Fils de Dieu? Que Christ s'est dit Fils de Dieu: je l'admettrais volontiers, mais c'est faire une *μεταβασις εις άλλο γένος* que d'exiger de moi de modifier mes idées sur Dieu parce que je ne puis rien dire contre la réalité de la résurrection. Dira-t-on: oui, mais c'est le Christ ressuscité qui s'est dit le Fils de Dieu, je répondrai: le fait qu'il l'a dit ne constitue qu'une vérité historique. Je ne puis pas aller plus loin. Ici se trouve le pas que je ne saurais franchir.

Schumann revint à la charge au mois de Décembre. Nous ne donnerons pas d'analyse de son second écrit, qui a été le dernier mot de Schumann dans cette polémique et qui ne mérite pas tellement l'attention par la critique qu'il contient de la définition proposée par Lessing, de la foi dans une vérité historique, que par sa thèse, destinée à être mal comprise par un des écrivains rationalistes de la Bibliothèque: Nous ne considérons pas les vérités du Christianisme comme des vérités rationnelles nécessaires. Elles sont quelque chose

d'accidentel pour la raison¹⁾). Lessing répliqua par son dialogue, intitulé: Testament de St. Jean²⁾, dans lequel il rappelle que le fruit le plus exquis du Christianisme se trouve dans l'amour fraternel, recommandé par le vieillard St. Jean, aux chrétiens d'Ephèse: Mes petits enfants aimez-vous les uns les autres. Lessing lui-même cependant est fort loin d'obéir à cette recommandation lorsqu'il termine son dialogue comme suit: O, vous seul, vous êtes un vrai chrétien! Et versé dans les Écritures comme le diable!³⁾

L'année suivante, 1778, Lessing publia sa »Duplique» contre l'ouvrage anonyme de Ress. L'écrit de ce dernier ne possède aucune valeur scientifique — quoique Goeze l'ait appelé un »chef-d'œuvre» avant-que Lessing l'eût anéanti — et porte au comble l'arbitraire de l'harmonistique. Ress combine les données contradictoires des évangiles, en inventant une histoire dont l'unique source est ce que les historiens ne disent pas. Il mérite à tous égards l'écrasante Duplique de Lessing. Celui-ci commence par bien dessiner les opinions en présence: Mon Inconnu prétend, dit-il, que les contradictions des évangiles sont une raison de plus pour ne pas croire en la résurrection;

Moi, je réponds: La résurrection peut avoir eu lieu quand-même les évangiles se contredisent.

L'Anonyme (Ress.) dit: Il faut croire en la résurrection parce que les évangiles ne se contredisent pas.

¹⁾ Wir hielten die Lehrsätze des Christenthums nicht für nothwendige Vernunftwahrheiten. Sie wären der Vernunft etwas Zufälliges. Voy. notre partie critique.

²⁾ Möchte doch alle, welche das Evangelium Johannis trennt, das Testament Johannis wieder vereinigen. Es ist freylich apokryphis, dieses Testament: aber darum nicht weniger göttlich.

³⁾ O, sie allein sind ein wahrer Christ! Und belesen in der Schrift wie der Teufel! On regrette aussi que Lessing écrive à ce moment à son frère Charles: Besonders freue ich mich, dass Du das haut-comique der Polemik zu goutiren anfängst. Lettre du 25 Février 1778.

Lessing exige que la critique historique procède pour l'histoire évangélique, comme pour l'histoire profane. Tite-Live et Tacite racontent souvent un seul et même fait en se contredisant pour les détails. Niera-t-on pour cela l'événement raconté? Non certes! qu'on fasse autant pour les évangiles. Voici ses propres paroles: Wenn nun Livius und Dionysius und Polybius und Tacitus so frank und edel von uns behandelt werden, dass wir sie nicht um jede Sylbe auf die Folter spannen: warum denn nicht auch Matthaeus und Marcus? ¹⁾

Lessing met en lumière les contradictions entre:

- 1^o. Luc. XXIII: 56 et Marc. XVI: 1.
- 2^o. Jean XIX: 38—42 et Luc. XXIV: 50—56, Marc. XV: 43—XVI: 1.
- 3^o. Matthieu XXVIII: 1—8 et les parallèles.
- 4^o. La contradiction entre les récits au sujet des anges.
- 5^o. Luc. XXIV: 9—11 et Jean XX: 1—3.
- 6^o. Jean XX: 11—18 et Matthieu XXVIII: 8—10.
- 7^o. Matthieu XXVIII: 9^b et Luc. XXIV: 39, Jean XX: 17 et 27.
- 8^o. Matthieu XXVIII: 7—10, Marc. XVI: 7 et Luc. XXIV: 49.
- 9^o. Jean XXI: 1—23 et Matthieu XXVIII: 16—19.
- 10^o. Les contradictions comprises dans la neuvième contradiction.

Ces contradictions, Lessing les relève non pas pour verser le mépris sur les Écritures, mais pour dévoiler la faiblesse de l'harmonistique. Quelque ingénieuses que soient les explications, au moyen desquelles, Ress essaye de consilier entre-eux les récits évangéliques, l'inanité en apparaît devant la critique lumineuse de Lessing. Celle-ci prouve que l'orthodoxisme ne prend pas l'Écriture au sérieux, qu'il tord

¹⁾ WW. X: 52, 53.

les annales évangéliques au profit du système. Le système a besoin d'un code revêtu d'une autorité extérieure, qui de son côté présuppose l'absolute infaillibilité de toutes les parties du canon, qui ne tolère aucune contradiction entre-elles; exigeance aprioristique que la critique démontre illégitime: Il faut en finir, dit Lessing, on ne saurait suspendre à une toile d'araignée l'éternité toute-entière. Le système achète-t-il son existence au prix de la vérité: le christianisme ne le peut pas. Il se ruinerait en l'essayant car il est la vérité ¹⁾.

La »Défense de l'histoire biblique de la résurrection de Jésus,« par Behn parut en cette même année aussi, 1778, et eut une deuxième édition. Behn s'attache surtout à montrer que la question de la résurrection est la question vitale du Christianisme évangélique; que les récits de ce fait ne sauraient se contredire en réalité, car les auteurs en étaient inspirés par Dieu: assertion qui exprime le cercle vicieux de l'orthodoxie. *L'Inconnu* s'il faut en croire Behn est un individu »dangereux«, »méprisable«, et »licencieux.«

Lessing n'a pas répondu expressément à cette attaque. Un homme bien plus important que Behn, allait l'occuper: Goeze, le premier pasteur de l'église de sainte Cathérine à Hambourg.

Il n'entre pas dans notre sujet de faire la biographie de cet ecclésiastique, remarquable par ses qualités comme par ses défauts, ni de nous mêler dans la vive polémique, qui s'est engagée au sujet de son caractère ²⁾.

¹⁾ Gott! worauf können Menschen einen Glauben gründen durch den sie ewig glücklich zu werden hoffen. WW. X: 120.

²⁾ Voyer Johann Melchior Goeze, eine Rettung, von Dr. Georg Reinhard Röpe, ordentlichem Lehrer an der Realschule des Johanneums zu Hamburg (Hambourg, 1860) et l'essai de réfutation de cet ouvrage, intitulé: Lessing und Goeze. Eine Beitrag zur Literatur und Kirchengeschichte des achtzehnten Jahrhunderts. Zugleich als Widerlegung der

Représentant de l'orthodoxie luthérienne rigide, et attaché de tout son coeur au système ancien; caractère plus opinionnaire encore que ferme; esprit cultivé mais peu pénétrant Goeze le dogmaticien a eu le malheur de s'être aventuré dans le domaine de la critique: surtout d'y avoir eu Lessing pour adversaire. La dialectique de Lessing embrouille le pasteur à chaque moment; aveuglé par ses préventions dogmatiques, Goeze ne discerne que rarement le véritable point en litige et oppose des armes rouillées aux traits acérés de Lessing. Son orgueil d'écclesiastique "orthodoxe" lui joue de mauvais tours. Il s'imagine devoir facilement avoir raison d'un laïque. Toute la lutte de ces deux hommes, si différents l'un de l'autre, révèle l'infériorité intellectuelle de Goëze¹⁾) — mais on commet souvent une injustice criante en ne relevant que les erreurs, que les défauts de Goeze, en prenant la caricature que Lessing a bien voulu faire de lui pour son portrait. Qui peut nier le sérieux de cet homme, et qui ne regrette pas que blessé par les sarcasmes de son antagoniste, il se soit oublié lui-même? Goeze est devoré de zèle pour la cause du Christianisme, son tort est de confondre celle-ci avec celle de son église, de son école, de son système, pour ne pas dire de ses opinions personnelles. Lessing a pressenti dès le commencement où se trouvait le point vulnérable du pasteur, il en a profité pour exercer sa dialectique: l'histoire de cette controverse nous fera voir clairement que Lessing a voulu le triomphe de la vérité mais qu'en même temps il a voulu faire briller son esprit. Il a donné à Goeze une leçon de logique formelle à l'occa-

Röp'schen Schrift: Johann Melchior Goeze, Eine Rettung." Von August Boden. Leipzig und Heidelberg. G. F. Winter'sche Verlagshandlung. 1862.

Voyez encore sur Goeze l'excellent article de Sudhoff dans l'Encyclopédie de Herzog I: 226—229.

¹⁾ Voyez van Toorenbergen. o. c. p. 68, 69.

sion d'une lutte, dont la gravité devait exclure toute autre intention que celle de faire triompher le vrai. De là ces malentendus, ces quiproquos au milieu desquels Goeze ne sait pas se débrouiller, et le rôle sacrifié dont il se charge, sans le savoir — au grand amusement de Lessing.¹⁾ Mais nous voulons être d'abord témoins de la lutte, en réservant à notre partie critique les jugements à porter.

Dans les »Hamb. freyw. Beitr. zu den Nachrichten aus dem Reiche der Gelehrs.” de l'an 1778,²⁾ Goeze avait porté son attention sur les introductions et les critiques dont Lessing avait accompagné les fragments publiés. Il trouvait les idées de Lessing »vagues”, »ambiguës”, »chancelantes” ou »erronnées” et, malgré les bonnes relations qui avaient existé jusqu'alors entre Lessing et lui, il ne cachait point son indignation contre l'éuteur d'un ouvrage qu'il croyait devoir qualifier de »blasphématoire.” Pour donner le signal d'une attaque plus générale, Goeze fit imprimer dans un seul volume les numéros indiqués plus haut des Hamb. freyw. Beytr., six critiques du livre de Behn, de celui de Schumann, ainsi que celles de la Duplique et du Testament de St. Jean, sous le titre de Réponse provisoire etc.³⁾ Contenue dans les premiers morceaux, la colère théologique de Goeze lui inspira ensuite bien des grossièretés, dont Lessing s'est vengé dans la suite du combat, en lâchant la bride à sa mordante ironie. Il ridiculise son adversaire au moment même où il l'ancéant. Goeze avait promis une réfutation détaillée des idées de Lessing avant la fête de Pâques 1778. Comme après Pâques

¹⁾ Goeze est un de ces hommes qui ne semblent complets que parce qu'ils sont absolument naïfs. Lessing se trompait: il espérait dans le commencement pouvoir s'entendre parfaitement avec Goeze, et le complimentait même pour sa conséquence, mais ne tarda pas à reconnaître son illusion. Julian Schmidt. Voy. Revue de Théologie et de Philosophie de Mrs. Astié et Dandiran. Juillet 1877.

²⁾ N°s. 55. 56. 61. 62. 63.

³⁾ Voy. p. 77 de ce travail.

cette réfutation n'avait pas encore paru, Lessing lança sa »Parabole» etc. dont voici l'analyse:

a. La parabole. Un sage roi avait fait construire un palais d'une grandeur exceptionnelle, d'une construction extraordinaire. Elle était cependant solide cette maison royale: elle subsista durant des siècles, un peu bizarre à l'extérieur, tandis que l'intérieur en était bien éclairé et régulièrement bâti. Quiconque se piquait d'architecture critiqua l'apparence extérieure du bâtiment: il-y-avait peu de fenêtres mais d'autant plus de portes de différente forme et de toute grandeur. On ne comprit pas, comment les appartements du palais étaient éclairés: quelques personnes seulement savaient que le palais recevait sa lumière d'en haut. On ne voulait pas d'un si grand nombre de portes: une grande porte de chaque côté du bâtiment aurait suffi, trouvait-on. Quelques personnes seulement savaient que, grâce à ce nombre infini de portes et d'entrées, quiconque avait à faire dans le palais parvenait directement à l'appartement qu'il cherchait. Les soi-disants connaisseurs donc se disputaient entre-eux. Les plus zélés combattants étaient ceux qui avaient le moins vu de l'intérieur. Ce qui aggravait la contestation était l'existence de vieux plans du palais, qui provenaient disait-on de l'architecte lui-même. Malheureusement on ne comprenait guère les signes dont l'auteur de ces plans s'était servi; on en avait perdu le secret à peu-près. Chacun d'expliquer ces signes à sa manière! Quelques personnes seulement disaient: qu'avons-nous à faire de ces plans? Il nous suffit de savoir par l'expérience journalière que le palais est rempli de la sagesse la plus bienveillante. Ces gens là avaient fort à souffrir. S'ils approchaient une lumière de quelqu'un des plans pour aider à mieux voir, on les accusait de vouloir mettre le feu au palais. Un beau jour, dans un temps où les discussions s'étaient presqu' appaisées, les gardes s'écrierent, au milieu de la nuit: Au feu! Le palais brûle! Chacun des architectes s'éveille, mais au lieu de cher-

cher ce qui était précieux, les gens entendus se précipitent dans la rue. Chacun, son plan à la main, et sans apporter le moindre secours, se met à y montrer à ses voisins l'endroit, où dans son opinion, le feu se trouve. Pendant ce temps le palais aurait été consummé, s'il avait réellement brûlé . . . mais les gardiens avait pris l'aurore boréale pour une incendie.

b. La demande. Un pasteur et un bibliothécaire sont très différents. On peut les comparer à un berger et un herboriseur. Ce dernier s'efforce de trouver de nouvelles plantes sans demander si telle plante trouvée est vénéneuse ou non. Les plantes vénéneuses peuvent être utiles, en tout cas il est utile de les connaître. Le berger au contraire ne connaît que les plantes de la prairie, ne s'occupe que de celles qui sont bonnes pour ses brebis. Il en est de même de nous deux, mon révérend! Je suis bibliothécaire, et je m'efforce de trouver des livres, de les publier, sans me demander si on les trouve utiles ou non. Mais vous, vous pesez la valeur des livres d'après les besoins de votre troupeau. Et vous êtes digne de louange pour cela-même. Vous faites votre devoir: permettez-moi d'accomplir le mien. Mais — ce n'est pas là ma demande! Il est des gens dont je ne demande que ce que je suis en droit d'exiger d'eux. Vous avez été injuste à mon égard! Vous avez mal interprété mes paroles. J'ai dit: quand même on ne saurait lever toutes les objections que la raison oppose à la Bible; la religion pourtant demeure dans le cœur des chrétiens qui ont le sentiment intime des vérités religieuses. Vous me faites dire: On ne peut pas défendre la Bible contre les objections de la raison¹⁾. En tout cela je ne veux pas vous supposer

¹⁾ Ich habe gesagt, wenn man auch nicht im Stande seyn sollte, alle die Einwürfe zu heben, welche die Vernunft gegen die *Bibel* zu machen, so geschäftig ist: so bliebe dennoch die *Religion* in den Herzen derjenigen Christen unverrückt und unverkümmert, welche ein inneres Gefühl von den wesentlichen Wahrheiten derselben erlangt haben. WW. X : 127.

de mauvaise intention. Vous vous êtes trop pressé. Eh bien, réparez votre tort: sinon je vous laisserai écrire — comme je vous laisse prêcher.

c. Lettre de provocation.

J'avais pensé, Mr le pasteur, en avoir fini avec vous. Mais je viens de lire les n°s 61—63 des Freyw. Beitr. et je suis comme stupéfait. Comment c'est le même homme qui a écrit ces numéros et les numéros précédents? Comme vous passez du blanc au noir! La postérité dira: Goeze a-t-il été homme à faire entendre à son adversaire au même instant des compliments doucereux et des imprécations violentes? Mais que nous importe la postérité Mr. le pasteur, la postérité qui peut-être parlera tout autrement! Je pense aux contemporains et je ne veux pas que vous me décriiez devant eux, que vous leur disiez que je n'ai pas de bonnes intentions à l'égard de l'église luthérienne, d'aussi bonnes intentions que vous avez.

Vous, Mr. le pasteur, avez-vous la moindre étincelle du feu sacré de Luther? Vous qui n'êtes pas même capable de comprendre son système? O pût-il prononcer, lui que j'aime-rais avoir pour mon juge, toi, Luther! toi, qui es méconnu dans ta grandeur! C'est toi, qui nous a délivrés du joug de la tradition, qui nous délivrera du joug de la lettre qui est encore plus difficile à porter? Qui nous apportera un christianisme tel que toi, tu le prêcherais maintenant, tel que Christ lui-même le prêcherait? Qui?...¹⁾

) Erst soll uns hören, erst soll über uns urtheilen, wer hören und urtheilen kann und will. O dass Er es könnte, Er, den ich am liebsten zu meinem Richter haben möchte! — Luther, du! — Grosser, verkannter Mann! Und von niemanden mehr verkannt, als von den kurzsichtigen Starrköpfen, die, deine Pantoffeln in der Hand, den von dir gebahnten Weg, schreyend aber gleichgültig daher schlendern! — Du hast uns von dem Joche der Tradition erlöst: wer erlöst uns von dem unerträglichern Joche des Buchstabens! Wer bringt uns endlich ein Christenthum, wie du es itzt lehren würdest; wie es Christus selbst lehren würde! Wer.... WW. X : 130, 131.

Monsieur le pasteur, je me ris de vos foudres. Car homme contre homme — je ne dis pas cause contre cause — sept Goezes ne valent pas un septième de mon *Inconnu*. Pour vous communiquer mon intention: Ecrivez, Mr. le pasteur, et faites écrire, tant que vous le voudrez: j'écrirai moi aussi. Si jamais je vous donne raison, contre moi ou contre mon *Inconnu*, sans que vous l'ayez réellement, dites que moi, je ne sais plus manier la plume.

Ensuite, Lessing dirigea ses »Axiomes” contre Goeze. Celui-ci se fondant sur son interprétation des idées de Lessing émises en 1777, lors de la publication des Fragments (n°. 2—6¹⁾) avait désigné Lessing comme un »adversaire de la religion chrétienne” Lessing voulant rétablir le sens de ses affirmations antérieures reproduit ses »Axiomes” mais dans un autre ordre. Son adversaire le comprendra mieux et reconnaîtra avec lui, que les apologies du Christianisme existantes ne sont point ce qu’elles doivent être.

Voici les »Axiomes.”

1. Il est manifeste qu'il se trouve dans la Bible des matières, en outre de ce qui fait partie du domaine de la religion.
2. C'est une pure hypothèse que d'attribuer à ces matières une même infaillibilité qu'au reste.
3. La lettre n'est pas l'esprit et la Bible n'est pas la religion.
4. Par conséquent, ce n'est pas encore attaquer l'esprit et la religion que de faire des objections à la lettre et à la Bible.
5. De plus, la religion a été, avant que la Bible fût.
6. Le Christianisme a existé avant que les évangélistes et les apôtres écrivissent. Il s'est écoulé un espace de temps assez long, avant que le premier d'eux se mit à écrire et un espace de temps très considérable avant que le canon entier fût complet.

1) Voyez p. 64 et 65 de ce travail.

7. Quelque importance que l'on veuille donc attribuer à ces écrits, il est cependant impossible d'en faire dépendre la vérité toute entière de la religion chrétienne.
8. S'il a existé une époque où la religion chrétienne avait pris déjà une très grande extension, où elle avait déjà fait la conquête d'un très grand nombre d'âmes et où néanmoins il n'avait pas encore été écrite une seule lettre des documents qui nous sont parvenus, il doit être possible aussi que tout ce que les évangélistes et les apôtres ont écrit vint à se perdre et que la religion, qu'ils ont enseignée, subsistât.
9. La religion n'est pas vraie pour avoir été enseignée par les évangélistes et les apôtres, mais ceux-ci l'ont enseignée parce qu'elle est vraie.
10. C'est la vérité interne de cette religion qui doit donner l'explication des traditions qui nous sont parvenues par écrit, et toutes les traditions écrites ensemble ne peuvent conférer à la religion quelque vérité interne si elle ne la possède pas par elle-même

Après les »Axiomes» parurent les diatribes, intitulées »Anti-Goeze», onze études en tout, dans le courant de l'année 1778.

Dans la première de ces brochures, qui a trait à un article de Goeze dans le n°. 71 des »Freyw. Beytr.”, Lessing écrit à celui-ci: Vous pouvez, tous les huit jours, couvrir ma voix en criant, mais comme auteur vous n'aurez pas raison de moi. Pourquoi vous irriter contre moi de ce que j'ai publié les Fragments? Sans moi, le monde les aurait également connus: ils existent en plusieurs manuscrits. Comment ai-je donc mérité un »Reichshofrathsconclusum” arrêté contre moi? Est-ce là agir dans l'esprit de Luther? Si les pasteurs luthériens se transforment en petits papes, moi je me range d'abord du côté du grand Pape! Lessing montre ensuite comment les mêmes idées ont été accréditées par Goeze et condamnées par lui comme blasphématoires.

Il les a accréditées dans sa critique de l'ouvrage de Mascho, intitulé »Vertheidigung der christlichen Religion“ — que Lessing préférerait intituler: Vertheidigung der christlichen Religion des Herrn Mascho, — il les a condamnées dans sa polémique contre Lessing. Mascho approuvé par Goeze, avait prétendu, lui aussi, que la Bible *contient* la révélation mais n'est pas identique avec elle; qu'il faut distinguer entre la lettre et l'esprit de la Bible, que la religion est antérieure à la Bible. N'est-ce pas appliquer une double mesure que de blâmer Lessing d'avoir défendu la même thèse, et faire ce qui est une abomination devant Dieu? La théorie de l'inspiration, comme Goeze la conçoit, conduira Mascho au naturalisme, comme elle y a conduit *l'Inconnu*. Lessing n'a pas de crainte pour lui-même: il y a des têtes mieux organisées que celle du Fragmentiste! Que Goeze prenne garde! Il peut tomber, comme *l'Inconnu*, comme Mascho, dans l'abîme où le poussent ses propres idées.

Le morceau suivant, avec l'épigraphe tirée de Lucien:

Bella geri placeat nullos habitura triumphos, a été écrit sur la lecture du livre, intitulé *Réponse provisoire* etc., et contient d'abord une foule de traits piquants, d'ingénieuses observations sur le style et sur la logique, de comparaisons entre un comédien et un pasteur. Le premier fera un sermon s'il le *veut*, le dernier écrira une pièce de théâtre s'il le *peut*. Lessing reproche ensuite à son adversaire de le décrier, de le dénoncer comme dangereux, sans le réfuter par de solides arguments. Voici ses propres paroles indignées: *Gegen einen solchen Mann wäre es möglich, die geringste Achtung beyzubehalten?* *Gegen einen solchen Mann sollte es nicht hinwiederum erlaubt seyn, sich aller Arten von Waffen zu bedienen?*

Quel est mon tort? demande Lessing dans sa troisième publication contre Goeze. On le cherche dans mes »attaques directes et indirectes contre la religion Chrétienne.“ C'est

à cause d'elles que Goeze—tout en me plaignant et en s'inquiétant de ma félicité éternelle—me bannit de la maison de mon père. »Ce Monsieur Loyal porte un air bien déloyal!“ Et quelles sont mes attaques indirectes? La publication des Fragments et ma défense de *l'Inconnu* dit-on. Le premier fait est notoire, mais je proteste contre la seconde accusation. J'ai déjà fait connaître les motifs qui m'ont guidé dans la publication des Fragments. J'ai pensé qu'un examen attentif des objections contre la religion ne pouvait être que profitable à celle-ci. Et que répond Goeze: »Sans doute, sans doute! La religion, considérée comme le système des vérités révélées pour notre salut, ne peut que gagner, à être de plus en plus examinée et critiquée d'une manière perspicace. Mais ce n'est là que la religion objective. La religion subjective au contraire ne peut qu'y perdre.“ Qu'est-elle cette religion subjective? »C'est la disposition du cœur des hommes à l'égard de la religion, et leur foi, leur confiance en nous ses docteurs. Chaque mot écrit en langue allemande contre notre très sainte religion fait courir un péril à la religion subjective.“ Profonde distinction! s'écrie Lessing. En tout cas les avantages de l'examen se perpétuent pour l'éternité: les conséquences facheuses n'ont qu'une durée limitée. C'est la masse ignorante et grossière, qui en est victime, la balle destinée à être vanée, ceux dont Tertullien dit: Avolent quantum volent! La vérité elle-même ne perd rien à l'examen; ce même père de l'église dit encore: ut fides, habendo tentationem, haberet etiam probationem. Mais nos pasteurs en jugent autrement! Insensés! Ils voudraient exclure les orages de l'action de la nature, pour un seul vaisseau qui se perd! Hypocrites! Ils font semblant de se mettre en peine de ce vaisseau, quand en réalité c'est de leur pauvre jardinette à eux, qu'ils sont en souci! Que leur importent les bienfaits dont l'orage est l'instrument? Tertullien juge sévèrement de ceux qui s'intimident de l'hérésie: Vane et inconsidérée

hoc ipso scandalizantur, quod tantum haereses valeant" — que dirait il donc de vous, Mr. le pasteur?

Dans le morceau suivant, Lessing examine d'abord ce précepte: »Il faut que les discussions théologiques se fassent en Latin." Il le condamne. Ce n'est ni praticable, ni juste, ni courageux, ni chrétien. C'est surtout ce dernier point qu'il développe. Parce que quelques individus se scandalisent de la libre recherche on priverait le plus grand nombre de la connaissance des résultats qu'elle procure? Faut-il que parmi les chrétiens un petit nombre d'esprits fermés empêche absolument les autres de se rapprocher de la lumière? Tertullien demande, comme moi je le fais: Nonne ab ipso Domino quidam discentium scandalizati diverterunt?

Goeze permet cependant qu'on soulève certaines objections, présentées modestement contre la religion et même contre la Bible, lisons-nous, dans la cinquième brochure contre Goeze. Seulement, il ne veut pas permettre de décrier les saints hommes de Dieu, desquels la chrétienté entière croit qu'ils ont parlé et écrit poussés par le Saint-Esprit — de les décrier comme des »imbéciles" des »méchants", des »voileurs de cadavres." Rien de plus juste que ces paroles-là! Mais — Mr. le pasteur vent-il dire que ceux qui attaquent la Bible n'ont pas le droit de lancer ces injures à défaut de solides arguments? En ce cas il a raison, mais aurait mieux fait, de recommander contre eux le silence du mépris. Ou bien veut il décréter, que ces écrivains n'ont pas le droit de toucher à des choses et à des faits, de la démonstration desquels il pourrait résulter qu'on doit nécessairement flétrir les apôtres de ces noms injurieux-là — en ce cas il a tort, et quiconque aime la religion chrétienne se lèvera contre lui. La religion chrétienne a-t-elle donc des points faibles auxquels il ne faut pas toucher? Si elle ne les a pas, pourquoi ses amis entendront-ils toujours: On n'ose pas dire contre elle, tout ce qu'on peut?" De reste *l'Inconnu* n'a

nullement fait usage des expressions injurieuses en question. Il a dit qu'il n'est pas *incroyable* que les apôtres aient eu recours à des fraudes pieuses, tandis que Jérôme lui-même en accuse ouvertement St. Paul par ces paroles-ci: Paulus in testimoniis, quae sumit de veteri testamento, quam artifex, quam prudens, quam dissimulator est ejus quod agit!

Nous revenons sur la publication des Fragments de Wolfenbuttel par la lecture de la sixième lettre contre Goeze. Lessing, loin de se reprocher d'avoir publié une partie de l'ouvrage de *l'Inconnu* en appelle à Jérôme. Celui-ci a bien traduit l'ouvrage d'Origène, *περὶ ἀρχῶν*, dont il croyait les principes hostiles à la véritable religion chrétienne. Et il-y a une distance entre *publier* et *traduire*!

La septième brochure rappelle à Goeze que Lessing ne s'est pas fait l'avocat de *l'Inconnu*. Il distingue au contraire son point de vue à lui d'avec le naturalisme professé par le Fragmentiste. Lessing fait voir que son adversaire ne comprend rien à ce dont il s'agit, qu'il n'est pas en état d'apprécier le rôle de Lessing. Son impitoyable ironie livre le pasteur hambourgeois aux risées du public savant. Goeze n'y voit pas clair. De là (huitième brochure) son éternelle lamentation sur la manière dont Lessing conduit la polémique, l'objection que Lessing n'a publié les Fragments qu'en louant *l'Inconnu* et l'accusation qu'il couvre de ridicule les défenseurs de la religion chrétienne. Quant à sa manière d'écrire: Lessing ne saurait la changer! L'homme c'est le style. Goeze démontre que *l'Inconnu* est indigne des louanges que son éditeur lui décerne: toutefois il ne lit jamais ce que Lessing écrit, mais ce qu'il aurait voulu que Lessing écrivit.

Les derniers numéros (dix et onze) des »Anti-Goeze« n'ont guère d'importance théologique. Les hypothèses mises en avant sur la paternité des Fragments, afin de contraindre Lessing à nommer *l'Inconnu*, sont examinées. Lessing se garde bien de les rejeter ou de les approuver. La question

s'embrouille de plus en plus, surtout par ce fait que le licencié Wittenberg déclara avoir entre ses mains une lettre de Reimarus fils dans laquelle ce dernier nie absolument que son père soit l'auteur des Fragments. Du reste *l'Inconnu* passant pour un ennemi de la religion, dit Lessing, tous les théologiens seraient d'accord pour laisser tomber son nom dans l'oubli — Goeze seul ferait objection. Il dirait: »Il faut non seulement que *l'Inconnu* soit damné dans l'éternité, mais que son nom soit livré à l'ignominie encore ici dans le temps. Amen, Amen!“¹⁾

Lorsque Lessing écrivait ces brochures dont nous avons donné un aperçu, d'autres écrits virent la lumière. Ils sont de peu d'importance. Le correcteur Behn, ayant lu la quatrième brochure contre Goeze rappela à Lessing qu'il était »sousrecteur“ et non point »sous-correcteur“, qu'il aurait pu être professeur académique. Mais que nous importe son amour propre blessé, et quel intérêt avons-nous à l'ouvrage de A. Wittenberg, dont l'auteur — le code de Charles V à la main — accusa Lessing de vouloir ébranler les fondements du saint empire romain?²⁾

Il y a plus de profit à reprendre le fil de la polémique avec Goeze. Les deux premiers numéros des brochures de Goeze, intitulées »Faiblesses de Lessing“ contiennent bien des phrases comme celles-ci: »Mon cher conseiller de la cour! Dieu sait que je vous aime de tout mon coeur! Je ne méconnais pas les beaux talents dont Dieu vous a doué. Je vous pardonne de tout mon coeur, mais vous tremblerez à

¹⁾ On a trouvé dans les papiers de Lessing le titre d'une douzième lettre, ainsi conçue: Anti-Goeze.

Nihil appetit in eo ingenuum, nihil
Moderatum, nihil pudens, nihil pudicum. (Cicero)
Zwölfter.

²⁾ Lessing du reste dirigea les »Anti-Göze“ aussi bien contre les deux »écuyers“ (Schwarz) du pasteur que contre Goeze lui-même.

l'heure de votre mort. Ne vous fermez pas le chemin de la pénitence . . . je suis pur de votre sang.

Le point important de cette publication se trouve en ce que Goeze place son antagoniste devant cette double question :

a. La religion chrétienne peut-elle exister quand-même la Bible se perdrait, aurait-elle pu exister quand-même la Bible aurait été perdue déjà depuis longtemps, ou n'avait jamais existé?

Avant de répondre à ces questions, il faudra que Lessing réponde à celle-ci:

b. Qu'entendez-vous par la religion chrétienne?

Dans sa réplique „Réponse nécessaire etc.”, Lessing dit : Je ferai à cette question une réponse aussi claire que possible: Par religion chrétienne j'entends les doctrines contenues dans les symboles des quatre premiers siècles. Je comprends aussi parmi ces symboles celui »des Apôtres” et celui »d'Athanase” quand même ils ne sont pas de ceux dont ils portent le nom. Voilà qui est positif! ¹⁾

Que maintenant Mr. le pasteur me dise à moi :

a. Pourquoi les doctrines exprimées dans ces confessions se perdraient, si la Bible venait à se perdre.

b. Pourquoi elles se seraient déjà perdues, si la Bible n'existaît plus.

c. Pourquoi nous ne pourrions pas connaître ces doctrines si la Bible n'avait jamais existé.

Pour ne pas prolonger la lutte, dit Lessing, j'ajoute quelques thèses. Le pasteur peut les attaquer — mais d'abord

¹⁾ Goeze avait mal posé sa question, et Lessing en profita. Es freuet mich dass sie die Taktik meines letzten Bogens so gut verstehen. Ich will ihm Evolutiones vormachen, deren er sich gewiss nicht versieht. Denn da er sich nun einmal verredet hat, und wissen will, nicht was ich von der christlichen Religion glaube, sondern was ich unter der christlichen Religion verstehe: so habe ich gewonnen. Lettre à Élise Reimarus, du 9 Août 1778. WW. XII: 508, 509.

il répondra aux questions que je vieu de lui poser. — Suit le morceau sur la Regula Fidei. —

1. Le contenu général de ces confessions de foi porte chez les plus anciens pères le nom de regula fidei.

2. Cette regula fidei n'a pas été tirée des écrits du Nouveau Testament.

3. Cette regula fidei a été, avant qu'un seul livre du Nouveau Testament existât.

4. Cette regula fidei est même plus ancienne que l'église. Car le but en vue duquel une communauté se forme, l'ordre sous lequel elle se range, doit bien être antérieur à la communauté.

5. Non seulement les premiers chrétiens contemporains des apôtres se sont contentés de cette regula fidei: mais encore les chrétiens qui leur ont succédé pendant toute la durée des quatre premiers siècles, l'ont considérée comme parfaitement suffisante pour la qualité de chrétien.

6. C'est donc cette regula fidei qui est le rocher sur lequel l'église a été fondée et non pas l'Écriture Sainte.

7. C'est cette regula fidei, et non pas Pierre et ses successeurs, qui est le rocher sur lequel l'église a été fondée.

8. Les écrits du Nouveau Testament, tels qu'ils sont contenus dans notre canon actuel, ont été inconnus aux premiers chrétiens; et le petit nombre des morceaux qu'ils en ont à peu près connus n'ont jamais eu pour eux l'autorité dont ils ont été revêtus par quelques-uns d'entre nous après l'époque de Luther.

9. Les laïques de l'église primitive n'avaient pas même le droit de lire ces morceaux; il leur fallait du moins pour cela la permission du presbytre à qui la garde en était confiée.

10. On imputait même fort à crime aux laïques de l'église primitive de vouloir attacher plus de foi à la parole écrite d'un apôtre qu'à la parole vivante de leur évêque.

11. La regula fidei a même servi de norme pour juger

les écrits des apôtres. Ceux de ces écrits qui ont été choisis l'ont été comme se trouvant plus d'accord que d'autres avec la *regula fidei*; et il y en a eu que leur moindre accord avec elle a fait rejeter quoiqu'ils eussent des apôtres pour auteurs, ou qu'ils passassent pour les avoir.

12. Jamais durant les quatre premiers siècles on ne s'est servi des écrits du Nouveau Testament pour démontrer la religion chrétienne, mais au plus pour la confirmer et l'expliquer subsidiairement.

13. Il est impossible de démontrer que les apôtres et les évangélistes aient voulu, en composant leurs écrits, les faire servir de source et de preuve complètes de la religion chrétienne.

14. Bien moins encore peut-on démontrer que le Saint-Esprit a néanmoins conduit les auteurs de façon à ce que tel fut le résultat quoique ce ne fût pas leur intention.

15. L'authenticité de la *regula fidei* peut se démontrer plus facilement et plus rigoureusement que celle des écrits du Nouveau Testament.

16. La divinité de la *regula fidei* s'établit bien plus rigoureusement sur son authenticité incontestablement démontrée, que l'inspiration des écrits du Nouveau Testament ne peut, comme on le pense maintenant, s'appuyer de leur authenticité. Ceci, soit dit en passant, est la nouvelle tentative hasardée qui inspire au bibliothécaire son mécontentement à l'égard des preuves de la vérité de la religion chrétienne récemment mises à la mode.

17. Bien plus. Les écrits des apôtres n'ont pas même été considérés dans les quatre premiers siècles, comme le commentaire authentique de la *regula fidei* dans son ensemble.

18. C'est précisément là le motif pour lequel l'église primitive n'a jamais voulu permettre aux hérétiques d'en appeler à l'Écriture. C'est le motif-même pour lequel elle ne voulait absolument pas tirer de l'Écriture des arguments contre les hérétiques.

19. L'importance des écrits apostoliques pour appuyer le dogme réside uniquement en ce que ces écrits tiennent le premier rang parmi ceux des docteurs chrétiens; et ce sont, pour autant qu'ils se trouvent d'accord avec la regula fidei, les plus anciens documents de cette règle sans en être la source.

20. Rien de ce qui dépasse le contenu de la regula fidei n'est nécessaire pour le salut au point de vue des quatre premiers siècles; cela peut être vrai ou faux, on peut le comprendre dans un sens ou dans un autre ¹⁾.

Goeze, dans sa réponse »Faiblesses de Lessing numéro troisième» ne réussit pas à réfuter les thèses de son adversaire et se refusa à fournir la démonstration de celles que Lessing avait déduites de ses idées à lui sur le rapport existant entre la religion chrétienne et la Bible. Car dit-il: Diese Forderung ist so ungereimt, als eine seyn kann. Ich behaupte eine Wahrheit, welche von allen vernünftigen Christen, von allen Lehrern der christlichen Kirche, ohne Unterscheid der verschiedenen Partheien, in welche dieselbe getheilt ist, selbst die Socinianer nicht ausgenommen als ein, keinem Zweifel unterworfen Grundsatz angenommen ist: dass die Bibel der einzige Lehrgrund der Christlichen Religion ist, ohne welchen dieselbe nicht erwiesen, nicht fortgepflanzt werden, also nicht bestehen könne."

Lessing déclara se consoler facilement du refus de Goeze. Celui qui peut donner ses preuves, ne s'y refuse pas, dit-il dans la »Suite de la réponse nécessaire», mais il montrera:

a. Qu'il n'est pas vrai que tous les docteurs de l'église chrétienne, sans distinction des partis considèrent la Bible comme l'unique fondement de la religion chrétienne.

b. Que les Sociniens auront gain de cause du moment que l'on fera de la Bible l'unique fondement de la religion chrétienne.

¹⁾ Voy. WW. X : 241—243.

a. Les docteurs de l'église chrétienne catholique subordonnent l'autorité de la Bible à celle de l'église: l'important pour eux n'est pas ce que la Bible dit, mais ce que l'église lui fait dire. Tous les catholiques orthodoxes, pour être chrétiens croient en la Bible, ce n'est pas pour croire en la Bible qu'ils sont chrétiens.

b. Quant au second point: impossible de trouver dans le Nouveau Testament la divinité de Christ, qu' après l'y avoir mise. C'est pourquoi les Sociniens ont toujours voulu que la Bible soit l'unique source de la religion chrétienne, comme, avant eux, les Ariens l'ont désiré. L'histoire du concile de Nicée le montre bien. Au concile de Nicée rien n'a été décidé sur l'autorité de l'Écriture. Arius et les siens ont persisté: deux Ariens seulement se sont rangés à l'orthodoxie. L'un d'eux y fut conduit par la regula fidei, d'une manière miraculeuse, l'autre ne fut pas convaincu mais entraîné. Les pères orthodoxes ne voulaient pas même appuyer leur dogme sur l'Écriture, ils ne prétendaient pas que leur dogme fût contenu dans l'Écriture mais qu'ils l'avaient reçu de Christ au moyen de la tradition. Ils montraient seulement que l'Écriture ne contredisait pas leur dogme: l'usage qu'ils faisaient de l'Écriture est donc tout autre que celui auquel on a voulu nous contraindre dans les derniers temps. Si l'on ne veut absolument pas tenir compte de la tradition il faut prétendre que tout homme intelligent, qui ne sait rien du Christianisme, le pourrait tirer tout entier des écrits du Nouveau Testament, ce dont je doute fort! Ce qui est dommage c'est qu'on n'en puisse pas faire l'essai. On ne lit les livres du Nouveau Testament qu' après avoir été en contact avec le Christianisme: et l'art de faire abstraction de la connaissance que l'on possède déjà du Christianisme au moment où l'on en ouvre la source, prétendue unique, n'a pas encore été inventé.

Lorsque Lessing eut lancé ces écrits de controverse, le gouvernement de Brunsvic intervint. La menace de Goeze

s'accomplit : il fut défendu à Lessing de continuer la publication des Fragments, sous prétexte qu'il avait attaqué la religion. La lutte se termina ainsi par l'intervention de l'autorité civile. D'autres écrits que Lessing avait composés pour les diriger contre ses adversaires durent rester en portefeuille. Nous les trouvons dans le Litterarischer Nachlass édité par K. G. Lessing dans son livre intitulé : G. E. Lessing, nebst seinem noch übrigen litterarischen Nachlasse. (1795). Parmi ces ouvrages posthumes se distingue la Bibliolatrie, dirigée contre Walch, étude qui jette beaucoup de lumière sur les motifs qui ont amené notre auteur à la publication des Fragments de Wolfenbuttel. Nous devrons parler d'autres morceaux de cette même date, dans notre partie critique.

Avant de passer à celle-ci nous revenons à la correspondance de Lessing. Elle est le miroir de son âme : impossible de porter un jugement complet et exact sur les choses sans avoir entendu parler Lessing à cœur ouvert.

§ 6.

GOTTHOLD EPHRAIM LESSING, D'APRÈS SA CORRESPONDANCE, PENDANT LA LUTTE PROVOQUÉE PAR LA PUBLICATION DES FRAGMENTS DE WOLFENBUTTEL.

Nous avons vu qu'avant l'explosion de la controverse Lessing se distingua nettement des théologiens, et que tout son développement avait été celui d'un esprit critique, désireux de trouver la vérité sans demander d'où qu'elle lui vint¹⁾). Par la force des circonstances Lessing fut porté vers le domaine de la théologie. Écoutons le lui-même.

¹⁾ Voyez la fin du deuxième chapitre de ce travail.

Der bessere Theil meines Lebens ist — glücklicher oder unglücklicher Weise? — in eine Zeit gefallen, in welcher Schriften für die Wahrheit der christlichen Religion gewissermassen Modeschriften waren. Nun werden Modeschriften, die meistentheils aus Nachahmung irgend eines vortrefflichen Werks ihrer Art entstehen, das sehr viel Aufsehn macht, seinem Verfasser immer sehr ausgebreiteten Namen erwirbt . . . nun werden Modeschriften, sag' ich, eben weil es Modeschriften sind, sie mögen seyn von welchem Inhalte sie wollen, so fleissig und allgemein gelesen, dass jeder Mensch, der sich nur in etwas mit Lesen abgiebt, sich schämen muss, sie nicht auch gelesen zu haben. Was Wunder also, dass meine Lektüre ebenfalls darauf verfiel und ich gar bald nicht eher ruhen konnte, bis ich jedes neues Produkt in diesem Fache habhaft werden und verschlingen konnte. . . . Ich suchte jede neue Schrift *wider* die Religion nun eben so begierig auf, und schenkte ihr eben das geduldige unpartheyische Gehör, das ich sonst nur den Schriften für die Religion schuldig zu seyn glaubte. So blieb es auch eine geraume Zeit. Ich ward von einer Seite zur andern gerissen; keine befriedigte mich ganz. Die eine sowohl als die andere liess mich nur mit dem festen Vorsatze von sich, die Sache nicht eher abzuratheln, quam utrinque plenius fuerit per ratum').

C'est alors, quand il est travaillé par ces doutes, que Lessing publie le premier Fragment. De son propre avis, il s'agit de questions importantes et graves. C'est ce qui me fait regretter une certaine absence de sérieux dans une phrase que je lis dans la lettre adressée à K. G. Lessing, du 11 Novembre 1774. Lessing se demande s'il faut qu'il s'occupe de nouveau du théâtre — et il répond: Davor bewahre mich jader Himmel! Lieber wollte ich mir mit den Theologen eine kleine

') WW. XI : 542.

Komoedie machen, wenn ich Komoedie brauchte ¹⁾). La correspondance de ces années cependant parle moins souvent de la controverse qu'on pourrait le penser d'abord, et quand mention en est faite c'est ordinairement d'un ton railleur ou méprisant. Lessing écrit à Eschenburg que cette controverse est un excellent moyen de distraction, dont il avait besoin, son ciel domestique étant voilé par la maladie, bientôt par la mort de sa femme qu'il aimait tendrement ²⁾.

Madame Lessing mourut le 13 Janvier 1778, et le lendemain Eschenburg reçut un petit billet de Lessing, où nous lisons: Gestern Morgen ist mir der Rest von meiner Frau vollends aus dem Gesichte gekommen. Ein guter Vorrath von Laudanum litterarischer und theologischer Zerstreuungen wird mir einen Tag nach dem andern schon ganz leidlich überstehen helfen ³⁾). Lessing ne sort pas de ce ton. Il vient de publier sa »Duplik» contre Schumann. Celle-ci a plu à son frère Charles et qu'est-ce que Lessing répond à ce dernier?

Dass meine Duplik nach Deinem Sinne gewesen, ist mir sehr lieb. Besonders freue ich mich, dass Du das *haut-comique* der Polemik zu goutiren anfängst ⁴⁾.... Son but du reste n'est pas seulement de trouver la vérité mais il veut avoir en même temps la jouissance d'une gymnastique intellectuelle ⁵⁾). Lessing veut avoir raison contre Goeze: Dazu bin ich fest entschlossen und sollte aus dem *Antigoeze* eine förmliche Wochenschrift werden, so langweilig und unnütze als nur jemals eine in Hamburg geschrieben und gelesen

¹⁾ WW. XI : 421.

²⁾ Ich danke Ihnen für die Abschrift des Goezischen Aufsatzes. Diese Materien sind jetzt wahrlich die einzigen die mich zerstreuen können. Lettre à Eschenburg du 7 Janvier 1778. WW. XII : 499.

³⁾ WW. XII : 500.

⁴⁾ Lettre de Lessing à son frère Charles, du 25 Fév. 1778. WW. XII : 501.

⁵⁾ Voyez p. 67 de ce travail, première note.

worden¹⁾.... Après ces paroles peu charitables un accent sérieux ne laisse pas de nous faire du bien. — Lessing est tout entier en ces paroles qui expriment le dogme fondamental de l'ami de la vérité, qu'il ait trouvé ou non ce grand trésor: Jeder sage was ihm Wahrheit dünkt, und die Wahrheit selbst sey Gott empfohlen.... seulement trouvera-t-on la vérité quand on cherche dans la direction prise par Lessing, d'après sa lettre du 23 Juillet 1778? Du wirst sehen, écrit-il à son frère Charles²⁾, dass ich eine Wendung nehme, die den Herrn Hauptpastor wohl *capot* machen soll. Certes il ne faut pas mettre toute cette amertume sur le compte de Lessing: les menées inquisitoriales que Goeze s'était permises indigneron tout homme de bien, mais pour cela Lessing n'était pas en droit de subordonner la recherche de la vérité à son triomphe personnel sur Goeze. Supérieur à son étroit antagoniste, il n'aurait pas dû descendre à son niveau. En ce cas il eût peut-être délivré le pasteur hambourgeois des idées fausses qui l'obsédaient, et en même temps il n'eût pas méprisé — fût-ce seulement en paroles — car au fond les sarcasmes de Lessing ne cachent que l'intérêt que son esprit trouve dans les questions agitées — une lutte, à laquelle il a consacré les dernières années de sa vie, comme il le fait dans sa lettre à Ebert du 25 Juillet 1778³⁾: Den Antigoeze bin ich eben noch in Stande Ihnen complet zu machen. Aber von dem neuen Fragmente habe ich selbst nur noch ein einziges Exemplar. Hätten Sie mich im geringsten vermuthen lassen dass Ihnen an diesen Kleinigkeiten etwas gelegen wäre — dass Sie auch nur begierig darnach wären, so würde ich mir ein Vergnügen draus gemacht haben, sie Ihnen jederzeit zu geben.... Die Confiscation derselben belustigt mich

¹⁾ Lettre à Reimarus fils, du 6 Avril 1778. WW. XII : 503.

²⁾ WW. XII : 506.

³⁾ WW. XII : 506, 507.

herzlich. An mir soll es gewiss nicht liegen, dass die angefangue Thorheit nicht vollendet wird. Mag doch die eigentliche Triebfeder davon seyn, wer da will! Lessing donne cependant à entendre qu'il aimeraït mieux renoncer à ses fonctions de bibliothécaire que de renoncer à la lutte: Allerdings könnte es wohl dahin kommen, dass ich mich endlich gedrungen sähe, meine Abschied zu fordern, den die Herren, die mir ihn geben würden, schou zu seiner Zeit verantworten sollten. Doch was wäre das auch mehr? Goeze und Compagnie sollten dabey so wenig gewinnen, dass alle und jede welche das Wasser diessen Weg ableiten wollen, ihr Unternehmen wohl bedauern sollten. Denn, im ganzen die Sache zu nehmen, stehe ich für meine Person so sicher, als ich nur stehen kann; und den Spass hoffe ich noch selbst zu erleben, dass die meisten Theologen auf meine Seite treten werden, um mit Verlust eines Fittigs noch eine Weile den Rumpf zu retten¹⁾. A force de lutter Lessing s'est fait sa marotte de cette controverse. Isolé, triste, ne pouvant plus se fier à personne, Lessing n'avait pas l'énergie de quitter Wolfenbuttle, et cependant le séjour dans cette ville était un fardeau pour lui: Ich bin mir hier ganz allein überlassen. Ich habe keinen einzigen Freund, dem ich mich ganz anvertrauen könnte... Sehen Sie meine gute Freundin, so ist meine wahre Lage. Haben Sie also bey so bewandten Umständen auch wohl Recht, dass Sie mir rathen, blos um einem elenden Feinde keine Freunde zu machen, in einem Zustande auszudauern der mir längst zur Last geworden? ²⁾ Dans l'amerute de son âme et pour se distraire Lessing se vengera de son adversaire en le mal-menant: Ich will ihm Evolutiones vormachen deren er sich gewiss nicht versieht. Denn da er sich nun einmal verredet hat, und wissen will, nicht was ich

¹⁾ Lettre à Élise Reimarus, du 2 Août 1778. WW. XII : 507.

²⁾ Lettre à la même, du 9 Août 1778. WW. XII : 508.

von der Christlichen Religion *glaube*, sondern was ich unter der christlichen Religion *verstehe*: so habe ich gewonnen¹⁾.... Un drame dont il avait conçu le plan, il-y-avait bien des années et dont le contenu avait beaucoup de rapport avec la position actuelle, le servira maintenant: Ich habe vor vielen Jahren, écrit-il à son frère Charles²⁾, einmal ein Schauspiel entworfen, dessen Inhalt eine Art van Analogie mit meinen gegenwärtigen Streitigkeiten hat, die ich mir damals wohl nicht träumen liess. On aura beau lui défendre de publier les Fragments, d'écrire contre Goeze, Lessing trouvera moyen de continuer la guerre en se servant de la scène: Ich muss versuchen, ob man mich auf meiner alten Kanzel, auf dem Theater wenigstens, noch ungestört will predigen lassen³⁾.

Arrêtons-nous ici. Les lettres suivantes roulent toutes sur Nathan le Sage. Est-ce que l'attitude prise par Lessing pendant la controverse est celle d'un *théologien*? Il est impossible de donner une réponse affirmative: ce qui intéresse ce grand critique c'est la raison et ses droits, et ses lois fondamentales qu'il voit méconnues par les théologiens. C'est à notre partie critique de juger la portée de ces faits.

¹⁾ Ibidem.

²⁾ Lettre du 11 Août 1778. WW. XII : 509.

³⁾ Lettre à Élise Reimarus, du 6 Septembre 1778. WW. XII : 510.

CHAPITRE TROISIÈME.

FRAGMENTS DE WOLFENBUTTLE.

DEUXIÈME PARTIE.

CRITIQUE.

Les questions soulevées par la publication des Fragments de Wolfenbuttle ne sont pas toutes d'une égale importance. En somme la lutte se concentre dans la polémique soutenue par Lessing avec Schumann et dans celle qu'il a eue avec Goeze. Le point en litige entre le bibliothécaire de Wolfenbuttle et le directeur de Hanovre peut se formuler ainsi:

Quel est le rapport entre la personnalité chrétienne et le Christianisme historique?

La discussion avec Goeze agite cette autre question que voici:

Quel est le rapport entre la personnalité chrétienne et le canon des Écritures Saintes?

Il est facile de voir que la première question va plus au fond des choses que la deuxième. Ce qui en effet constitue la valeur du canon doit se trouver en ce que celui-ci est un des documents qui nous font connaître le Christianisme historique, en sorte que ce problème n'a de valeur que par l'existence du premier. La première question est fondamen-

table : elle est la mère de la suivante. Il est vrai qu'au dix-huitième siècle l'attention s'est portée avant tout sur la polémique de Lessing avec Goeze, mais cela vient à l'appui de ce que nous avançons. La conscience théologique dut d'abord s'éclairer sur le problème moins fondamental, pour ensuite, enrichie par le résultat acquis passer au second. C'est ce qu'a bien senti le Dr. Schwarz¹⁾, quoiqu'il n'ait pas entièrement fait justice à cette vérité qu'il avait entrevue. Il n'assigne pas la place centrale à la description de la lutte contre Schumann mais de celle contre Goeze.

Il s'en suit de ce que nous venons de dire que, pour juger de cette controverse théologique, qui — si l'on excepte la lutte suscitée plus tard par la Vie de Jésus de Strauss — a été la plus importante de la théologie protestante, nous devons ranger les matériaux sous les deux chefs suivants :

a. Lessing et Schumann: Rapport entre le Christianisme historique et la personnalité chrétienne.

b. Lessing et Goeze: Rapport entre les documents du Christianisme historique et la personnalité chrétienne.

A. PREMIÈRE SECTION.

LESSING ET SCHUMANN.

Rapport entre le Christianisme historique et la personnalité chrétienne.

L'intérêt de la polémique engagée à l'occasion des Fragments de Wolfenbuttel se trouve donc surtout dans l'écrit de Schumann, intitulé : «Évidence des preuves pour la vérité de la religion chrétienne» et dans la réponse de Lessing, intitulée : «Sur la démonstration d'esprit et de puissance». Il s'agit ici de l'histoire évangélique dans ses rapports avec la

¹⁾ Nous nous trouvons ici, dit-il, au point central du Christianisme de Lessing. o. c. p. 178.

personnalité chrétienne. Cette dernière dépend-elle de l'histoire antérieure du Christianisme ou non? La question ainsi posée semble directement résolue. La logique, au nom de l'enchaînement des causes et des effets, milite en faveur du premier cas posé. Et pourtant, quelque claire que soit la chose, Lessing a méconnu cette vérité, et à cet égard, il a été le premier qui a donné au mot de *chrétien*, un sens vague, sans contenu positif, ou plutôt un sens variable, d'après les temps et les individus. Il a pu commettre cette erreur parce que les idées fondamentales, je ne dis pas de l'orthodoxie de son temps, ou d'une orthodoxie quelconque, ni celles des confessions des quatre premiers siècles, mais parce que les idées, les vérités fondamentales de la prédication de Jésus lui étaient étrangères, et ne jouaient pas le premier rôle dans le développement de sa pensée. C'est pourquoi ses efforts pour reconstruire le Christianisme ont nécessairement été vains puisqu'il était privé des données de la conscience spécifiquement chrétienne et n'avait pour point de départ que celles de la conscience pure et simple. Il résulte de là que l'histoire du Christianisme primitif a été méconnue par lui dans son vrai caractère, qu'il s'est établi un divorce entre le fait et l'idée et que la signification religieuse de l'apparition du Christ, signification qui en était la seule raison-d'être a été reléguée par lui à l'arrière-plan. Lessing a poussé l'analyse jusqu'au déchirement de l'organisme, il a absolument séparé le domaine de l'histoire de celui de l'éthique — ce qui est détruire le Christianisme, et a assigné à l'histoire un rôle inférieur à sa véritable importance. Nous allons exposer ces critiques dans les paragraphes suivants.

- § 1. L'expérience et l'histoire.
 - § 2. L'histoire évangélique et la vérité religieuse.
 - § 3. Jésus de Nazareth et Jésus Christ le Sauveur du monde.
 - § 4. La conscience chrétienne et la conscience religieuse.
 - § 5. La conscience chrétienne et l'histoire évangélique.
-

§ 1.

L'EXPÉRIENCE ET L'HISTOIRE.

Pour bien saisir l'argumentation de Lessing nous devons nous rappeler celle de Schumann ¹⁾). Fidèle à sa devise »Je sais en qui je crois« ²⁾), il prend son point de départ dans l'expérience intérieure du chrétien. L'esprit de Dieu donne au chrétien la conviction intime de la vérité de sa foi, en lui faisant éprouver sa sainte influence. Schumann s'appuie sur ces paroles apostoliques : ‘*Ημεις γαρ πνευματι ἐκ πιστεως ἐλπιδα δικαιοσυνης ἀπεκδεχομεθα.* . . . ‘*O δε καρπος του πνευματος ἐστιν ἀγαπη, χαρα, εἰρηνη, μακροδυμια, χρηστοτης, ἀγαθωσυνη, πιστις, προφητης, ἐγκρατεια* ³⁾ — et surtout sur celles du Seigneur : ‘*Ἐαν τις θελη το θελημα αὐτον* (sel. του πεμψαντος με) *ποιειν, γνωσεται περι της διδαχης ποτερον ἐκ του θεου ἐστιν, η ἐγω ἀπ' ἔμαυτου λαλω* ⁴⁾). Ensuite il en appelle à la démonstration d'esprit et de puissance dont parle l'apôtre Paul, au deuxième chapitre de la première lettre aux Corinthiens. ‘*Ο λογος μου και το κηρυγμα μου οικι εν πειθοις σοφιας λογοις, ἀλλ έν ἀποδειξει πνευματος και δυναμεως.* ‘*Ινα η πιστις ὑμων μη η εν σοφιᾳ ανθρωπων ἀλλ έν δυναμει θεου.*

Au grand détriment de sa cause, Schumann voit dans cette démonstration d'esprit et de puissance l'indication des prophéties accomplies, et des miracles qui ont accompagné la fondation du Christianisme: il abandonne le terrain subjectif

¹⁾ Voyez notre Chap III. Première partie. § 5.

²⁾ 2 Tim. I : 12.

³⁾ Ép. aux Gal. V : 6, 22.

⁴⁾ Év. sel. St. Jean VII : 17.

pour se plonger dans l'histoire, sans indiquer de quel droit, sans montrer la transition entre ces deux. C'est pourquoi Lessing était en droit de lui reprocher une *μεταβασις εις αλλο γενος*. Voici l'argumentation de Lessing: Si j'avais vécu à l'époque de Christ, les prophéties accomplies en lui m'auraient rendu attentif à sa personne. Si je lui avais vu accomplir des miracles et si je n'avais eu aucune raison de douter que c'étaient de vrais miracles j'aurais soumis toute ma raison à la sienne. Ou bien: si maintenant les chrétiens faisaient des miracles que je dusse reconnaître comme réels je me soumettrais à cette démonstration d'esprit et de puissance. Mais maintenant cette démonstration d'esprit et de puissance n'a plus ni esprit, ni puissance. Elle est descendue pour moi au niveau d'un témoignage humain au sujet d'esprit et de puissance. C'est que des récits de miracles ne sont pas des miracles. Les miracles accomplis devant nos yeux agissent directement sur moi, tandis que les récits des miracles doivent agir par un »medium« qui leur ôte toute force probante¹⁾.

La différence que Lessing établit entre ce que nous *voyons arriver*, et ce que d'autres nous racontent comme ayant eu lieu, est-elle bien réellement aussi grande que Lessing le prétend, si grande qu'un fait perde toute sa valeur, toute sa valeur probante pour moi, parce qu'il y a un intermédiaire entre celui-ci et moi? Examinons bien ce qui se passe dans les deux cas. Un miracle a lieu. Une personne qui peut le constater en est témoin. Elle me raconte cet événement miraculeux. Je sais d'elle *veut*, qu'elle *peut* dire la vérité — ne craignons pas de nous servir des armes apologétiques qui pour être anciennes ne sont pas encore rouillées! — La connaissance que j'obtiens de ce miracle est-elle donc spécifiquement différente de celle que j'aurais obtenue si j'avais assisté en personne à l'accomplissement de celui-ci? Nullement! Il-

¹⁾ WW. X : 33, 34.

y-a une différence graduelle, numérique, seulement. Le témoin peut se tromper, en constatant le miracle, mais moi-même je puis aussi être en erreur. Sommes-nous moins certains de ce qu'Alexandre le Grand a existé que ne l'était Aristote, qui a vu ce conquérant glorieux? Pour avoir passé par l'esprit d'un témoin, qui offre les plus grandes garanties possibles, tel fait perd-il pour moi toute sa certitude? Il nous semble qu'il n'en est point ainsi. C'est pourtant bien là ce que Lessing prétend. Il ne nie pas que des miracles ont eu lieu, il ne nie pas que ceux qui nous ont rapporté ces miracles étaient des témoins intègres, mais il nie que ce miracle pour avoir été rapporté par des témoins quelque intègres qu'ils soient, ait gardé sa force probante, c. à. d. que d'après lui la possibilité d'erreur chez les témoins ôte toute valeur au fait. Soit! Mais pourquoi notre faillibilité ne le fait-elle pas?

Le récit du miracle n'est pas le miracle lui-même, dit Lessing, et la chose est évidente.

Mais l'idée abstraite que le miracle fait naître en moi n'est pas non plus le miracle lui-même. Entre le miracle qui s'accomplit, là objectivement devant moi, et moi-même, il-y-a mes sens pour intermédiaires — ils peuvent me tromper — il-y-a mon esprit qui transforme en idée l'objet de ma perception extérieure — il peut se tromper.... malgré cela la force du miracle est assez grande pour me pousser à soumettre ma raison au thaumaturge ¹⁾), moi, je raconte le miracle à un autre — je puis me tromper — c'est pourquoi, dit Lessing, le miracle n'a plus aucune force probante pour cet autre ²⁾.

¹⁾) Zur Zeit des Origenes war „die Kraft wunderbare Dinge zu thun, von denen nicht gewichen,” die nach Christi Vorschrift lebten; und wenn er ungezweifelte Beijspiele hiervon hatte, so musste er nothwendig, wenn er nicht seine eigenen Sinne verleugnen wollte, jenen Beweis des Geistes und der Kraft aerkennen. WW. X : 34.

²⁾) Dieser Beweis des Geistes und der Kraft hat itzt weder Geist noch Kraft; sondern er ist zu menschlichen Zeugnissen von Geist en Kraft herabgesunken ist. Ibidem.

Je ne vois pas pourquoi cette troisième possibilité d'erreur doit causer ce que les deux premières ne causent pas. C'est au nom d'un pur arbitraire que Lessing le décrète.

Si donc le miracle qui s'accomplit sous mes yeux me pousse à soumettre ma raison à celui qui l'accomplit, je dois également la lui soumettre si j'obtiens la certitude de l'accomplissement du miracle par un témoignage incontestable.

Seulement le miracle a-t-il bien ce pouvoir?

Lessing n'a-t-il pas commis la *μεταβασις εἰς ἄλλο γένος* qu'il reproche à Schumann?

Les miracles que Lessing a en vue sont ceux que le Christ a accomplis. Ont-ils réellement eu sur les contemporains de Jésus l'influence indiquée par Lessing? Les mêmes sources historiques qui nous parlent de ces miracles doivent nous éclairer sur ce point. Or Jésus fait dire à Abraham: *Εἰ Μωϋσεώς καὶ τῶν προφητῶν οὐκ ἀκονουσιν, οὐδὲ ἐαν τις ἐκ νεκρῶν ἀναστῇ, πεισθῆσονται*¹⁾.

Les phariseens ne se soumettaient pas au Seigneur: *οὗτος οὐκ ἔιβαλλει τα δαιμονια, εἰ μη ἐν τῷ Βεεζεβουλ, ἀρχοντι τῶν δαιμονιῶν,* dirent ils²⁾.

L'incrédulité est une raison suffisante pour que le Seigneur ne fasse pas de miracles: *καὶ οὐκ ἐποιησεν ἐκει δυναμεις πολλας δια την ἀπιστιαν αὐτων*³⁾. 'Ο δε 'Ηρωδης ἰδων τον Ἰησον.... ηλπιζε τι σημειον ἴδειν ὑπ' αὐτου γινομενον. 'Επηρωτα δε αυτον ἐν λογοις ἵζανοις αὐτος δε οὐδεν ἀπεκρινατο αὐτῷ....⁴⁾. En un mot. Les miracles sont des signes, ils ne servent pas à nous pousser à faire abstraction de notre raison, mais à corroborer la foi déjà existante. Les Juifs incrédules virent les miracles du Christ,

¹⁾ Ev. sel. St. Luc. XVI: 31.

²⁾ Ev. sel. St. Matthieu XIII: 24.

³⁾ Ev. sel. St. Matthieu XIII: 58.

⁴⁾ Ev. sel. St. Luc. XXIII: 8, 9.

ils ne les nièrent pas, mais s'endurcirent de plus en plus dans leur incrédulité, en les expliquant par l'intervention du démon. L'effet qu'un miracle produit sur celui qui en voit l'accomplissement dépend de sa propre disposition morale. Ce qui se dit du miracle doit se dire aussi du témoignage au sujet d'un miracle, en vertu de ce que nous avons déjà posé.

Des vérités historiques, accidentelles, ne peuvent pas servir de preuve pour des vérités rationnelles, nécessaires, dit Lessing, et il continue: si l'on exige de moi que je change toutes mes idées métaphysiques et morales, toutes mes idées fondamentales sur l'essence de la divinité parce que je n'ai aucun témoignage historique valable contre la résurrection de Christ on fait une *μεταβασις εἰς ἄλλο γένος* — sinon je ne sais ce qu'Aristote a entendu par ces mots¹⁾). En disant cela, Lessing a parfaitement raison. Jamais vérité historique comme telle, ne prouvera quelque vérité rationnelle; mais ce qu'il affirme du témoignage historiquement certain, il doit l'affirmer aussi du miracle qu'il voit s'accomplir, celui-ci étant aussi du domaine historique. C'est là ce que Lessing ne fait pas. Il n'a pas vu que l'abîme qui sépare la vérité historique de la vérité rationnelle en sépare aussi bien le miracle que nous voyons que celui qui nous est rapporté par des témoins dignes de foi. Dans les deux cas il-y-a une *μεταβασις εἰς ἄλλο γένος*. Tout en dénotant l'erreur logique commise par Schumann, Lessing ne voit par la sienne propre. Là est la conséquence où Lessing aurait dû nécessairement aboutir en raisonnant comme il l'a fait.

Mais n'y a-t-il aucune autre voie? La distance qui sépare les deux côtés de l'abîme est-elle réellement infranchissable,

¹⁾ Mir zumuthen, weil ich der Auferstehung Christi kein glaubwürdiges Zeugniss entgegen setzen kann, alle meine Grundideen von dem Wesen der Gottheit darnach abzuändern: wenn das nicht eine *μεταβασις εἰς ἄλλο γένος* ist; so weiss ich nicht, was Aristoteles sonst unter dieser Benennung verstanden. WW. X: 37.

n'y a-t-il pas un point où ils se touchent? Je parle de l'histoire évangélique et de nos idées sur Dieu et sur le monde. Les faits évangéliques, les miracles du Christ, ne sont-ils pas l'enveloppe, l'expression matérielle de vérités morales et religieuses?

C'est-ce que nous allons examiner dans le paragraphe suivant.

§ 2.

L'HISTOIRE ÉVANGÉLIQUE ET LA VÉRITÉ RELIGIEUSE.

Passer de la connaissance que nous avons obtenue d'un miracle par voie historique, aux idées que nous avons sur Dieu, sur nous-mêmes, sur le monde, est une *μεταβασις εἰς ἄλλο γένος*, dit Lessing, et si nous ne voyons dans le miracle qu'un évènement extérieur, sans aucun rapport avec le monde moral, éternel, il a raison. Car le miracle ne dure qu'un instant et sa valeur se perd dans le courant qui entraîne toutes les choses momentanées dans l'oubli éternel. — La question change entièrement si le miracle est l'expression d'une vérité éternelle. Il a beau passer: cette vérité demeure. Après avoir été exprimée par le miracle elle a commencé et continue à exercer son influence sur mon esprit. Ce n'est donc pas le miracle comme tel, cet évènement matériel, qui me constraint de modifier mes idées religieuses et morales, mais c'est sa raison d'être qui le fait, raison d'être qui appartient au monde spirituel.

Je ne passe pas du domaine historique au domaine moral, éternel, nécessaire, mais le fait historique — soit que je levoie, soit que la réalisation m'en soit rapportée par des témoins dignes de foi et compétents — est pour moi le moyen par lequel j'entre en contact avec le monde moral.

§ 3.

JÉSUS DE NAZARETH ET JÉSUS-CHRIST LE SAUVEUR DU MONDE.

Faisons un pas de plus! Adressons à Lessing cette question: Pourquoi le Christ a-t-il fait des miracles, pourquoi n'a-t-il pas seulement présenté sa doctrine à ses contemporains, en laissant à la vérité éternelle de s'imposer à leur conscience, comme telle? Lessing répond: Les miracles ont dû rendre la foule attentive à la doctrine du Christ. Or rendre la foule attentive à quelque chose veut dire indiquer la bonne voie à l'intelligence humaine¹⁾.

Arrêtons nous un moment! Rendue attentive à la doctrine du Christ par des miracles, cette foule n'aurait-elle pas demandé quel rapport existait entre ce prodige et les doctrines enseignées — nous raisonnons toujours dans l'hypothèse indiquée par Lessing: les miracles ont eu lieu et ont eu pour but de rendre la foule attentive aux paroles de Jésus — n'aurait-elle pas cherché la possibilité du miracle, sa raison d'être, sa signification, sa nécessité? La réponse du Seigneur: c'est pour vous rendre attentifs à ma doctrine, aurait-elle suffi? Oui et non! Tout dépend du contenu de cette doctrine. Or pour Lessing quel est ce contenu? Après son écrit »Sur la démonstration d'esprit et de puissance» vient directement ce morceau, admirable au point de vue du style, intitulé: Testament de St. Jean. Impossible de nier le rapport entre ces deux morceaux: le second doit compléter le premier. Or quel est donc le résumé de la prédication évangélique? Mes petits

¹⁾ Diese Lehren selbst waren vor 18 Hundert Jahren allerdings so neu, dem ganzen Umfange damals erkannter Wahrheiten so fremd, so uneinverleiblich waren, dass nichts geringers als Wunder und erfüllte Weissagungen erfordert wurden, um erst die Menge aufmerksam darauf zu machen. Die Menge aber auf etwas aufmerksam machen, heisst, den gesunden Menschenverstand auf die Spur helfen. WW. X: 38.

enfants, aimez-vous les uns les autres. Est-ce donc là le point culminant de cette nouvelle doctrine? Mais dans leur loi tous les Juifs avaient lu, dès leur jeunesse: »Tu aimeras ton prochain comme toi-même“¹⁾). Ou bien serait-ce cet autre enseignement de Jésus — que Lessing donne en effet comme la doctrine fondamentale du Seigneur dans ses »Gedanken über die Hernaltter“ — Dieu est Esprit, et ceux qui l'adorent, doivent l'adorer en esprit et en vérité²⁾? La spiritualité de Dieu cependant est le fond-même de la prédication des prophètes³⁾.

C'est comme si Lessing lui-même a senti l'objection capitale qu'on peut proposer à son raisonnement et à toute sa manière de considérer le Christianisme. Dans les »Gedanken«, ouvrage de sa jeunesse, il s'excuse de ne considérer le Christ, que comme »un docteur éclairé par Dieu“ et la fin du »Testament de St. Jean“ est connue. Quelle est donc cette objection? La prédication du Christ ne saurait être une raison suffisante pour les miracles; ceux-ci ne se rattachent pas d'une manière extérieure à sa doctrine, mais ils sont dans un rapport organique avec sa personne. C'est un point de vue impossible à maintenir que celui de Lessing, qui consiste à admettre la réalité des miracles et à trouver le point central de l'oeuvre du Christ dans la prédication des préceptes de l'humanité ou du spiritualisme religieux. Il faut choisir entre ces deux alternatives: ou bien admettre la réalité des miracles qui nous sont connus par les évangiles, comme Lessing l'admet, mais

¹⁾ Lévitique XIX: 18, 34.

²⁾ Ev. sel. St. Jean IV: 24.

³⁾ Waren Christi Absichten etwas anders, als die Religion in ihrer Lauterkeit wieder herzustellen, und sie in diejenigen Gränzen einzuschliessen, in welchen sie desto heilsamere und allgemeinere Wirkungen hervorbringt, je enger die Gränzen sind? Gott ist ein Geist, den sollt ihr im Geist anbeten. Auf was drang er mehr als hierauf? und welcher Satz ist vermögender alle Arten der Religion zu verbinden, als dieser? WW. XI: 25.

alors aussi, avec les évangiles, les rattacher à la personne du Seigneur, qui est le grand miracle de l'histoire — et ne pas tolérer la contradiction entre nos idées religieuses et ce que nous croyons historiquement vrai; ou bien il faut nier les miracles et voir dans la réflexion philosophique l'unique source, l'unique norme de la vérité.

La doctrine du Christ, comme Lessing la comprend, n'avait pas besoin d'être annoncée : elle était connue. Mais autre chose était nécessaire : la force spirituelle qui nous permet de l'accomplir et de la réaliser en notre vie. L'intelligence ne devait pas être éclairée en premier lieu, mais la conscience accusatrice avait besoin d'être purifiée, l'âme d'être sauvée. Une force nouvelle de régénération et de vie était nécessaire à l'humanité : c'est le Christ qui les a apportées. Ce qui jette la vraie lumière sur l'histoire évangélique n'est pas la connaissance du niveau intellectuel des contemporains du Christ : c'est l'étude approfondie de leurs besoins moraux et religieux. Or ceux-ci se résument en deux mots : Délivrance du péché, grâce. C'est à ces besoins que le Christ est venu satisfaire : il a répondu à ces cris de la conscience, à ces soupirs de l'âme vers le pardon et vers la sainteté. De beaux préceptes il en existait à foison, et de doctrines élévées il-y-avait abondance, mais tout cela restait en dehors de l'homme, lui était présenté comme un idéal, auquel il ne put cependant pas parvenir. Par son oeuvre pour l'homme et au dedans de l'homme le Seigneur a rendu possible la réalisation de l'idéal en nous, de même qu'il était réel en lui. Maint lecteur criera au mysticisme en nous lisant ! Ce cri ne saurait nous épouvanter, car s'il y a un mauvais mysticisme, il y en a un qui est chrétien. Quiconque le rejette se trouve en face de l'abîme, qui pour Lessing séparait l'histoire évangélique des vérités éternelles, que cette histoire révèle.

Les miracles étaient nécessaires pour rendre la foule attentive, non pas sur la doctrine, mais sur la personne du Christ, et par sa personne sur sa doctrine. Cette doctrine trouve

son point culminant dans la personne du Seigneur, dont les miracles sont le rayonnement. Aussi le Seigneur, quand les disciples du baptiste viennent lui demander : »es-tu celui qui doit venir, ou bien en devous nous attendre un autre», répond-il, en montrant les oeuvres qu'il fait et ajoute-t-il: heureux celui qui ne se scandalisera pas de moi¹⁾. Les miracles servent à fixer l'attention sur celui qui est »plus qu'un docteur éclairé par Dieu.”

§ 4.

LA CONSCIENCE CHRÉTIENNE ET LA CONSCIENCE RELIGIEUSE.

Pourquoi Lessing ne pouvait-il pas considérer ainsi les miracles? Son étude intitulée : »La religion de Christ”²⁾ répond pour lui. C'est un problème, dit-il, de savoir si Christ a été plus qu'un simple homme; qu'il a été vraiment homme, qu'il n'a jamais cessé de l'être: cela est évident. Il s'en suit que la religion de Christ et la religion chrétienne sont deux choses bien distinctes. La religion de Christ est celle qu'il a professée, que tout homme peut avoir en commun avec lui. La religion chrétienne est celle qui prétend que Christ ait été plus qu'homme, et qui fait de lui l'objet de son adoration. On ne saurait concevoir que ces deux religions aient été unies en Christ, dans une seule et même personne. Il est à peine possible que les principes et les doctrines de ces deux religions se trouvent dans un seul et même livre. On voit du moins que la religion de Christ est contenue tout autrement dans les évangiles que la religion chrétienne: la première y est exprimée par des paroles aussi claires aussi simples que possible. La religion

¹⁾ Ev. sel. St. Matthieu XI : 6.

²⁾ Die Religion Christi WW. XI : 603—604.

chrétienne au contraire y est contenue d'une manière si incertaine, si peu distincte qu'on trouve à peine un seul passage qui en parle et que deux hommes aient compris de la même manière.

Considérons d'abord ce morceau en lui-même. Il-y-a bien des observations à faire. Il n'y-a pas de doute possible: Lessing préfère la religion de Christ à la religion chrétienne. Il prétend tirer la première des évangiles, canoniques cela va sans dire. Cette religion de Christ — dans l'hypothèse de Lessing — ne saurait être différente de sa prédication, à laquelle ces mêmes évangiles nous initient. Il ne saurait y avoir une différence fondamentale entre la religion de l'homme Jésus et la prédication qu'il adresse aux autres hommes, celle-ci n'étant que l'expression de sa propre vie religieuse à lui. La vie qu'il veut réveiller chez ses auditeurs est celle dont il a lui-même conscience, sinon il y aurait une différence entre la religion du Christ et celle qu'il a répandue: conséquence dont Lessing ne veut point. Si la religion du Christ peut-être directement la religion de l'homme, il faut que le Christ ait fait les mêmes expériences, ait passé par les mêmes phases religieuses que celles qui attendent ses auditeurs. Jésus dira donc: »Amendez-vous, et croyez à l'évangile ¹⁾), comme moi je me suis amendé et crois à l'évangile. Si vous ne vous amendez, comme moi je me suis amendé, vous périrez tous ²⁾) comme moi j'aurais péri." Nous pourrions multiplier ces citations, mais notre lecteur sent déjà ce que nous voulons dire. La distinction établie par Lessing entre la religion chrétienne et celle de l'homme Christ, n'est par indiquée dans les évangiles comme Lessing le prétend, ou plutôt si l'on distingue entre ces deux religions il faut dire que, d'après les évangiles, le Christ présente les

¹⁾ Ev. sel. St. Marc. I : 15.

²⁾ Ev. sel. St. Luc. XIII : 5.

idées fondamentales de la religion chrétienne comme le moyen par lequel nous pouvons parvenir à professer la religion de Christ, qui consiste dans le parfait accomplissement de la volonté de Dieu. Jésus dit de lui-même: Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son oeuvre¹⁾). Je ne puis rien faire de moi-même: je juge selon que j'entends et mon jugement est juste; car je ne cherche point ma volonté, mais je cherche la volonté du Père qui m'a envoyé²⁾.... Je suis descendu du ciel pour faire, non ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.... C'est ici la volonté de Celui qui m'a envoyé, que quiconque contemple le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle; et je le ressuscite au dernier jour³⁾). Jésus fait la volonté de son Père. Nulle part les évangiles lui font dire, qu'il ait été infidèle à cette loi fondamentale de sa religion: il l'a toujours accomplie. Il n'a point eu de passé dans lequel il en était autrement de lui; c'est qu'il se sent libre de tout péché et qu'il n'a pas besoin du pardon⁴⁾.

Tout homme, dit Lessing, désirera professer la religion de Christ.... mais ce qu'il ne voit pas c'est l'abîme que nous sépare de Jésus. Jésus exhorte ceux qui s'approchent de lui à faire la volonté de son Père qui est aux cieux: »Tous ceux qui me disent: Seigneur! Seigneur! n'entreront pas tous au royaume des cieux; mais celui-là seulement qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux⁵⁾). Ceux qui l'observent, il les appellera »ses frères⁶⁾.... mais ils ne le peuvent pas: ils sont »pécheurs⁷⁾), ils sont »mauvais⁸⁾).

¹⁾ Ev. sel. St. Jean IV : 34.

²⁾ Ev. sel. St. Jean V : 30.

³⁾ Ev. sel. St. Jean VI : 38, 40.

⁴⁾ Ev. sel. St. Jean VIII : 46a.

⁵⁾ Ev. sel. St. Matthieu VII : 21.

⁶⁾ Ev. sel. St. Marc III : 35.

⁷⁾ Ev. sel. St. Jean VIII : 7.

⁸⁾ Ev. sel. St. Matthieu VII : 11; Ev. sel. St. Luc. XI : 13.

Pour pouvoir faire la volonté du Père céleste ils doivent d'abord se convertir¹⁾. C'est pour appeler les pécheurs à la conversion, que le Christ est venu au monde.

La distance qui le sépare lui, des pécheurs est immense, c'est l'abîme qu'il-y-a entre la sainteté et le péché.

La religion chrétienne permet le passage du péché à la sainteté: c'est là sa raison d'être, sa nécessité qui est fondée dans la grâce de Dieu. Lessing néglige absolument la différence fondamentale qu'il-y-a entre la personne du Christ et la nôtre, différence qui est le noeud de ce drame sublime que retracent les évangiles. Christ a été homme dit-il, véritablement homme: tout homme peut donc avoir la même religion que lui — mais si nous voulons rester fidèles à l'esprit des évangiles, dont Lessing se sert comme de la source qui nous fait connaître la »religion de Christ», il nous faut dire: le Christ a été l'homme véritable, l'homme saint: un pécheur ne saurait, de lui-même, soutenir avec Dieu les rapports qui unissaient le Christ à son Père céleste. Le pécheur doit d'abord se convertir, recevoir en lui-même le principe de la sainteté, se sanctifier et c'est seulement quand la perfection sera venue que la religion du Christ peut être sa religion — en attendant la religion du chrétien est la religion chrétienne.

Après avoir méconnu ces faits là, Lessing définit la religion chrétienne, purement et simplement, comme celle qui enseigne que Christ a été plus qu'homme et qui fait de lui l'objet de son adoration. Il n'en voit pas le »pourquoi». Comment s'en étonner? Le travail dogmatique n'est pas né du besoin de philosopher²⁾ mais il a un fondement éthique. Frappée par l'apparition du Christ, de l'homme saint, et convaincue de son propre péché dont le Christ l'avait délivrée, l'humanité chrétienne s'est efforcée d'exprimer par des formules emprun-

¹⁾ Ev. sel. St. Matth. IV : 17, XIII : 15; Ev. sel. St. Marc. I : 15.

²⁾ Voy. p. 45 de ce travail.

tées à la philosophie, la grandeur du Christ. C'était sa reconnaissance qui poussait l'église à élaborer dans les trois premiers siècles les dogmes christologiques. Le principe conducteur du travail était donné dans la prédication de Jésus lui-même. Celui-ci se distingue de l'humanité pécheresse et lui a donné une religion dont lui-même il n'avait pas besoin. La religion du Christ n'était en effet pas la religion chrétienne : le Sauveur a apporté la religion qui sauve : lui-même il n'avait pas besoin du salut ; aussi Lessing dit-il très bien : Il est inconcevable que les deux religions puissent exister en Christ, dans une seule et même personne. Cela est inconcevable, parce que c'est une absurdité toute pure : ces deux religions sont différentes entre-elles.

C'est ici que nous touchons à la question brûlante de toute la controverse. Remarquons qu'à force d'avoir cherché à déterminer les idées exprimées par les mots de religion du Christ et religion chrétienne, nous en sommes parvenus à y rattacher des significations tout différentes : ou mieux dit : là où nous comptons trois notions, Lessing n'en a que deux. Nous avons :

- a.* La religion du Christ,
- b.* La religion chrétienne,
- c.* Le travail dogmatique des premiers docteurs chrétiens.

Lessing distingue :

- a.* Le religion de Christ,
- b.* La religion chrétienne, par laquelle, si nous voyons bien¹⁾, il a entendu les résultats du travail dogmatique déposés dans les évangiles : il ne pouvait pas distinguer entre ce que nous nommons la religion du Christ et la religion chrétienne, parce qu'il n'accordait aucune importance à l'idée du péché, parce qu'il ne voyait pas en celui-ci un principe anormal, qui a totalement vicié la nature humaine. En d'autres termes : Lessing ne raisonne pas au point de vue de la con-

¹⁾ Cette étude de Lessing est très courte et demanderait des développements pour être tout-à-fait claire.

science chrétienne, mais à celui de la conscience religieuse, ou plutôt philosophique¹⁾.

C'est là ce qui explique toute sa polémique avec Schumann, et ce qui a déteint sur son activité théologique toute-entièrre. Les idées fondamentales de la prédication du Christ, ces deux faits que l'homme est pécheur et que le Christ le délivre du péché par la grâce de Dieu, faits autour desquels tourne tout le Christianisme et dont l'appréciation est la clé-d'or pour comprendre l'apparition du Sauveur, n'ont jamais été estimés par Lessing à leur juste valeur. Pour autant que nous l'avons étudié, nous dirions que jamais l'existence du péché n'est mise en ligne de compte par Lessing. Il en parle une seule fois comme nous l'avons remarqué²⁾ mais sans pénétrer dans la signification du péché, sans en montrer les conséquences, sans deviner que l'homme »à force de faire ce qu'il ne doit pas faire» s'est de plus en plus corrompu. Sa correspondance aussi ne touche jamais à

¹⁾ La religion de Christ, dit Lessing ailleurs, s'est déjà répandue par voie orale avant qu'un seul des évangélistes écrivit. Comment donc Lessing a-t-il pu distinguer dans les évangiles entre la religion de Christ, et la religion chrétienne — en définissant ces expressions comme nous venons de le voir — tout en disant que la formule du baptême, couchée par écrit dans l'évangile selon St. Matthieu, avait été prescrite par le Christ lui-même, et était un élément fondamental de la religion de Christ, «qui n'a été qu'homme?» C'est ce qui me semble difficile d'expliquer sans constater une énorme inconséquence dans les idées de Lessing. Dans l'étude où nous lisons les paroles citées — Theses aus der Kirchengeschichte § 4, 5. WW. XI : 593 — nous trouvons encore, § 9: Si Christ a prescrit de vive voix la formule du baptême, pourquoi n'aurait-il pas communiqué de la même manière ce que les apôtres devaient enseigner et ce que le monde devait croire de lui? Si le Christ a enseigné la «religion de Christ» comme Lessing l'a comprise, il n'y-a-pas de place pour un enseignement spécial sur la personne du Seigneur: celui-ci s'il n'a été qu'un simple homme n'a pas eu besoin de donner expressément des instructions sur ce qu'on devait croire de lui.

²⁾ Voy. p. 43 de ce travail, note 2.

ces matières. Lessing n'en tient aucun compte dans son développement intérieur à lui, et ne saurait pas non plus le faire dans l'histoire de l'humanité. Il en résulte que réfléchir sur le sort de l'homme, comme Lessing le fait tout en oubliant, que l'homme ne réalise plus son idée, qu'il aurait dû réaliser, c'est condamner l'esprit à ne rien saisir du Christianisme. Celui-ci en effet, prétend rétablir l'homme déchu. Que si le péché est méconnu, la raison-même du rétablissement du genre humain est méconnue en même temps. Tout au plus peut-on concevoir le développement d'un état inférieur à un état supérieur — mais cela n'est que relatif: l'antithèse absolue entre ce qui *est* et ce qui *doit* être, au fond n'existe pas. Tout ce qui *est*, est *bon*: voilà la grande loi que la pensée doit respecter. La pensée se soumet à la réalité mais ne saurait protester contre elle comme étant illégitime — et la première prédication du Christ: »amendez-vous" semble arbitraire.

La raison comme telle¹⁾ ne voit pas la nécessité des principes du Christianisme: la conscience endormie ne la lui fait pas sentir, et si la conscience ne le fait pas, quelle autre faculté le ferait? Le Christianisme, étant dans son essence même éthique, s'adresse à notre conscience en premier lieu. Si celle-ci n'en a pas senti la portée, notre esprit ne se l'appropriera jamais pour y trouver sa lumière. Dans sa réplique à Lessing, Schumann dit très juste: »Les principes du Christianisme ne sont pas des vérités nécessaires pour la raison. C'étaient pour elle quelque chose d'accidentel"²⁾). Ce n'est que quand la conscience a reconnu la valeur éternelle, absolue des principes chrétiens, que la raison discerne son erreur et reconnaît que ce qui lui semblait accidentel, tant qu'il était en dehors de nous, est nécessaire,

¹⁾ Νοῦς ἀδοκημός, St. Paul.

²⁾ Voy. page 81 de ce travail.

éternel et s'impose comme tel à l'esprit, parce que nous en avons fait l'expérience intime. Alors aussi on voit — par le fait-même de la différence absolue entre le péché et la sainteté — que le pécheur n'aurait jamais pu produire du fond de son propre moi, cet Évangile dont il est dit: Ce sont des choses que l'oeil n'avait point vues, que l'oreille n'avait point entendues, et qui n'étaient point venues dans l'esprit de l'homme, mais que Dieu avait préparées à ceux qui l'aiment”¹⁾.

C'est à dire que la vérité chrétienne ne dépend pas de nous, mais qu'elle existe par elle-même, qu'elle est objectivement donnée, que nous ne pouvons pas la construire par les efforts de notre raison, ou de notre imagination religieuse, mais que sa révélation doit être un fait historique. La personnalité chrétienne dépend ainsi de l'histoire : elle ne saurait s'en passer. A travers les siècles, par tous les moyens de transmission possible la vérité chrétienne parvient jusqu'à nous. Vouloir être chrétien mais indépendamment de l'histoire, c'est un désir peu raisonnable, et parfaitement arbitraire. Aux yeux de Schwarz le plus grand mérite de Lessing consiste en ce qu'il a voulu »affranchir le Christianisme de l'histoire, de ce qu'on nomme les fondements historiques de la religion chrétienne à fin de le rendre indépendant de la critique. Il veut maintenir les droits de la critique en leur entier et laisser à la foi toute sa sécurité et son repos. Le Christianisme rend ces deux choses possibles.... Lessing éprouve une aversion tout-aussi grande contre le Christianisme extérieur et historique que contre le Christianisme dogmatique”²⁾.

Il me semble que Schwarz, en ces paroles, a parfaitement bien jugé Lessing; mais qui ne voit pas que Lessing a créé

¹⁾ 1 Cor. II : 9.

²⁾ Voy, Schwarz o. c. p. 178, 179.

un dilemme entre le Christianisme historique et le Christianisme intérieur, qui est peu fondé sur la nature-même des choses? Le Christianisme intérieur est ou bien la religion que le Christ a établie — et ce n'est que l'histoire qui peut nous la faire connaître, ou bien, c'est une religion que l'on se fait à soi-même ¹⁾). Quel droit a-t-on en ce cas de la nommer religion chrétienne, Christianisme intérieur? Qui-conque dit: »mais alors il faut être historien avant de pouvoir être chrétien», raisonne comme un sophiste. Les peuples barbares, qui vivent dans des contrées inexplorées jusqu'à ce jour sont païens — ils n'ont pas le Christianisme intérieur. Ils ne l'inventeront pas d'eux-mêmes ²⁾). L'histoire des missions en tout cas n'a jamais pu constater que des peuples barbares, soient parvenus au Christianisme sans l'œuvre de la prédication chrétienne. Un missionnaire s'établit enfin parmi ces sauvages: il leur annonce l'évangile, leur fait connaître non pas la religion de Christ en premier lieu, mais la religion chrétienne. Lorsqu'il a réveillé leur conscience, notre missionnaire leur parle de la grâce divine révélée en le Christ, il y a dix-huit siècles. Je suppose son œuvre bénie. Le Christianisme fait des adhérents. Ces nouveaux convertis sont absolument incapables de faire de la critique historique: ils ne peuvent pas juger de la réalité des faits extérieurs de l'histoire évangélique, et pourtant ils dépendent de l'histoire. Ils ne la connaissent que par ce seul témoin, qui a servi d'intermédiaire entre-eux et tous les autres témoins qui se sont succédés dans le cours des siècles, et dont ils avaient besoin indirectement pour apprendre à connaître le Christianisme, c. à. d. que le Christianisme intérieur n'exige pas la science, ne suppose pas une connaissance savante de l'histoire, laquelle n'est à la portée que des chrétiens instruits — mais ce qu'il suppose en tout

¹⁾ Ev. sel. St. Jean XX : 31.

²⁾ Ep. aux Romains X : 17.

chrétien c'est le contact établi entre sa personne et les vérités religieuses fondamentales révélées par l'histoire évangélique, car ce sont elles qui constituent la matière du Christianisme intérieur.

§ 5.

LA PERSONNALITÉ CHRÉTIENNE ET L'HISTOIRE ÉVANGÉLIQUE.

Avant de passer à notre deuxième section nous poserons cette question: le théologien qui professe le Christianisme intérieur — dans le sens indiqué dans notre paragraphe précédent — quelle attitude prendra-t-il à l'égard de l'histoire évangélique, et tout spécialement à l'égard des faits surnaturels dont cette histoire abonde? Son esprit sondera les Écritures en toute liberté, puisqu'il sent une profonde sympathie entre l'évangile vivant dans son for intérieur et l'évangile historique dont ces Écritures sont les documents. Son esprit régénéré et éclairé par le Conseiller promis pour conduire dans toute la vérité¹⁾ retrouve l'Esprit de Dieu, qui affranchit du péché, comme le créateur de cette histoire retracée par la plume d'hommes faillibles. Je dis d'hommes *faillibles*. Ils l'étaient en effet. Cette possibilité d'erreur fonde la nécessité de la critique sacrée. Elle doit être admise par quiconque n'admet pas l'inaffidabilité du Pape, et réfléchit avec tant soit peu de rigueur logique. Cette possibilité d'erreur s'est-elle réalisée? Oui, dira quiconque se refuse à reconnaître la possibilité d'une intervention extraordinaire de Dieu: tous les miracles, considérés par les évangélistes comme réellement arrivés, n'ont pas eu lieu, les récits doivent s'expliquer par voie naturelle: ce sont des mythes ou des légendes. Ce jugement doit être

¹⁾ Ev. sel. St^e Jean XIV : 26.

prononcé à priori par quiconque ne considère pas le péché comme une force cosmique anormale et qui nie par suite la possibilité de l'intervention divine. Mais celui qui admet le surnaturel ne se croira jamais dispensé d'examiner à chaque cas les questions suivantes :

a. Ce miracle a-t-il *pu* avoir lieu? La réponse ne pourra être négative que dans un seul cas : si le miracle raconté fut en contradiction avec l'idée d'un Dieu saint : car alors le résultat de l'intervention divine serait la négation de Dieu, serait une absurdité monstrueuse. Supposons qu'un tel cas se présente : le chrétien s'en affigera-t-il? Non certes : il se réjouira au contraire d'avoir fait un pas en avant en dégageant d'une erreur le tableau de l'histoire évangélique, qu'il vénère comme l'histoire de la rédemption. C'est là le côté religieux-philosophique de la critique sacrée. Lessing n'a eu ici qu'un rôle négatif. Il a dévoilé le côté faible de Schumann : celui-ci n'a pas vu dans le miracle l'expression historique d'une vérité éternelle : Lessing lui montre que le miracle, tel que son adversaire le conçoit, n'a pas de force probante, mais il ne construit lui-même rien de nouveau. Il ne le pouvait pas parce qu'il méconnaissait la distinction entre la personnalité religieuse et la personnalité chrétienne. Il était réservé à un autre, au plus grand théologien des temps modernes de la relever et de régénérer la théologie, après que Lessing en eut restauré la méthode. Si Lessing a pu dire de lui-même qu'il travaillait à l'entrée du sanctuaire, Sleyernacher a été le prêtre desservant l'autel. A nous d'apprécier le mérite relatif de chacun et de profiter avec reconnaissance des résultats de leurs travaux!

Cette première question résolue affirmativement, une seconde se présente à la critique :

b. »Ce fait naturel ou surnaturel qu'il s'agit d'étudier a-t-il eu lieu en réalité? C'est la libre recherche historique qui doit faire trouver la réponse. C'est ici le problème historique-littéraire que la critique s'efforce de résoudre.

Lessing a répandu beaucoup de lumière sur cette question de méthode, il se montre ici dans toute sa grandeur.

B. DEUXIÈME SECTION.

LESSING ET GOEZE.

Rapport entre les documents du Christianisme historique et la personnalité chrétienne.¹⁾

Il est impossible d'étudier l'oeuvre critique de Lessing sans lui payer un tribut d'admiration et de reconnaissance. Quelle pénétration, quelle profondeur, quelle justesse de coup-d'œil! Cet esprit merveilleusement doué, prudent et vif à la fois, disposait d'un savoir étendu, d'une vaste érudition, et l'a mise au service de la recherche la plus impartiale, la plus enthousiaste de la vérité. Luther nous a délivrés du joug de la tradition, Lessing de celui de la lettre. L'église de Rome avait asservi les intelligences et les consciences aux décrets d'un concile, à la volonté d'un évêque: la scolastique allemande les opprimait au nom des Écritures Saintes, disons mieux, au nom d'une certaine conception de ces Écritures qui était radicalement fausse. Lessing a mis fin à cet esclavage. Il a démontré que le rôle assigné par la scolastique à la Bible, était contraire à la nature même de la Bible, était en contradiction avec son histoire et entravait tout développement de la théologie. Il a battu en brèche le système de l'autorité extérieure au nom de la vérité. Celle-ci brille de son propre éclat. Les rayons qu'elle répand sont les voies lu-

¹⁾ Nous rangeons aussi sous ce titre les discussions soutenues par Lessing contre Walch et contre Less.

mineuses le long desquelles nous nous avançons pour pénétrer jusqu'à son foyer. Nous avons le droit de suivre ses divines clartés sans nous laisser arrêter par aucun obstacle. Lessing a montré qu'il n'y-a de vraie pensée que la pensée libre. Elle ne peut se laisser déterminer que par l'objet-même sur lequel elle se porte.

Nous rangerons la matière à traiter sous les chefs suivants :

- § 1. Le Canon et la tradition.
 - § 2. Le Canon et le christianisme.
 - § 3. Le Canon et le théologien.
-

§ 1.

LE CANON ET LA TRADITION.

La Formule de concorde détermine comme suit le rôle qui appartient aux écrits bibliques: *Docemus unicam regulam et normam, secundum quam omnia dogmata omnesque doctores aestimare oporteat nullam omnino aliam esse quam prophetica et apostolica scripta tum veteris tum novi testamenti.*

En opposition à ce dogme, que la scolastique allemande avait maintenu — en formulant ordinairement: *Docemus unicam regulam et fontem* — Lessing pose les thèses suivantes:

1. *La religion chrétienne ne se fonde pas sur le contenu tout entier de la Bible.*
2. *La religion chrétienne ne se fonde pas sur la Bible seule.¹⁾*

1. La première thèse, énoncée pour la première fois par Lessing dans son introduction aux Fragments publiés en 1777²⁾, sous cette forme: »Il est manifeste que la Bible renferme

¹⁾ Voy. WW. XI: 561.

²⁾ Voy. WW. X : 9—12 et page 65 de ce travail.

d'autres choses encore, que ce qui se rapporte à la religion", a été développée par lui dans le premier axiome défendu contre Goeze¹). Lessing demande à celui-ci de bien remarquer la distinction entre le poids-brut et le poids-net, distinction que Goeze lui-même avait indiquée en disant: «Si l'on distingue entre le contenu vraiment religieux de la Bible, et ce qui ne sert qu'à l'expliquer et qu'à le confirmer on peut admettre la thèse de Lessing." Parlons donc du poids-brut seulement, continue celui-ci. S'il-y-avait de l'emballage, qui ne sert à rien, compris dans ce poids-brut? C. à. d. s'il-y-avait dans la Bible des choses qui ne servent ni à prouver, ni à expliquer ce qui est essentiellement religieux, Goeze ne serait-il pas convaincu, entièrement convaincu de la vérité exprimée dans la première thèse? Or les Hagiemim d'Ana, les Crethi et les Plethi de David, le manteau que Paul avait laissé à Troas, et bien d'autres choses de ce genre, ne sont aucunement en rapport avec la religion.

Pour toute critique nous disons, avec Lessing lui-même: Cette thèse est absolument vraie.

2. La seconde thèse: La religion chrétienne ne se fonde pas sur la Bible-seule" va nous occuper plus longtemps. Lessing la prouve par voie historique en démontrant:

a. Que l'église primitive n'a pas considéré la Bible comme étant l'unique source, l'unique règle des vérités de la foi (thèse négative).

b. Que la regula fidei a été honorée par l'église primitive comme règle et source de la vérité (thèse positive).

c. Enfin Lessing conclut son examen en opposant la regula fidei au canon. Il abandonne le terrain historique pour se transporter sur celui de la dogmatique en disant: C'est donc cette regula fidei qui est le rocher sur lequel l'église a été fondée et non pas l'Ecriture (thèse dogmatique).

¹⁾ Voy. WW. X: 136—138.

a. L'église primitive n'a pas considéré la Bible comme étant l'unique source, l'unique règle des vérités de la foi.

A l'appui de cette thèse négative, Lessing rappelle que le premier évangile a été écrit au plus tôt, seize ans après la mort du Seigneur: il serait absurde de dire que durant ce lapse de temps on n'a rien su de certain sur ses actes et ses discours. On se servait de l'oraison dominicale avant que l'évangile selon St. Matthieu existât; on peut en dire autant de la formule du baptême, usitée avant d'être couchée par écrit dans ce même évangile canonique¹⁾. La tradition ecclésiastique a été donc la première source de la connaissance de l'histoire évangélique, et, avant l'existence des évangiles, elle a été l'unique source.

Quelque opinion qu'on adopte sur la date de la composition des évangiles, il est certain que tous les évangiles n'ont pas été connus partout aux deux premiers siècles. Lessing montre que le passage d'Ignace d'Antioche, sur lequel Less s'était appuyé pour attribuer à ce père de l'église la possession d'un canon renfermant nos livres canoniques, est corrompu. Il faut lire προσφυγων τῷ Ἐπισκοπῷ (pour τῷ εὐαγγελιῳ) ώς σαρκὶ Ἰησοῦ Χριστοῦ καὶ τοῖς πρεσβύτεροις (pour τοῖς ἀποστολοῖς) ώς Ἀποστολοῖς (pour ώς πρεσβύτερῳ ἐκκλησίᾳ) καὶ τους Διακονους δὲ ἀγαπω (pour καὶ τους προφῆτας ἀγαπω) ώς προφῆτας Χριστοῦ καταγγει λαντας, καὶ του αὐτου πνευματος μετασχοντας, οὐ καὶ οἱ Ἀποστολοι en sorte que ce passage ne prouve rien contre l'opinion que Lessing défend²⁾. Celui-ci rappelle ensuite que les églises n'avaient pas la collection des épîtres que nous possédons. Dans sa lettre à l'église de Corinthe, Clément de Rome ne cite que les épîtres aux Corinthiens, et Polycarpe dans la lettre aux Philippiens ne fait mention que

¹⁾ Theses aus der Kirchengeschichte. WW. XI: 594—598.

²⁾ Voyez: Sogenannte Briefe an den Herrn Doktor Walch. WW. XI: 567.

de l'épître de Paul à cette église. Les laïques du reste ne lisaienr les livres, que leur église pouvait posséder, qu'avec la permission spéciale du presbytre chargé de les conserver¹⁾. Lors de la persécution de Dioclétien on chercha les saints livres non pas auprès des laïques mais auprès des évêques et des presbytres: ce qui ressort de ce passage de St. Félix: *ut deificos extorquerent de manibus episcoporum et presbyterorum*²⁾, et, à l'objection de Walch, que c'est là le seul passage qui mentionne expressément les évêques et les presbytres, Lessing répond que ni Eusèbe, ni Augustin, ne disent jamais qu'on réclamât les codices aux laïques: ce dont il conclut que les païens savaient bien que les simples laïques ne les possédaient pas³⁾.

Plus sûre est la réfutation de l'idée de Goeze qu'au second siècle déjà on avait reconnu les livres du Nouveau Testament comme l'unique fondement et l'unique colonne de notre foi. Celui-ci en avait appelé à Irénée⁴⁾. *Non enim per alios dispositionem nostrae salutis cognovimus, quam per eos per quos Evangelium pervenit ad nos, quod quidem tunc praeconaverunt, postea vero per Dei voluntatem in scripturis nobis tradiderunt, fundamentum et columnam fidei nostrae futurum.* Lessing montre clairement que Goeze fait dire à Irénée des livres du Nouveau Testament, ce qu'en réalité il dit du contenu de l'évangile, d'abord préché de vive voix, ensuite couché par écrit. Si le pasteur de Hambourg avait raison il faudrait lire.... *fundamentum et columnam fidei nostrae futuris et non pas futurum.*

Irénée du reste est favorable à la thèse de Lessing, car il dit qu'il-y-a des peuples *chrétiens* qui ne connaissent absolument pas

¹⁾ Réponse nécessaire § 9. WW. X : 242.

²⁾ Des traditeurs § 1. WW. XI : 554.

³⁾ Ibidem. § 2.

⁴⁾ Adv. Haer. Lib. III : 1.

ment pas les livres saints: Ordinationi traditionis assentient multae gentes barbarorum, eorum qui in Christum credunt sine charta et atramento, scriptam habentes per Spiritum in cordibus suis salutem, et Veterum Traditionem diligenter custodientes, in unum Deum credentes.... per Christum Jesum Dei filium¹⁾.

Par cela-même Lessing a prouvé la première partie de sa thèse négative: l'église chrétienne a existé avant que le canon fût arrêté, avant que les livres canoniques fussent généralement connus et même qu'il y a eu des églises chrétiennes qui ne les connaissaient absolument pas: il est donc évident que pour l'église primitive l'Écriture Sainte n'a pas été l'unique règle, l'unique source de la foi.

Mais qu'en a-t-il été plus tard lorsque les livres du Nouveau Testament étaient généralement connus et formaient un canon?

D'après Lessing lui-même c'est Tertullien qui l'a mis sur la bonne voie pour trouver la source de la connaissance chrétienne. Sur les passages tirés de ce père latin, porte surtout la lutte entre Lessing et Walch, après que les explications erronées, que celui-ci donne de quelques passages classiques d'Iréne et de Clément d'Alexandrie ont été écartées.

Les paroles d'Iréne :²⁾ »Quid autem si neque Apostoli quidem scripturas reliquissent, nonne oportebat ordinem sequi Traditionis?» avaient été traduites par Walch, comme suit: »Si les apôtres n'avaient pas laissé d'écrits, alors seulement il faudrait s'en tenir à l'enseignement oral.» On voit que pour avoir négligé la forme interrogative de la phrase — quid autem? — Walch se méprend totalement sur la pensée de son auteur³⁾. Irénée dit: La nécessité de la tradition serait surtout évidente si les apôtres n'avaient pas laissé d'écrits. Le fait qu'ils en

¹⁾ Rép. néc. suite. WW. X : 249.

²⁾ Adv. Haer. III : 4.

³⁾ Voy. WW. XI : 571.

ont laissés ne prouve pas du tout qu'aux yeux d'Irénaée la tradition était superflue. Irénée caractérise cette tradition en la nommant une *regula veritatis*, ou *veritatis traditio*, ou encore *vetus traditio*. Les *competentes* avant d'entrer dans l'église recevaient cette *regula veritatis* du presbytre, qui la récitait de vive voix, jusqu'à ce qu'ils la sussent par cœur, car elle n'était pas couchée par écrit.

Pour ce qui est des passages de Clément d'Alexandrie, Lessing montre que Walch les cite mal-à-propos, et qu'il-y-en a qui sont favorables à sa thèse à lui.

1. Ce docteur prescrit en effet ¹⁾ que les livres apostoliques ne seront pas mis entre les mains des laïques sans distinction mais qu'on enseignera aux enfants seulement la morale d'après l'Ecriture Sainte de l'Ancien et du Nouveau Testament. Au moment du baptême on faisait connaître aux adultes la doctrine chrétienne, et la Bible en son entier était réservée aux προσωπα ἐκλεκτα. Clément lui-même indique clairement de qui il entend parler quand il emploie cette expression, car il dit: Ολιγα ταντα ἐκ πολλων, δειγματος χαρων, ἀπ' αντων διεξελθων των θειων γραφων ὁ Παιδαγωγος, τοις αυτου παρατιθεται παισιν, δι' ὧν, ως ἐπος εἰπειν, ἀρδην ἐκκοπτεται κακια, και περιγραφεται αδικια. Μυριαι δε ὄσαι ὑποθηκαι εἰς προσωπα ἐκλεκτα διατεινουσαι, ἐγγεγραφεται ταις βιβλοις ταις ἀγιαις αι μεν, πρεσβυτεροις· αι δε, ἐπισκοποις· αι δε διακονοις· ἀλλαι χηραις· περι ων ἀλλος ἀν εἰη λεγειν καιρος· πολλα δε και δι' αινιγματων πολλα δε και δια παραβολων τοις ἐντυγχανουσιν ἐξεστιν ὡφελεισθαι.

2. Le second passage est tiré des Stromata ²⁾. Clément

¹⁾ Paed. Lib. III. c. 12.

²⁾ Livre 5e, chap. 12e.

parle de ses maîtres, qui ont reçu la tradition de la doctrine salutaire, de Pierre, de Jaques, de Jean, de Paul. Walch avait prétendu qu'il s'agit ici évidemment d'écrits apostoliques. Lessing fait voir que l'évidence c'est tout le contraire et que 1^e. Clément parle de doctrines ésotériques qu'il a reçues de ses devanciers, 2^e. que Clément met ses maîtres sur le même rang que les apôtres qu'il énumère; car il dit que ce sont des enfants *όμοιοι* à leurs pères¹⁾.

3. Le troisième passage est une explication d'un récit d'Hermas. Clément y dit que la Bible peut être comprise par tous les membres de l'église *κατα την ψιλην ἀναγνωσιν* à condition que la *πιστις* les conduise. Cette *πιστις* dit Lessing, n'est pas la vertu de la foi, mais la foi exprimée dans la tradition orale, ce que Clément nomme *κανων της αληθειας*, dans :

4. Le quatrième passage en question. Elle doit garder le gnostique de toute erreur quand il interprète la Bible, et forme, avec le *κανον εκκλησιαστικος*, la *παραδοσις εκκλησιαστικη*.

Pour l'explication de ces passages Lessing l'emporte sur ses antagonistes par son exactitude et sa précision. Mais le voici faisant le saut périlleux. Entraînés par son désir de relever la portée de la tradition ecclésiastique, il va lui assigner une origine apostolique, même, il essaye de la ramener à Jésus en personne. C'est Tertullien qui m'a convaincu²⁾, dit-il, que les apôtres ont composé une formule dogmatique, exprimant l'unité de leur foi et de leur enseignement, formule d'unité qui encore maintenant devrait avoir plus d'autorité que leurs écrits, et dont ceux-ci ne devraient être que les explications éventuelles. Lessing montre d'abord que dans

¹⁾ Voy. WW. XI : 574—578.

²⁾ Voy. WW. XI : 581.

le passage suivant¹⁾ »Qui ergo putaveris, nihil nos de salute Caesarum curare, inspice Dei voces, literas nostras, quos neque ipsi supprimimus et plerique casus ad extraneos transferunt” les mots *literas nostras* ne peuvent pas être rendus par »source de la connaissance” et que dans cette phrase: »Cogimur ad literarum divinarum commemorationem, si quid praesentium temporum qualitas aut praemonere cogit, aut recognoscere” »divina litera” a, ici, comme dans tout »l’Apologète”, le sens de »livres de l’Ancien Testament”, auxquels Tertullien oppose l’écriture du Nouveau Testament, comme une »novitiola paturata.”

Après avoir défendu sa thèse négative, Lessing passe à sa thèse positive.

b. La regula fidei a été regardée par l’église primitive comme règle et source de la vérité²⁾.

Walch fournit à Lessing l’occasion de développer ses idées sur le rôle de la regula fidei dans l’église primitive. Sur les traces de Basnage, il avait déclaré que la regula fidei n’était autre chose qu’une amplification humaine et accidentelle de la formule du baptême instituée par le Seigneur. Le danger que les docteurs hérétiques faisaient courir à la foi avait poussé les chefs de l’église, à prémunir les nouveaux membres de la communauté chrétienne contre les hérésies. Dans ce but, on ajouta à la formule du baptême des clauses dirigées contre les doctrines condamnées: le résultat en fut la regula fidei³⁾.

Lessing prétend tout le contraire: il s’efforce de démontrer que la regula fidei remonte aux apôtres, peut-être au Christ lui-même. Il est facile de voir que le terrain sur lequel Lessing se hasarde est hérisse de difficultés. Les suppositions

¹⁾ Apol.

²⁾ WW. XI : 584—589.

³⁾ WW. XI : 584.

prennent la place de renseignements certains : la certitude historique cède à chaque moment devant un calcul de probabilité. Les sources font souvent défaut. Ce que les pères disent de la regula fidei est peu clair, il faut avoir recours aux conjectures pour combler les lacunes, et le résultat le plus favorable ne peut être qu'une probabilité : en un mot, Lessing n'a pas fait de l'histoire, il n'a pas élucidé des faits mais a aprioristiquement construit une histoire sur des faits supposés.

Lessing, comme nous l'avons vu, avait déjà émis cette double thèse : la regula fidei n'a pas été tirée des écrits du Nouveau Testament ; elle a été avant qu'un seul livre du Nouveau Testament existât.

La regula fidei est même plus ancienne que l'église car le but en vue duquel une communauté se forme, l'ordre sous lequel elle se range doit bien être antérieur à la communauté¹⁾.

Voici maintenant comment il développe son idée et cherche à l'appuyer.

Christ a prescrit à ses apôtres la formule du baptême : n'est-il donc pas probable qu'après sa résurrection il doive aussi leur avoir laissé un sommaire des doctrines qu'ils devaient prêcher sur sa personne ? Un tel sommaire dogmatique aurait été très-utile. Est-il absolument faux de prétendre qu'on trouve avant le deuxième siècle des traces d'une formule plus développée du baptême ? Cette assertion serait-elle une pure hypothèse ? Les premiers pères qui devaient s'opposer aux doctrines hérétiques, et qui pour cela-même devaient insister sur une confession proprement dite, étaient Irénée et Tertullien : or ceux-là le font. Ces mêmes pères dans les écrits desquels nous trouvons une confession développée, déclarent : *hanc regulam ab initio Evangelii decucurisse.* Ils

¹⁾ WW. X : 241. v. p. 99 de ce travail.

exigent la soumission à cette règle de foi »quam Ecclesia ab Apostolis, Apostoli a Christo, Christus a Deo tradidit. Oui, dit Lessing, Tertullien déclare que St. Paul a reçu des Douze la regula fidei: c'est en ce sens que ce docteur a compris le récit du deuxième chapitre de la lettre aux Galates¹⁾.

Lessing dit ensuite expressément qu'il a parlé de l'église primitive dont l'histoire se termine par le concile de Nicée (325).

Il se trouve ici une lacune dans le manuscrit. Un fragment intitulé »Hilaire²⁾ se rattache cependant à la même polémique. St. Hilaire a recommandé la lecture du Nouveau Testament, avait dit Walch. Certes, répond Lessing, mais le point en litige est celui-ci: St. Hilaire a-t-il considéré l'Ecriture Sainte comme une source de la doctrine chrétienne officielle? Il est vrai que dans son livre »de Trinitate» ce docteur cite souvent des passages du Nouveau Testament mais c'est, ou bien pour montrer que les Ariens en avaient méconnu le sens, ou bien pour appuyer la doctrine catholique, mais il ne s'en sert jamais comme d'une source pour déterminer celle-ci. Les Ariens, et à leur demande, l'empereur Constance voulurent expressément qu'on décidât la lutte sur la divinité de Christ: tantum secundum ea quae scripta sunt. Hilaire consentit: Illoc qui repudiat antichristus est, et qui simulat anathema est, dit-il, mais il ajouta: Sed unum hoc ego per hanc dignationis tuae sinceram audientiam rogo, ut praesente synodo, quae nunc de fide litigat, pauca me de scripturis evangelicis digneris audire. Ce discours d'Hilaire s'est perdu, mais ce qui est bien certain, dit

¹⁾ Paulus Hierosolymam ascendit, ad cognoscendos Apostolos et consutandos, ne forte in vanum cucurisset, id est, ne non secundum illos credidisset et non secundum illos evangelizaret. Denique ut eum auctoris contulit et convenit de regula fidei, dexteras miscuere et exinde officia praedicandi distinxerunt.

(Tertulien).

²⁾ WW. XI : 588- 589.

Lessing, c'est qu'il a voulu demander à l'empereur de ne pas livrer l'Écriture à l'interprétation arbitraire des hérétiques, mais de l'expliquer d'après la regula fidei, qui renferme le contenu de la foi, dont Hilaire déclare »penes me habeo fidem, exteriore non egeo." On ne saurait livrer la foi des chrétiens aux diverses interprétations de l'Écriture: la règle de foi est le port assuré vers lequel tendent les Chrétiens: »inter haec fidei naufragia, coelestis patrimonii jam paene profligata haereditate, tutissimum nobis est primam et solam evangelicam fidem confessam in baptismo intellectamque retinere. On le voit conclut Lessing: pour Hilaire la Bible n'est pas la source de la foi: c'est la regula fidei qui l'est.

Lessing exprime enfin le résultat final de ses recherches dans:

c. La troisième thèse: C'est donc la regula fidei qui est le rocher sur lequel l'église a été fondée et non pas l'Écriture (thèse dogmatique).

Nous avons suivi pas à pas le développement des idées de Lessing, parce que c'est le moyen d'en connaître les qualités comme les défauts. Pour les points de détails, Lessing a presque toujours raison contre Walch. Il comprend d'ordinaire bien mieux que son adversaire, les passages des pères pris un à un, et l'on ne saurait qu'admirer sa vaste érudition. La présomption que ces circonstances pourraient faire naître en sa faveur, toutes les fois qu'il s'agit de questions plus générales, ne serait cependant pas fondée. Lessing manque ici d'exactitude et de logique. Nous relevons d'abord la relation entre la troisième thèse et les deux précédentes. Elle constitue une *μεταβασις εις αλλο γενος*, plus grossière au moins que celle de Schumann, si vivement critiquée par Lessing. Supposons la seconde thèse démontrée d'une manière irréfutable: mettons que l'église primitive ait considéré la regula fidei comme la source unique de la foi, s'en

suit-il qu'elle l'ait estimée comme »le rocher de l'église," ou seulement comme la source de sa connaissance du rocher de l'église? Evidemment c'est le second des cas posés. On voit qu'il-y-a ici place à une critique de Lessing, semblable à celle que Lessing a exercée sur Goeze. L'objet de la connaissance se distingue de sa source. Mais passons! Le grand point c'est que Lessing quitte le domaine historique pour celui de la dogmatique, en disant: la regula fidei est le rocher sur lequel l'église a été fondée. Que les docteurs chrétiens l'aient considérée comme telle, je l'admetts volontiers — ont-ils eu raison de le faire? C'est là toute autre chose. Lessing, en un mot, aurait dû montrer que les pères ecclesiastiques ne se sont pas trompés.

Venons à la seconde thèse. Cette regula fidei qu'est-elle? Lessing ne le dit jamais en termes précis. Est-ce le symbole de Nicée ou seulement la règle de la foi comme nous la trouvons chez Tertullien? Quand Goeze demande à Lessing: »qu'entendez-vous par la religion chrétienne" celui-ci répond: c'est la religion contenue dans les symboles des quatre premiers siècles de l'église chrétienne¹⁾. Il est vrai qu'à Walch il indique, plus exactement, la période qui s'étend de l'origine de l'église jusqu'au concile de Nicée²⁾). Ce sont donc outre les confessions indiquées, le Symbole des apôtres, et le symbole d'Athanase, qui pour Lessing sont le rocher de l'église, pour Lessing qui préfère la »religion de Christ", à la »religion chrétienne, qui déclare qu'il est douteux que le Christ ait été plus qu'un simple homme? Lessing qui s'écria Luther, c'est toi qui nous as délivrés du joug de la tradition veut-il de nouveau porter ce joug? Cela nous paraît simplement impossible. Souvenons-nous de ce que Lessing dit un jour à son frère Charles: ce qu'il écrit *γνωναστικος*,

¹⁾ WW. X: 240.

²⁾ WW. XI: 586.

il ne l'écrit pas *δογματικως*. En opposition à la scolastique allemande, qui exige la soumission aveugle au canon, Lessing pose l'autorité de la tradition. Voulez-vous une autorité extérieure? Autorité contre autorité: au fond on ne la discute pas: moi je préfère l'autorité des docteurs ecclésiastiques sous la forme de la *regula fidei*, vous la préférez sous la forme du canon qu'ils ont réuni. Mais de fait Lessing ne veut ni de l'une ni de l'autre en réalité. Il fait voir seulement à ceux qui croient que la dogmatique a besoin d'une autorité extérieure, qu'une règle de foi quelconque répondrait mieux au but que le canon. Tout hérétique trouve facilement un passage et plus d'un en sa faveur, aussi bien que tout orthodoxe: les deux font servir la Bible à un but pour lequel elle n'est pas propre.

Pour faire ressortir l'importance de la tradition ecclésiastique Lessing accumule hypothèse sur hypothèse. Il veut la faire remonter au Seigneur lui-même. Lessing n'a aucune indication précise à sa disposition pour le prouver, mais il combine habilement quelques données des pères de l'église pour en déduire sa thèse. L'évangile selon St. Matthieu en effet, duquel Lessing tire la formule du baptême, ne nous aurait-il pas communiqué ce sommaire dogmatique, si important, dans l'hypothèse de Lessing? Si l'hypothèse de Lessing était fondée, l'évangile selon St. Matthieu nous aurait raconté les circonstances dans lesquelles, le moment où le Seigneur ressuscité transmit à ses disciples le résumé dogmatique en question. Mais ni cet évangile, ni aucun des apôtres n'en parle. Le passage de Tertullien: »Denique Paulus ut cum auctoribus contulit et convenit de *regula fidei*» etc., n'a-t-il pas trait à ce que nous lisons Act. XV: 28, 29: »Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous, de ne vous point imposer d'autre charge que ces choses qui sont nécessaires, savoir: que vous vous absteniez de ce qui a été sacrifié aux idoles, du sang, des choses étouffées et de la fornication"? Ou bien, s'il n'en est pas ainsi, si Tertullien a vraiment entendu dire

ce que Lessing prétend qu'il dise, ne nous faut-il pas protester contre l'histoire du christianisme apostolique, d'après Tertullien? Lessing peut-il opposer un seul témoignage historique, certain à ce que Walch avança c. à d. qu'avant la fin du second siècle on ne trouve pas de trace d'une *regula fidei*? Quelques expressions vagues d'Irénée et de Tertullien ne sauraient servir de preuve¹⁾ en cette matière, l'usage que Lessing en fait ne saurait légitimer sa tractation aprioristique de l'histoire. Son système manque de base: aucune donnée positive ne le soutient.

Quelles étaient donc les sources de la connaissance de la vérité chrétienne? C'étaient la tradition orale en premier lieu, une assez riche littérature chrétienne ensuite, et enfin, quoique dans un cercle bien restreint, les livres qui se trouvent maintenant dans notre canon. Une *regula fidei*, norme et source de la vérité, et regardée comme le rocher de l'église ne date que de l'époque de Tertullien²⁾.

§ 2.

LE CANON ET LE CHRISTIANISME.

La reconstruction de l'histoire, tentée par Lessing, est bien plutôt un playoyer en faveur de la tradition, qu'une oeuvre historique proprement-dite. On voit qu'il s'est laissé entraîner par les nécessités de la polémique. Il avait com-

¹⁾ Hanc regulam ab initio Evangelii decucurisse.

²⁾ Malgré le rapport entre la théorie de Lessing et celle de Bossuet — qui prétendit qu'il fallait considérer comme d'origine apostolique, toute tradition dont on ne savait en réalité pas la source — des Catholiques, entre autres Friedr. von Schlegel, ont vu, mais à tort, dans les idées de Lessing un "retour à la vérité" (catholique-romaine). En déclarant que la *regula fidei* est le rocher sur lequel l'église a été fondée, et que l'écriture ne l'est pas, il déclara en même temps: Pierre et ses successeurs ne sont pas le rocher de l'église.

pris que la scolastique luthérienne, en rejetant la tradition, avait trop rejeté, et qu'elle avait attribué à la Bible, dans l'église primitive, un rôle, qu'en réalité elle n'y avait jamais joué, et qui ne lui revenait pas d'avantage au sein de l'église protestante, quoiqu'en dit l'orthodoxie régnante. En s'occupant de la tradition, Lessing était beaucoup moins préoccupé en réalité du passé, que de défendre une thèse touchant l'importance, qu'à ses yeux il fallait attribuer au canon par rapport au Christianisme actuel.

Les idées de Lessing sur ce point réclament maintenant notre attention. Pour bien juger l'œuvre de Lessing il importe avant tout de ne pas oublier où la scolastique en était venue. Si Luther s'était encore permis de critiquer librement les livres du canon — pensez à son jugement sur les Chroniques, sur le Cantique des Cantiques, sur l'épitre de Jaques, sur l'Apocalypse — ses disciples entendaient prohiber tout examen vraiment sérieux et indépendant à ce sujet. La Biblioïatrie avait fait de tels progrès qu'au beau milieu du dix-huitième siècle un docteur a pu traiter cette question : »La Bible est-elle Dieu ou non ?« L'identification des intérêts du Christianisme avec ceux du canon est un des traits marquants de la scolastique allemande, comme si le Christianisme avait dû tomber pour la plus petite erreur que l'on aurait découverte dans un des livres canoniques¹⁾ !

Cet état de choses donné, on comprend aisément que les théologiens orthodoxes accusèrent *l'Inconnu* d'être un adversaire de la religion chrétienne, et que Goeze prononça le même jugement sur Lessing. Ce dernier s'était bien gardé de contresigner toutes les critiques faites par Reimarus, mais il se refusait à le considérer, pour les avoir émises, comme un adversaire du Christianisme, car le Christianisme et le canon sont deux choses bien distinctes. Ce n'est pas le

¹⁾ Voy. Dr. A. Tholuck. Deutsche Zeitschrift für chr. Wissenschaft u. chr. Leben, 1850. No. 16, 17, 18.

Christianisme qui dépend du canon, mais celui-ci est un produit du premier. Par conséquent ce n'est pas encore attaquer la religion que de faire des objections à la Bible (IV).

C'est à tort que la scolastique voit dans la Bible le fondement de la religion chrétienne: celle-ci ayant existé par lui-même, il a son fondement, sa raison d'être en lui-même, et il devient la raison d'être du canon du Nouveau Testament. La religion n'est pas vraie parce que les apôtres et les évangélistes l'ont enseignée, mais ceux-ci l'ont enseignée parce qu'elle est vraie¹⁾ (IX).

Il est facile de voir par la réponse de Goeze à cet axiome combien les vérités élémentaires et évidentes, défendues par Lessing étaient méconnues par l'orthodoxisme. Cette antithèse ne signifie rien, dit Goeze, car si les évangélistes et les apôtres ont parlé et écrit sous l'impression du Saint-Esprit, la religion est vraie parce que les évangélistes, et les apôtres, ou plutôt, parce que Dieu lui-même l'a enseignée (!?)²⁾

Des objections contre la Bible ne sont pas des objections contre le Christianisme parce que la Bible n'est qu'un document historique de celui-ci, et ensuite parce qu'elle renferme d'autre chose encore que ce qui se rapporte à la religion (I) et parce que la prétention que la Bible soit infaillible en ces matières là, est une pure hypothèse (II). On frise le blasphème, dit Lessing, en prétendant que le Saint-Esprit ait agi aussi bien dans la composition de la généalogie des descendants d'Esaï, que dans le sermon sur la montagne prononcé par Jésus et couché par écrit dans l'évangile selon St. Matthieu. Il nous faut donc distinguer entre la lettre

¹⁾ Voici encore une *μεταβασίς εἰς ἄλλο γένος*, échappée à la plume de Lessing. On ne saurait dire les évangélistes et les apôtres ont enseigné la religion chrétienne parce qu'elle est vraie, mais on peut seulement conclure du fait qu'ils l'ont prêchée, qu'ils l'ont cru vraie. Ce sont d'autres raisons qui nous donnent la conviction que la religion chrétienne est vraie.

²⁾ WW. X : 151.

et l'esprit (III), comme de bons théologiens luthériens l'ont fait depuis longtemps déjà, entre *l'Ecriture Sainte et la Parole de Dieu.*¹⁾

En résumé: Lessing démontre dans sa polémique avec Goeze, que les idées, représentées par les expressions de religion et de Bible, de Christianisme et de canon du Nouveau Testament, ne sont pas identiques, que ce qui se dit de l'un n'est pas pour cela vrai de l'autre.

Les Axiomes de Lessing sont irréfutables. Chacune de ses thèses a été développée par lui avec une rigueur logique irréprochable. Les objections que notre critique oppose aux théologiens de l'ancienne école sont parfaitement fondées. En relevant l'individualité humaine des auteurs bibliques, Lessing a maintenu la possibilité d'erreur dans les livres saints: pour avoir montré des contradictions réelles, évidentes, que la plus subtile harmonistique ne saurait faire disparaître, il a constaté que cette même possibilité est devenue réalité. En montrant dans la Bible l'existence de choses qui n'ont absolument rien à faire avec la religion, il a trouvé la preuve de sa thèse: Le Christianisme ne se fonde pas sur toute la Bible; en faisant tomber une vive lumière sur le rôle de la tradition ecclésiastique, il fait voir que la Bible n'a pas été l'unique source de la connaissance chrétienne. Au nom de l'histoire et par l'examen du caractère des livres de la Bible, il maintient que la Bible n'a pas réellement servi, et qu'elle ne saurait servir d'arbitre dans les discussions dogmatiques. La loi primordiale de la logique formelle exprimée en ces mots que la cause est indépendante de l'effet, lui apprend aisément que la vérité chrétienne ne saurait être solidaire du canon: l'histoire des premiers siècles confirme cette loi générale: Lessing en conclut la possibilité pour notre époque d'un Christianisme sans la Bible

¹⁾ Les chiffres romains indiquent les numéros des «Axiomes». Voy. pag. 91 et 92 de ce travail.

Eh bien ! tout cela est irréprochable et néanmoins, quand on a entendu Lessing, on ne se sent pas satisfait. C'est qu'il a dit la vérité, mais non pas toute la vérité. Il a dit ce que la Bible n'est *pas*, ce à quoi elle ne peut *pas servir*.... en un mot Lessing ne relève que le côté négatif de la question : tout un travail reste à accomplir : celui qui consiste à indiquer positivement les rapports entre le canon et le Christianisme. Lessing a entièrement négligé cette oeuvre positive. Entraînés par la polémique, il s'absorbe en cette idée : l'existence du canon n'est pas inhérente à la notion même du Christianisme, celui-ci ayant existé pendant quelque temps, sans la collection officielle des documents bibliques, doit pouvoir exister encore, et continuer à exister sans celle-là. Et certes, la possibilité abstraite d'un Christianisme sans Bible peut se concevoir : seulement, quel Christianisme serait-ce ? La tradition se corrompt dans le courant des siècles. Pure, tant qu'elle était contrôlée par les apôtres eux-mêmes, elle ne tarda pas à se vicier. À l'époque de Luther elle était devenue un joug dur à porter. De nos jours elle légitime l'idolatrie de l'église romaine, prosternée devant son Pape infaillible ! Le Christianisme, la vérité chrétienne ne dépend pas de la Bible,.... mais pouvons nous nous passer de la Bible pour connaître cette vérité chrétienne ? Evidemment non !

La vérité chrétienne ne doit rien au canon, ce n'est donc pas pour les services rendus à celle-ci que le Nouveau Testament a de la valeur, ces services n'existant pas, mais nous lui sommes très redevables. Si je ne trouve pas dans les écrits apostoliques la quintescence de la prédication et de toute l'oeuvre de Jésus Christ où la trouverai-je ? Dans la tradition ? dans toute la tradition qui s'étend jusqu'à nos jours ? Mais les monstruosités païennes de l'église de Rome me repoussent !

Je remonterai donc le cours des siècles quelle raison aurai-je de m'arrêter avec Lessing à la regula fidei du troisième siècle ? Parce qu'elle remonte aux apôtres ? C'est en

vain que Lessing s'est efforcé de reconstruire l'histoire de l'église primitive, pour rétablir les droits de son rocher de l'église: il ne trouve aucun témoignage positif et précis en faveur de son hypothèse, et je sais d'une certitude historique aussi complète que possible que dans les quatre premières épîtres de St. Paul, je possède des documents provenant d'un apôtre. Les livres authentiques du Nouveau Testament sont une source plus sûre que la tradition ecclésiastique.

Le Christianisme en soi ne dépend pas de la Bible mais mon christianisme en dépend bel et bien¹⁾). Je ne dis pas d'une conception théologique quelconque du canon mais de l'essence éternelle du Christianisme que je trouve dans la Bible. J'ai besoin d'un intermédiaire entre la vérité chrétienne et ma conscience: il me faut une source pour connaître la vérité²⁾: comme source je préfère tel livre du canon à la tradition, car tout livre authentique que je trouve dans le canon est une source des plus sûres possibles.

Il-y-a ici évidemment place pour tout un ordre d'idées très importantes mais auxquelles Lessing n'a pas touché. Il aurait pu y entrer et s'il l'avait fait on aurait vu, sans doute possible, qu'il n'était pas un ennemi de la Bible, mais qu'il nous a délivrés du joug dont l'orthodoxisme voulait nous charger. Celui-ci en effet faisait de la Bible un code: mais la Bible est un mauvais code! La Bible est un livre plein de vie; reflet de la vie chrétienne, elle fait naître en nous la vie, et la ranime par son contact toutes les fois qu'elle s'aff-

¹⁾ Non neganda est S. S. *necessitas hypothetica*, ob humanae vitae brevitatem, hominum numerositatem et ecclesiae per totum orbem diffusio nem, humanae memoriae imbecillitatem.... Calov, Syst. I. p. 535.

²⁾ Nur dann möchten Calovs Gründe fur die necess. S. S. verschwinden, wenn man die christliche Offenbarung bloss als Einführungsmittel oder Hülle der philosophischen Religionslehre betrachtete. Bretschneider o. e. I: 277. note.

faiblit: la rabaisser aux fonctions d'un code, d'un receuil de formules, c'est la dénaturer, car une formule doit être définie et exacte jusqu'à la secheresse: ce que la Bible n'est pas. Elle est le réceptacle d'une vie riche et abondante. A ce titre-là elle est impérissable par son contenu. Ce contenu éternel, cette parole de Dieu dans la Bible, ne périra pas quand-même les cieux et la terre, et le canon aussi, passeraien!

§ 3.

LE CANON ET LE THÉOLOGIEN.

Dans le paragraphe précédent nous avons parlé de la relation existant entre le canon et le christianisme historique dont les livres canoniques sont la source principale. Déterminons maintenant ce que, d'après Lessing, le canon doit être pour le théologien. C'est ici que nous retrouvons tout le mérité de ce grand penseur. Il e même que Sleyermacher a donné une impulsion nouvelle à la théologie matérielle, Lessing l'avait fait avant lui pour la théologie formelle. Comment construirons nous notre dogmatique? D'où tirerons nous les matériaux, quel critère avons nous pour reconnaître la vérité? Le système ancien répond à cette double question: L'Écriture Sainte est l'unique source, l'unique norme de la dogmatique.

Elle est d'abord l'unique source, d'après l'école scolaistique. Faisant son profit des résultats obtenus, Lessing a mis en lumière qu'il faut cependant distinguer entre le contenu religieux de la Bible, et les choses qui sont du domaine de la vie journalière¹⁾). Ce n'est donc pas la Bible comme telle,

¹⁾) WW. X : 137.

mais le contenu religieux de la Bible qui sera la source de la dogmatique. Une seconde distinction importante est encore à faire! Comme la Bible renferme les documents de la religion israélite, aussi bien que des documents de la religion chrétienne, il va sans dire que la dogmatique puisera avant tout dans ces derniers et qu'elle ne se servira des livres de l'Ancien Testament, que pour autant qu'ils renferment des éléments qui par leur nature peuvent entrer dans le système chrétien. C'est donc le contenu religieux du Nouveau Testament qui est la source de la dogmatique chrétienne. Supposons qu'il se trouve encore d'autres documents se donnant pour source de la connaissance de la vérité chrétienne — il ne serait pas permis de les rejeter à priori. On n'a donc pas le droit d'exclure catégoriquement la tradition ecclésiastique: c. à d. que le contenu religieux des livres du Nouveau Testament est seulement une des sources, quoique ce soit la source principale de la dogmatique chrétienne.

Nous voilà donc devant la mine précieuse dont nous tirerons nos trésors! Comment nous y prendrons-nous pour l'exploiter? La scolaistique répond: tout ce qui a trait à la religion entrera dans le système, car le contenu religieux est vrai, puisqu'il est inspiré par Dieu. Soit! Cette assertion n'a rien d'absurde mais elle demande à être prouvée. La prouvera-t-on par des *dicta probantia*? Mais tout *dictum probans* a besoin lui aussi d'être prouvé. Si on y renonce toute l'argumentation manque de base et est suspendue en l'air. Si on n'y renonce pas, il faut ou bien sacrifier la thèse fondamentale de l'école de l'autorité, ou bien on aboutit à un cercle vicieux, car le raisonnement revient à dire: le canon est inspiré, car tel passage le dit, et celui-ci dit vrai parce qu'il fait partie du canon inspiré! Wie gern wollte ich den ewigen Zirkel vergessen, s'écrie Lessing, nach welchem die Unfehlbarkeit eines Buches aus einer Stelle des nehmlichen Buches, und die Unfehlbarkeit der Stelle, aus der Unfehlbarkeit des Buches bewiesen wird.... Und die *πασα*

γραφη des Paulus! Ich brauche den Herrn Pastor nicht zu erinnern, wenn er erst über die wahre Erklärung dieser Stelle genug thun muss: ehe er fortfährt, sich ihrer so geradehin zu bedienen. Eine andere Construction giebt den Worten des Paulus einen so andern Sinn; und diese Construction ist eben so grammatisch mit dem Zusammenhange eben so übereinstimmend, hat eben so viele alte und neue Gottesgelehrten für sich, als die in den gemeinsten Luther-schen Dogmatiken gebilligte Construction: dass ich gar nicht einsehe warum es schlechterdings bei dieser bleiben soll? Luther selbst hat in seiner Uebersetzung nicht sowohl diese, als jene befolgt. Er hat kein *xai* gelesen; und schlimm genug, wenn durch diese Variante, so wie man dieses *xai* mitnimmt oder weglässt, die Hauptstelle von dem *principio cognoscendi* der ganzen Theologie, so äusserst schwankend wird¹⁾). Tous les passages du reste qu'on invoque pour prouver l'inspiration des livres du Nouveau Testament ont été écrits avant que le canon fût arrêté et ne sauraient donc pas s'appliquer à celui-ci.

L'argument de la scolastique une fois admis, ne ferait cependant pas disparaître toutes les difficultés, car le fait que Dieu a inspiré les auteurs des livres canoniques implique-t-il que ceux-ci ont cessé d'être des hommes bornés, ayant chacun son caractère particulier, individuel, en vertu duquel il conçoit et exprime la vérité d'une manière particulière, partielle, c. à. d. imparfaite? Évidemment non! Si nous sommes vraiment fidèles à la devise d'une saine exégèse, qu'il faut interpréter un auteur d'après lui-même, nous ne pousserons pas cette autre maxime »S. S. sui ipsius interpres" au point de faire disparaître les différents types de doctrine qui se trouvent dans la Bible: ce qui serait un manque de respect pour les auteurs. Ce que St. Paul a saisi de la vérité

1) WW. X: 139, 140.

révélée dans l'apparition du Christ, n'est pas ce que St. Jacques s'en est assimilé, et le caractère doctrinal de celui-ci est à son tour différent de celui de St. Jean.

Une autre question, importante encore, se présente après celle-ci: les auteurs des livres du Nouveau Testament ont-ils cessé d'être des hommes faillibles? Il nous faut une réponse nette à cette question: oui ou non. Dit-on: oui, les auteurs des livres canoniques, inspirés par Dieu, ont cessé d'être faillibles — comme plusieurs docteurs scolastiques l'ont prétendu réellement — on contredit les auteurs bibliques eux-mêmes, et on ferme les yeux à l'évidence, car l'inaffabilité est absolue ou elle n'est pas: des auteurs infaillibles ne sauraient commettre des fautes de style, comme celles que les livres bibliques présentent en abondance — ils ne sauraient se contredire, comme c'est souvent le cas. Dit-on: non, les auteurs des livres canoniques, inspirés par Dieu, n'ont pas pour cela-même cessé d'être faillibles, il s'ensuit que l'autorité extérieure de la Bible fait place à un examen sérieux et impartial des Ecritures saintes, c. à. d. que la Bible est le principale source de la vérité, mais qu'elle n'en est pas la garantie. La vérité elle-même que nous trouvons dans la Bible fait notre seule autorité. Ce que nous avons saisi de la vérité, d'après notre capacité et d'après notre état subjectif cela-même est notre unique lumière.

Cette dernière assertion exprime le grand principe, pour lequel Lessing a travaillé et qui a été démontré vrai par toute l'histoire du protestantisme. Soit Luther, soit Calvin, en ont appelé à l'Écriture et à son autorité. Leurs doctrines cependant sont loin d'être identiques. Les deux ont puisé dans la même source, tous deux ils ont reconnu l'autorité de la Bible — d'où vient donc la différence si considérable, qui distingue leur oeuvre à chacun? C'est Lessing qui répond: cela tient à leur individualité: ce que nous sommes, cela-même détermine ce que nous enseignons. Entre le canon et notre système il-y-a notre individualité. On a beau

parler de l'autorité de l'Écriture, on a beau dire : »S.S. *sui ipsius interpres*“ il faut bien reconnaître la justesse de ces paroles de Schwarz : l'histoire de l'exégèse protestante a été le reflet de l'histoire des disputes dogmatiques, et une ironie amère de la *perspicuitas scient ipsam interpretandi facultas*¹⁾. Nous ne pouvons pas faire abstraction de notre individualité: elle joue le rôle capital dans tout notre travail dogmatique. Lui imposer silence, c'est commettre un suicide moral, c'est s'opposer à la volonté de Dieu, manifestée dans la différence des types apostoliques, manifestée dans les deux grandes divisions du protestantisme, l'église luthérienne et l'église réformée, manifestée dans l'histoire de la théologie moderne, surtout à l'occasion de la lutte suscitée par la »Vie de Jésus“ du Dr. David Friedrich Strauss — lutte, qui fit éclater au grand jour le pélagianisme de ce docteur, manifestée aussi dans l'attitude de Lessing lui-même à l'égard du Christianisme historique. Le principe formel de la dogmatique chrétienne n'est pas l'autorité du canon. Au fond, il résulte du principe matériel: c'est la foi dans le triomphe de la vérité qui s'exprime par une recherche indépendante.

¹⁾ Schwarz. o. c. p. 206.

C O N C L U S I O N.

Pour avoir mis en avant cette vérité fondamentale, Lessing a droit à la reconnaissance de tout théologien vraiment protestant. Ce grand critique a fait acte de courage en s'exposant au déchainement des passions théologiques, en ne se laissant pas émouvoir par les exclamations timorées ou injurieuses des rationalistes de son temps. Sans hésitation, sans crainte, il a brisé les liens qui enchaînaient la pensée, dût-il rompre pour cela l'empreinte respectée du sceau de deux siècles. Il est vrai que son but n'était pas de servir la théologie, mais de faire respecter les titres de la science en général. Or, comme science, la théologie lui doit ses hommages.

L'objet propre de la théologie est resté étranger à Lessing. La rédemption de l'humanité, accomplie par la vie et la mort du Seigneur, devait lui paraître un hors-d'œuvre, une phantasie théologique, parce que la raison déterminante de l'œuvre du salut, parce que le péché, était méconnu par Lessing. Cet auteur est foncièrement pelagien. Ce n'est pas poussé par les besoins de sa conscience, qu'il se tourne vers l'évangile¹), mais imaginant que celui-ci ne lui donnera rien qu'il ne pût acquérir par son propre développement, il le considère comme un moyen d'éducation pour les siècles

¹) Voy. Lessing und die Kirche seiner Zeit. Ein Vortrag von Theodor Weber. Barmen 1871.

éculés¹). Il examine les livres bibliques, moins pour s'en appropier le contenu, car il l'estime en grande partie dépassé, que par curiosité scientifique. Au nom de la science il réclame la liberté d'examen. Qu'est-ce que la vérité, demande-t-il : et il charge la raison de donner la réponse. Tant qu'il s'agit de critique, de la science historique, c'est là la bonne voie, mais pour pénétrer jusqu'à l'objet de la théologie chrétienne, il est de rigueur de suivre un autre chemin. C'est que dans ce domaine la raison n'a pas le premier rôle à remplir. Elle ne vient qu'en seconde ligne : c'est la conscience qui a le premier rang, parce que la religion chrétienne est la religion éthique par excellence: elle nous conduit d'abord à la sainteté: ensuite à la vérité²).

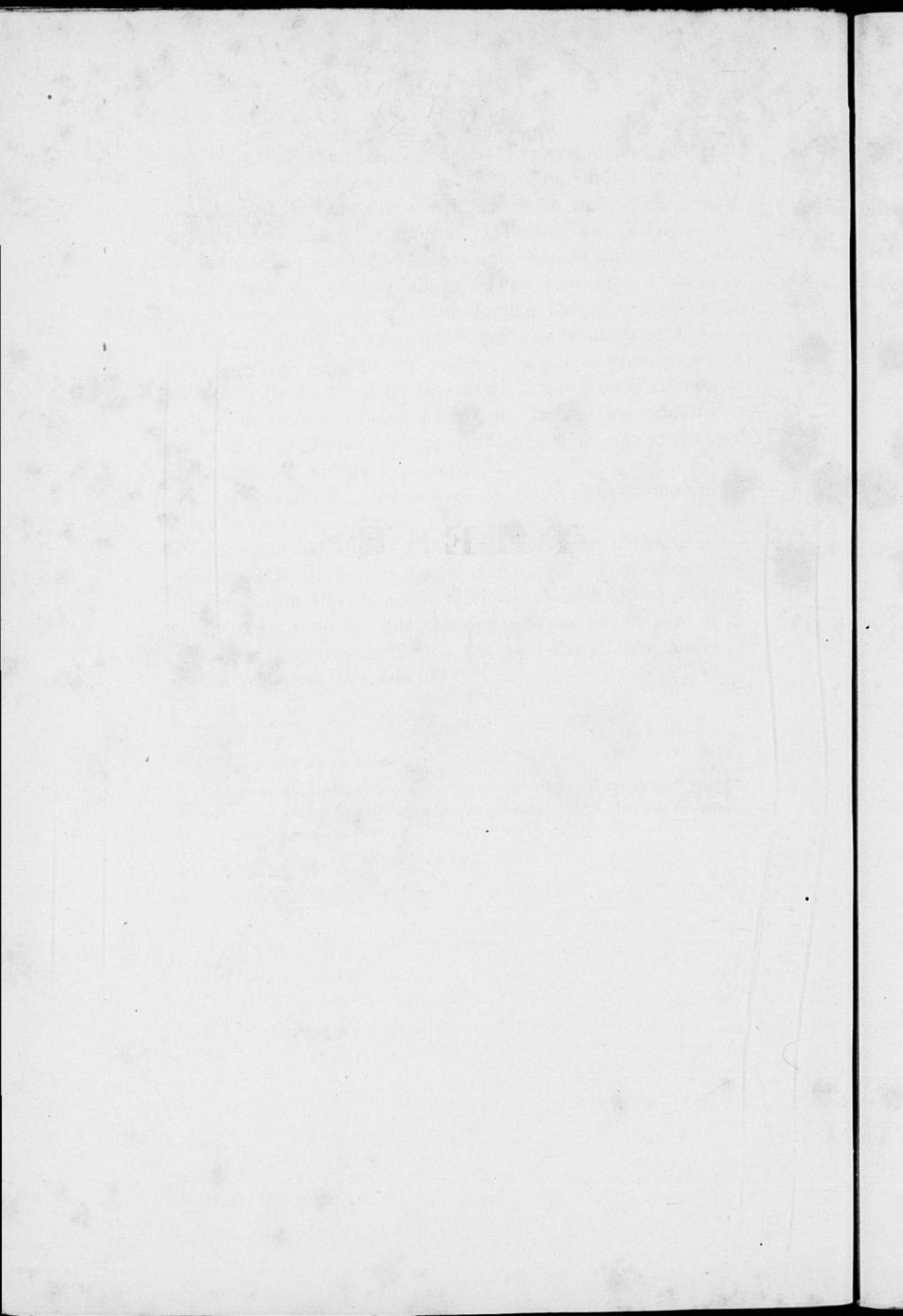
Nous voyons et connaissons la vérité dans la mesure de notre sanctification.

Quiconque néglige cette idée primordiale est nécessairement condamné à l'intellectualisme théologique, et la raison déterminante du Christianisme biblique, surnaturel, lui échappe. Il en résulte de là que Lessing n'a pas été le père de la théologie moderne, qu'il n'a pas pu l'être: Son oeuvre a été de régénérer la méthode.

¹) Voy. p. 72 de ce travail.

²) Je crois qu'il serait bon de renoncer au titre „d'orthodoxe,” jusqu'à ce que nous puissions porter celui de „saint.” Prof. Dr. D. Chantepie de la Saussaye.

T H È S E S.



T H È S E S.

I.

Par la publication des Fragments de Wolfenbuttel, Lessing a voulu provoquer une discussion théologique.

II.

Il-y-a une différence fondamentale entre les principes de Lessing et ceux de Reimarus.

III.

Au lieu de compter Reimarus parmi les rationalistes, il vaut mieux l'appeler naturaliste, pour le distinguer des rationalistes de son temps.

IV.

Le plus profond adversaire de Lessing a été le directeur Schumann.

V.

Dans sa réponse à Schumann, Lessing a méconnu la valeur de la vérité historique.

VI.

Les historiens ont été d'une sévérité exagérée et injuste à l'égard de Goeze.

VII.

La raison-d'être des miracles, indiquée par Lessing, n'est pas suffisante.

VIII.

La reconstruction aprioristique de l'histoire ecclésiastique des deux premiers siècles, tentée par Lessing, est arbitraire.

IX.

Les idées de Lessing sur la regula fidei, ne sont en réalité pas favorables aux théories catholiques-romaines.

X.

On n'est pas en droit de mettre Lessing au nombre des théologiens.

XI.

L'orthodoxisme est au fond un scepticisme inconscient.

XII.

Le doute est la condition du progrès.

XIII.

La doctrine de l'autorité extérieure du canon, n'est ni protestante, ni biblique, ni chrétienne.

XIV.

L'éthique ne dépend pas de la dogmatique, mais l'inverse est vrai.

XV.

L'idéal d'une dogmatique est d'être une philosophie chrétienne.

XVI.

Il est désirable que les Candidats au Saint-Ministère, avant d'entrer dans le pastorat, fassent d'abord une suffragance sous les auspices d'un pasteur.

112

Digitized by Google

XIX.

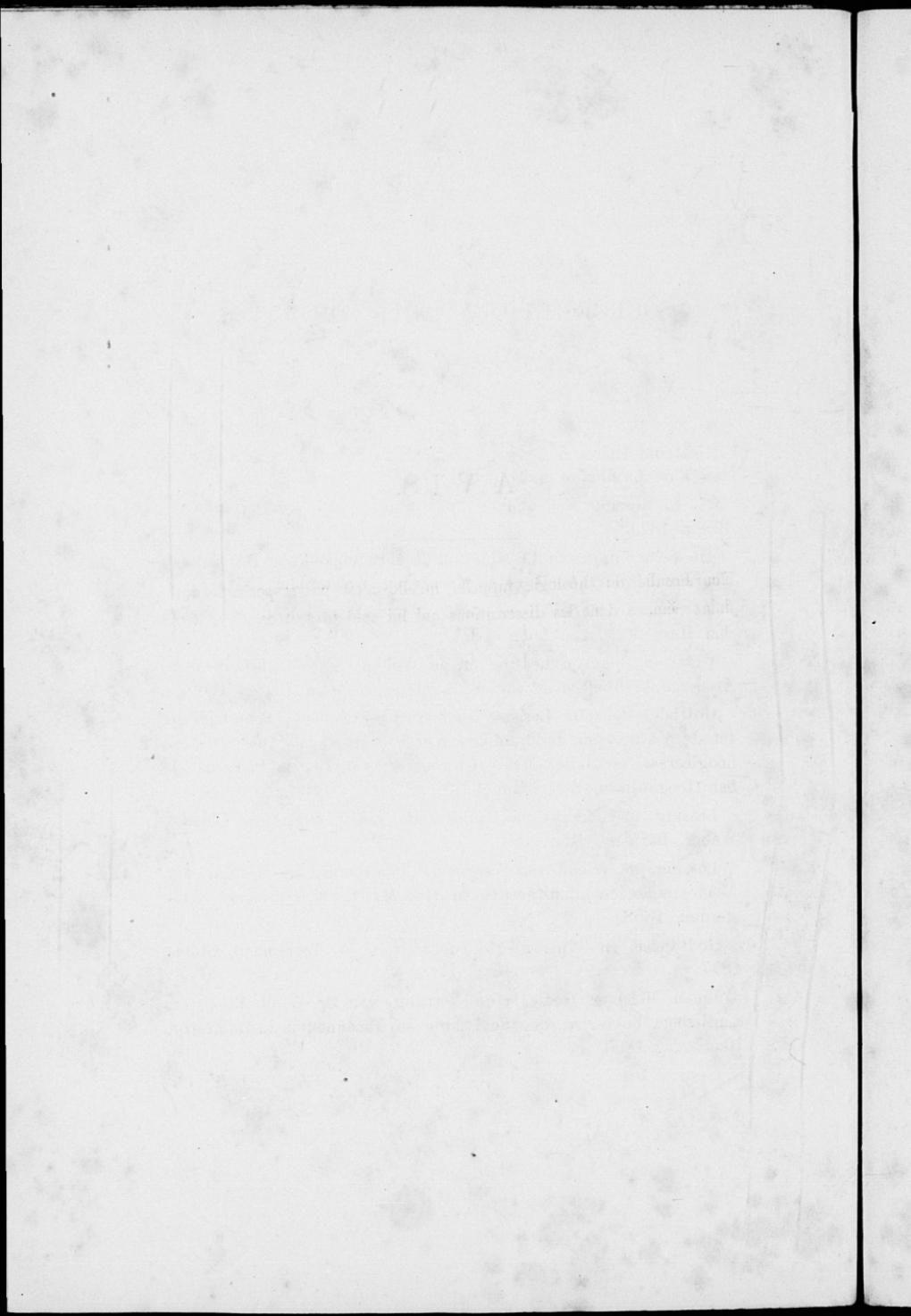
In sejne rame no oznakach sličnosti ob oznakah al-
anomilidae in apsilidae in oznakah

VIX.

očitavljiv slike apsilidnih ali članskih klesalja in apsilidnih

A V I S.

La Faculté de théologie rappelle qu'elle n'est pas responsable des opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées.



SOURCES ET OUVRAGES CONSULTÉS.

Gotthold Ephraïm Lessings sämmtliche Schriften herausgegeben von Karl Lachmann. Berlin 1839.

G. E. Lessing. Sein Leben und seine Werke, von Adolf Stahr. Berlin 1873.

De verhouding van Lessing tot de christelijke kerk. Door A. van Toorenbergen, predikant te Groningen. Amsterdam 1873.

A. van Toorenbergen, Brief over Lessing, in antwoord aan den Heer G. L. van Loon. 1874.

Gotthold Ephraïm Lessing en de Wolfenbuttelsche Fragmenten. Academisch Proefschrift van S. Baart de la Faille. Leiden 1867.

Gotthold Ephraïm Lessing beschouwd als theoloog. Eene bijdrage tot de geschiedenis der theologie in de 18de eeuw, door Carl Schwarz, hoogeeraar te Halle. Met eene voorrede van Dr. A. Pierson. Uit het Hoogduitsch. Rotterdam 1860.

Lessing und die Kirche Seiner Zeit. Ein Vortrag von Theodor Weber. Barmen 1871.

Lessing, de vriend der Waarheid. Redevoering ter opening der Akademische lessen, uitgesproken door Mr. C. W. Opzoomer. Amsterdam 1858.

Godsdienst en Wijsbegeerte, door Dr. C. A. Tebbenhoff. Gouda 1877.

Johan Melchior Goeze, eine Rettung, von Dr. G. R. Röpe, ordentlichem Lehrer an der Realschule des Johanneums zu Hamburg. Hambourg 1860.

Lessing und Goeze. Ein Beitrag zur Literatur- und Kirchengeschichte des achtzehnten Jahrhunderts. Zugleich als Wiederlegung der Röpe'schen Schrift : »Johan Melchior Goeze, eine Rettung« von August Boden. Leipzig und Heidelberg 1862.

L. W. E. Rauwenhoff, Was Lessing Spinozist?

Hermann Samuel Reimarus und seine Schutzschrift für die vernünftigen Verehrer Gottes, von David Friedrich Strauss. Leipzig 1862.

Lessing's Nathan der Weise. Ein Vortrag von David Friedrich Strauss. Berlin 1866.

Lessing's Nathan der Weise und das positive Christenthum. Vortrag von Willibald Beyslag. Berlin 1863.

De ware Godsdienst. Eene studie over Lessing's drama Nathan, de Wijze, door Kuno Fischer uit het Hoogduitsch door A. G. van Anrooy. Kampen 1865.

Johann Georg Hamann's, des Magus im Norden, Leben und Schriften von Dr. C. H. Gildemeister. Sechster Band. Gotha 1873.

Allg. Deutsche Bibliothek. Vol. XXXIX et XL.

Histoire des Idées religieuses en Allemagne depuis le milieu du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours. Par F. Lichtenberger. Paris 1873.

Handbuch der Dogmatik der evangelisch-lutherischen Kirche von K. G. Bretschneider. Leipzig 1828.

Het ethische beginsel der theologie door J. H. Gunning Jr. en P. D. Chantepie de la Saussaye Dz. Groningen, P. Noordhoff 1877.

Real-Encyclopädie für protestantische Theologie und Kirche, herausgegeben von Dr. Herzog.

87192